LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XXXVIII

IMPRIMÉ

Sur les presses de Noel Texier

A LA ROCHELLE

AnF
L7777

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XXXVIII

PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES, ET RUE MADAME, 26

1900

LÉGENDES MORALES

DE L'INDE

[Vol. 1.]

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

---

1. *Bhâgavata Purâna*, ou histoire poétique de Krichna, tome V. Suite de cette publication commencée par Eug. Burnouf et continuée par Hauvette-Besnault.
2. *Cosmologie hindoue*, d'après le Bhâgavata Purâna, in-12 broché.
3. *De la Prière chez les Hindous*, in-8°.

Pour paraître prochainement :

4. *Les Idées religieuses de l'Inde ancienne* (Dieu, l'Homme et la Nature, d'après l'Adi et le Sabhâ Parvan, Ier et IIe livres du Mahâbhârata), in-12.
5. *Le Râmâyana de Vâlmiki*, traduction nouvelle.

LÉGENDES MORALES

DE L'INDE

EMPRUNTÉES AU BHAGAVATA PURANA
ET AU MAHABHARATA

TRADUITES DU SANSCRIT

PAR

A. ROUSSEL

99764
26/11/09.

PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES, ET RUE MADAME, 26

1900

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

---

1. *Bhâgavata Purâna*, ou histoire poétique de Krichna, tome V. Suite de cette publication commencée par Eug. Burnouf et continuée par Hauvette-Besnault.
2. *Cosmologie hindoue*, d'après le Bhâgavata Purâna, in-12 broché.
3. *De la Prière chez les Hindous*, in-8°.

Pour paraître prochainement :

4. *Les Idées religieuses de l'Inde ancienne* (Dieu, l'Homme et la Nature, d'après l'Adi et le Sabhâ Parvan, 1er et IIe livres du Mahâbhârata), in-12.
5. *Le Râmâyana de Vâlmiki*, traduction nouvelle.

LÉGENDES MORALES
DE L'INDE

EMPRUNTÉES AU BHAGAVATA PURANA
ET AU MAHABHARATA

TRADUITES DU SANSCRIT

PAR

A. ROUSSEL

99764
26/11/09.

PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES, ET RUE MADAME, 26

1900

AVANT-PROPOS

S'il fut jamais de traditions populaires, c'est à coup sûr les traditions de l'Inde ancienne, puisqu'on les retrouve un peu partout, le plus souvent à peine modifiées, toujours aisément reconnaissables, comme pourra s'en convaincre le lecteur en parcourant les pages qui font l'objet de ces deux volumes. Cette double série de légendes hindoues est donc bien à sa place dans cette collection, composée de récits appartenant à la civilisation primitive des nations, de contes dont fut bercée, pour ainsi dire, l'humanité dès sa première enfance, du moins contes et récits que se transmirent les générations les unes aux autres, depuis les temps les plus reculés de leur histoire. Les auteurs ou mieux les compilateurs des vastes épopées de l'Inde, telles que le Mahâbhârata et le Râmâyana, sans parler des divers Purânas, recueillirent soigneusement ces traditions pour en orner l'histoire de leurs fabuleux

personnages. Bien qu'elles nous soient parvenues par ce moyen, et, par conséquent, sous une forme littéraire, celles-ci n'en ont pas moins gardé leur cachet populaire et n'en continuent pas moins d'appartenir à ce que l'on appelle aujourd'hui le folklore. Ce qui toutefois les distingue des légendes que l'on rencontre ailleurs, chez les autres peuples, c'est leur caractère essentiellement moral. Elles ont la prétention de nous apprendre à vivre honnêtement dans nos rapports mutuels, prétention qu'elles justifient assez souvent. A l'origine elles durent avoir partout ce caractère; elles furent des enseignements; si dans bien d'autres contrées elles ont cessé de l'être, c'est qu'elles n'eurent point, comme ici, la bonne fortune d'être encadrées de bonne heure dans des histoires de héros, eux-mêmes essentiellement religieux et populaires. On pourrait cependant faire quelque réserve en faveur de celles qui se retrouvent dans les poëmes d'Homère et de Virgile, de Virgile surtout, dans l'Enéide, où les traditions les plus anciennes et, conséquemment, les plus saintes de Rome sont rappelées au sujet du héros troyen avec lequel ordinairement elles n'ont pas d'autre rapport.

Les légendes qui forment ce recueil sont empruntées les unes au Bhâgavata Purâna, le plus populaire des Purânas, c'est-à-dire de ces *collections antiques*, c'est le sens du mot, de récits appartenant plus ou moins exclusivement à la morale et à la religion, mais jamais étrangers à l'une ou à l'autre; le reste est puisé à cette source inépuisable du Mahâbhârata, la plus édifiante, peut-être, mais à coup sûr la plus touffue des épopées.

Le second volume se terminera par un index analytique, aussi complet que possible, des noms de personnages et de lieux cités dans l'ouvrage.

Il va sans dire que ce que nous offrons au public, c'est moins une moisson qu'une gerbe cueillie dans le champ aussi vaste que fertile du folk-lore hindou. Loin de prétendre épuiser la matière, nous ne faisons guère que l'indiquer, en présentant au lecteur quelques échantillons de la morale populaire de cette Inde mystérieuse vers laquelle les peuples de l'Occident tournent instinctivement leurs regards, chaque fois qu'on leur parle de leur origine ou qu'ils se remémorent les récits merveilleux qu'ils entendirent à leur berceau.

Si, dans ces légendes populaires, il est plus souvent question des grands que des petits, c'est que le peuple aima toujours commencer ses récits par la phrase consacrée : « Il était une fois un roi et une reine. » Il a toujours les yeux fixés sur les grands qu'il s'imagine trop souvent être les heureux du monde, et c'est leur histoire, non la sienne, qui l'intéresse.

Afin d'aider le lecteur à se retrouver dans ces sortes de labyrinthes aux dédales sans nombre, nous résumons tout d'abord, le plus brièvement possible, chacune de ces légendes, en ayant soin d'en dégager la morale; nous les faisons suivre de notes explicatives qui, ne pouvant appartenir à l'index général, ont là leur place tout indiquée.

Notre traduction est faite directement sur le texte sanscrit.

LA VACHE DU BRAHMANE

ÉPISODE DU BHAGAVATA PURANA

Les Brahmanes avaient à se défendre, autrefois du moins, contre la rapacité des Kshatriyas, c'est-à-dire des membres de la caste guerrière. Que pouvaient-ils opposer, faibles et désarmés comme ils l'étaient, à la violence et à la brutalité ? Les Kshatriyas ne craignant pas les hommes, ils essayèrent de leur inspirer la crainte de Dieu, et, comme la perspective d'un châtiment subi seulement après la mort, dans un autre monde, n'eût sans doute pas suffi pour comprimer les excès de ces éternels batailleurs, les Brahmanes cherchèrent à les effrayer en leur parlant de supplices endurés dans ce monde même par les méchants qui

sont condamnés à y recommencer une autre existence, mais sous une forme déchue. Les Kshatriyas, étant élevés exclusivement par des précepteurs appartenant à la caste brahmanique, adoptaient sans contrôle toutes leurs traditions. Ils croyaient à la métempsycose, à la transformation des bons en êtres supérieurs et des méchants en êtres inférieurs. Ils étaient donc préparés à toutes les croyances.

L'imagination de ces peuples de l'Extrême-Orient se plaît aux récits merveilleux, fantastiques, les Brahmanes n'eurent garde de l'oublier, d'autant plus qu'eux-mêmes croyaient tout les premiers à leurs propres rêves, ou du moins à ceux de leurs devanciers, de même que les leurs devaient s'imposer à la crédulité de leurs descendants.

Les Kshatriyas n'étaient pas toujours en guerre. Ils se reposaient de leurs expéditions en écoutant ces aventures extraordinaires, que, d'autre part, on ne se lassait point de leur raconter. Les Hindous furent un peuple enfant, autant qu'on en peut juger par leur antique littérature et surtout par ces *itihâsas*, collections de récits interminables, près desquelles nos anciennes épopées, en dépit de

leurs mortelles longueurs, sont des modèles de brièveté.

Cependant les Brahmanes ne s'arrêtèrent pas en si beau chemin. Ne pas leur faire de mal était déjà quelque chose, mais ce n'était point tout; il fallait aussi leur faire du bien; et si éviter de leur nuire, c'était s'épargner des châtiments terribles, leur rendre service, les enrichir, était la source de la plus haute félicité.

Ecoutons plutôt ce qui advint au roi Nriga.

Avant de traduire, aussi littéralement que possible, cet épisode du Purâna ou recueil *d'antiques* traditions relatives à Krishna, nous indiquerons brièvement les enseignements qui s'en dégagent.

Tout d'abord, nous observerons le sentiment de pitié suprême succédant immédiatement à l'impression d'épouvante chez les jeunes princes de la maison des Yadus, à la vue du monstre hideux et colossal, précipité au fond d'une citerne desséchée. Fidèles à la doctrine de l'ahimsâ qui non seulement défendait de *nuire* aux êtres, de leur faire du mal, mais prescrivait de leur rendre tous les services possibles, même lorsqu'il s'agissait des animaux les plus répugnants, ils se mirent en devoir de retirer du gouffre où il gémis-

sait ce reptile que d'ailleurs ils devaient considérer comme un être déchu, expiant des fautes commises dans une existence précédente, et dès lors étant en voie de réhabilitation. Peut-être même s'agissait-il de l'âme d'un ancêtre, captive ainsi dans le corps d'un monstre.

Le seul contact de Krishna suffisait à purifier un pécheur et à lui rendre sa première dignité; que le Dieu fait homme touchât quelqu'un pour le frapper ou le caresser, pour le tuer ou le sauver, comme ici, le résultat était le même: l'être privilégié sur qui la main divine s'était posée se voyait transformé. Il devenait dieu. Le Bhâgavata est plein d'histoires de pécheurs endurcis, de démons mêmes, ainsi déifiés par le tout puissant contact de Bhagavat, de Krishna, le fils de la Bergère, comme ils l'appelaient quelquefois par mépris. C'était la vengeance du dieu.

En sa qualité d'Ame suprême, Bhagavat sait tout, puisqu'il est tout. Si donc il interroge ici (çloka ou vers 7) Nriga sur son passé, ce n'est point qu'il l'ignore, c'est pour lui donner occasion de confesser la puissance divine. De même, lorsque Jésus dont le contact venait de guérir la femme malade demanda qui l'avait touché, c'était uni-

quement pour que la miraculée vînt rendre témoignage de la bonté de Dieu à son égard (1).

Les Brahmanes ne manquent aucune occasion d'exalter l'omnipotence de Bhagavat; mais ils ne veulent pas que l'on oublie qu'ils sont ses amis de prédilection et que quiconque veut capter les faveurs du dieu n'a rien de mieux à faire que de combler ceux-ci de présents. Or, ce qu'ils estimaient plus que tout le reste, c'étaient des troupeaux, des vaches. D'autre part, plus abondante était l'offrande, plus elle était agréable à Bhagavat... et à ses serviteurs. Lorsque Nriga énumère complaisamment le nombre et les qualités des vaches qu'il donnait aux Brahmanes, il donne à tous les Kshatriyas une leçon indirecte : ce qu'il a fait, ils le doivent faire, au moins dans la mesure du possible.

L'altercation des deux Brahmanes ne prouve peut-être pas en faveur de leur désintéressement; toutefois, l'auteur de ce récit, qui est lui-même un Brahmane, avait son but en imaginant un épisode de ce genre : il voulait inspirer à la caste guerrière un salutaire effroi, en lui montrant combien

(1) Luc, VIII, 43 et seq.

ses pareils sont irascibles et combien est redoutable la colère de ceux qui « peuvent consumer, dans un clin d'œil, le ciel avec Indra, la terre avec ses montagnes, l'enfer avec le roi des serpents, » comme le dit ailleurs un autre écrivain également de la caste brahmanique (1).

Donner et retenir ne vaut, c'est un vieil adage de droit. Ce que l'on reproche à Nriga (çl. 18), c'est *de donner et de reprendre*. Il est vrai qu'il offre une compensation plus que suffisante, puisqu'il propose cent mille vaches en échange d'une seule, mais le principe est là qui doit être sauvegardé, d'autant plus que, si l'on habituait les donateurs à reprendre leur bien, plus d'un n'offrirait qu'une compensation médiocre, assurément bien inférieure à celle de Nriga, et ils en viendraient peut-être à n'en présenter aucune.

Le langage de Yama, le dieu des morts, à Nriga (çl. 23) nous révèle un point assez intéressant de la théologie purânique. Le bien et le mal que l'on fait ne se compensent pas, ni ne se détruisent; ils se juxtaposent, si nous pouvons ainsi parler. Si les bonnes œuvres ont toujours leur récompense,

(1) Cf. Anuçâsana Parvan, XXXIII, 8.

les autres ont toujours leur expiation. Nriga, dans cet épisode, a le choix : il lui est loisible de jouir d'abord du fruit de ses mérites, ou de commencer par le châtiment dû à l'unique péché qu'il vient de commettre. Il opte sagement pour l'expiation en premier lieu; et aussitôt, d'homme et de roi qu'il était, il devient un reptile immonde (1); mais, dans cet état, il ne cesse d'avoir conscience de lui-même; car les Hindous, en revenant de l'autre monde dans celui-ci, ne buvaient pas tous nécessairement les eaux du Léthé, comme les Grecs et les Latins l'imaginaient pour leurs morts; ils se rappelaient parfois leurs existences précédentes (2). Aussi Nriga, sous sa forme de salamandre et vivant au fond d'un puits desséché, ne cessait, il nous le dit lui-même, d'occuper sa pensée de Dieu, de Bhagavat, et de soupirer après sa venue libératrice (çl. 25). N'est-ce pas un peu — nous disons *un peu* — l'histoire de Nabuchodonosor, changé en bête, et se souvenant enfin de Dieu pour s'humilier devant lui, ce qui met un terme à sa lamentable métamorphose (3) ?

(1) Cf. *Cosmologie hindoue*, p. 272.
(2) *Id.*, 324.
(3) Dan., IV, 31.

Nriga (çl. 26) parle des cœurs purs où Dieu réside et où le découvre l'œil de la Révélation. La pensée est belle certes et bien voisine de la doctrine chrétienne, suivant laquelle Dieu, non seulement voit ce qui se passe dans nos cœurs et les connaît tous (1), mais habite en eux et y séjourne par la foi et la charité (2). De nous-mêmes, avec le seul regard de la chair, nous ne saurions l'y voir, mais il nous prête le flambeau de la Révélation et c'est avec la lumière de Dieu que nous pouvons contempler Dieu qui est lumière : *In lumine tuo videbimus lumen* (3).

Ce qui distingue Dieu des autres êtres, suivant le même roi pénitent, c'est qu'il est immuable, et qu'il ne connaît point la déchéance, parce qu'il est *immaculé*, que le péché n'a point de prise sur lui, Bhagavat, — pas plus qu'il n'en eut sur le Christ (4), observerons-nous à notre tour.

Aussi, même en s'incarnant, même en devenant homme, en se revêtant d'un corps passible et mortel, de Vishnou en devenant Krishna, Dieu ne dé-

(1) I. Reg., xvi, 7 ; — Acta Ap., i, 24.
(2) Eph., iii, 17.
(3) Psal., xxxv, 10.
(4) S. Petri, i. Ep., ii, 22. Cf. Joan., viii, 46.

choit pas; il s'abaisse, voilà tout; mais il ne subit aucune dégradation, puisque, au demeurant, il n'y a pas d'autre dégradation que le péché auquel, nous le répétons, Bhagavat demeure inaccessible.

Nriga salue Krishna, le Dieu fait homme, du titre d'*Auteur de tout ce qui existe* (çl. 29). D'après la doctrine védantique, Brahme est non seulement le père de l'Univers, il est l'Univers même; non seulement il a fait *tout ce qui existe*, mais *tout ce qui existe*, c'est lui; point d'existence en dehors de la sienne. Voilà tout le système védantique, celui de l'*advaita*, de la non dualité; il n'est même pas bien sûr que le dualisme ou la doctrine du *Sâmkhya* n'aboutisse pas, en dernière analyse, à ce système, à moins, ce qui est fort possible, qu'il ne confine au néant absolu.

Nriga, ayant achevé son hymne en l'honneur de Krishna, monte au ciel sur un char divin pour y épuiser ses mérites que Yama déclarait presque inépuisables (çl. 23), mais qui, en réalité, ne sauraient l'être. Aussi subira-t-il la loi commune, et la coupe des joies, prix de ses bonnes œuvres, étant vidée, Nriga descendra de rechef sur la terre pour y recommencer une nouvelle existence, tournant, de la sorte, dans le cercle

des transmigrations et des renaissances, jusqu'à la destruction complète du *karman*, c'est-à-dire de l'œuvre; en d'autres termes, jusqu'à ce que toutes les traces de ses mérites et démérites étant complètement effacées, il perde son existence individuelle, sa personnalité, pour s'absorber en Bhagavat, l'Ame suprême, et de *Jivâtman* devenir *Paramâtman*.

Après le départ de Nriga, Krishna, qui ne perd jamais de vue les intérêts des Brahmanes, — surtout lorsque ce sont eux qui le font parler et agir — s'occupe de tirer la moralité de son histoire.

La doctrine de la réversibilité était familière aux Hindous. Un homme de bien ne se sauve pas tout seul; il sauve aussi sa race, et non seulement ses descendants, mais ses ascendants mêmes, que Dieu par anticipation comble de faveurs en prévision de ses mérites. Par contre, le méchant, l'impie, devient funeste à sa postérité, comme aussi parfois à ses ancêtres. Ainsi, d'après Bhagavat, celui qui, usant de violence, ravit son bien au Brahmane. damne, du coup, dix générations ascendantes de sa race et dix générations descendantes (çl. 35).

Dans l'Écriture, Jéhovah déclare qu'il punira les crimes des pères sur la personne de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération (1). Mais nous savons qu'il s'agit surtout de la privation de grâces ou des conséquences naturelles des désordres du père subies par le fils, ce que la médecine constate tous les jours; tandis que, d'après les enseignements purâniques, les descendants, ou même les ascendants du coupable, sont littéralement damnés à cause de lui. D'ailleurs, on ne voit guère comment les excès d'un homme perdu de mœurs pourraient influer, par exemple, sur la constitution physique de son père ou de son arrière-grand-père.

Après avoir décrit les châtiments effroyables réservés à ceux qui dépouillent les Brahmanes, Bhagavat formule le souhait de ne jamais se rendre coupable lui-même d'un pareil crime (çl. 40), laissant à entendre que, si ce malheur lui arrivait, il ne pourrait, tout Dieu qu'il est, échapper à ses suites, ni se soustraire à la déchéance qui, cette fois, l'atteindrait inévitablement.

Et remarquez qu'il ne s'agit pas seulement des

(1) Exodi, xx, 5, et aliàs.

Brahmanes vertueux, de ceux qui sont vraiment dignes de respect et que recommande leur sainteté, mais des autres aussi, des Brahmanes vicieux et corrompus.

Ici, en effet, le glossateur suppose un interlocuteur candide qui lui objecte le cas suivant : Ce que vous dites est bien, lorsqu'il s'agit d'un honnête Brahmane, mais, s'il est question d'un méchant homme, ce n'est plus sans doute la même chose ? — Détrompez-vous, répond-il, écoutez plutôt la fin du discours de Bhagavat. Et il explique alors le vers 41e.

Bhagavat exige que l'on honore tous les Brahmanes; il se réserve de punir ceux qui manqueraient à ce devoir qu'il n'est pas loin de donner comme le plus important de tous.

Sa conclusion est prévue : il faut se bien garder de nuire aux Brahmanes, même à son insu, autrement l'enfer est là pour châtier le coupable, le fût-il involontairement.

Notre conclusion à nous sera que la morale brahmanique, qui parfois est assez belle, le serait bien davantage encore, si elle était un peu plus désintéressée.

PARVAN X

ADHYAYA LXIV

1. *Çuka dit :* Les jeunes princes Yadus, Sâmba, Pradyumna, Câru, Bhânu, Gada et leurs compagnons, ô roi (1), se promenaient, un jour, dans un bois, près de la ville.

2. Après avoir pris leurs ébats, pendant longtemps, ils eurent soif et se mirent en quête d'une source. Ils trouvèrent un puits desséché qui renfermait un monstre extraordinaire.

3. C'était une salamandre grosse comme une montagne. Pleins d'étonnement et de pitié, les jeunes gens s'efforcèrent de la retirer de là.

4. Ils l'attachèrent avec des courroies et des câbles, mais (ces liens se rompirent sous le poids de l'animal), qui retomba ; les princes, voyant leur impuissance, (s'en retournèrent) et racontèrent à Krishna leur aventure.

5. Le héros aux yeux de lotus, Bhagavat, auteur de l'Univers, se rendit au (puits), et, apercevant le reptile, de la main gauche il le retira en se jouant.

6. A peine la main du Dieu glorieux l'eût-elle

touché que cet être, dépouillant aussitôt sa forme de salamandre, apparut semblable à un habitant du ciel, au teint éclatant comme l'or purifié par le creuset, et couvert de parures, de robes et de guirlandes d'une beauté ravissante.

7. Mukunda, bien que sachant à quoi s'en tenir, l'interrogea en vue du public qui l'écoutait : Qui es-tu, ô bienheureux? A ton merveilleux aspect, je devine que tu es quelque puissante divinité.

8. Qu'as-tu fait pour avoir été réduit à une forme (aussi abjecte que celle d'un reptile) ? Rien, sans doute, instruis-nous de ce que nous désirons apprendre, si tu juges à propos de le faire ici.

9. *Çuka dit :* A cette question de Krishna, de celui qui a pour essence la félicité, le prince répondit, en inclinant devant Mâdhava (son front ceint) d'un diadème éblouissant comme le soleil.

10. *Nriga dit :* Nriga est mon nom ; j'étais roi, de la race d'Ikshvâku ; peut-être, parmi les monarques illustres par leurs munificences, as-tu entendu parler de moi.

11. Que pourrais-tu ignorer, ô Maître, toi qui lis dans l'âme des êtres et dont l'âge ne voile

pas les regards ? Toutefois, puisque tu le veux, je parlerai.

12. Autant il y a de grains de poussière sur la terre, d'étoiles au ciel et de gouttes de pluie dans les nuées, autant ai-je donné de vaches (aux Brahmanes).

13. Chacune de ces vaches que je donnais était bonne laitière, jeune, remarquable par sa douceur, sa beauté et ses (autres) qualités ; sa robe était jaune, dorées étaient ses cornes, et ses sabots argentés ; elle m'appartenait légitimement; son veau l'accompagnait, et je la couvrais de fines étoffes, de guirlandes et (autres) ornements.

14. Aux jeunes et excellents Brahmanes, richement habillés (par moi), distingués par leurs qualités et (la noblesse de) leur caractère, de famille pauvre, d'une piété sincère, renommés par leur ascétisme, enseignant le Véda, pleins de vertu, je donnais ainsi

15. Des vaches, des terres, de l'or, des maisons, des chevaux, des éléphants, des jeunes filles accompagnées de servantes, du sésame, de l'argent, des lits, des robes, des pierres précieuses, des ustensiles, des chars, ce qu'il faut pour accomplir des sacrifices et faire de bonnes œuvres.

16. Or, la vache d'un vénérable Brahmane s'étant égarée se mêla, sans que je le pus savoir, à mon troupeau, et je l'offris à un (autre) Deux-fois-né (pensant qu'elle m'appartenait).

17. Le (vrai) propriétaire, voyant ce dernier emmener sa vache, lui cria : Elle est à moi. — Non pas, riposta celui-ci, mais à moi ; c'est Nriga qui me l'a donnée.

18. De là une altercation entre les deux Brahmanes, au sujet de (cette vache) que (chacun) croyait à lui. *Tu donnes et tu reprends*, me dirent-ils. Cette parole me jeta dans une grande perplexité.

19. Au milieu de ce pénible débat, je m'efforçai d'apaiser les deux Brahmanes. Je vous donnerai un *laksha* (2) de vaches de première qualité, en échange de celle-ci ;

20. Tous deux, soyez indulgents à l'égard de votre serviteur qui a péché par ignorance. Ne m'exposez pas au péril de tomber dans la fange de l'enfer.

21. Je n'échangerai point (ma vache contre ton *laksha*), ô roi, dit le propriétaire qui partit (en emmenant sa vache). — Et moi je ne voudrais pas même d'un *ayuta* en retour, dit l'autre. Et

il s'éloigna (en laissant la vache à son collègue).

22. A ce moment, les messagers de Yama m'entraînèrent auprès de leur maître. Alors, ô chef des dieux et des mondes, Yama m'interrogea :

23. Prince, lequel veux-tu manger en premier lieu, le fruit de ton péché ou celui de tes mérites ? Je ne vois point de borne à ta libéralité, à ton équité, ni au monde glorieux (qui doit en être la récompense).

24.— D'abord. que (j'expie) mon péché, ô Dieu, lui dis-je. — Eh bien, tombe (dans la dégradation), dit Yama. Et soudain, je fus transformé en salamandre; (ce fut) ma déchéance.

25. Dans sa dévotion et son amour, ô Keçava, ton serviteur n'a pas cessé jusqu'à ce jour de penser à toi et de soupirer après ta présence.

26. Comment te trouves-tu ici, devant mes yeux, ô Seigneur, toi, l'Ame suprême, que les maîtres du Yoga s'efforcent de reconnaître au fond de leurs cœurs purs, avec l'œil de la *çruti*. (Ainsi donc)Adhokshaja en personne, lui de qui dépend l'affranchissement de l'existence ici-bas, se manifeste à moi qui ai l'esprit enténébré par la grandeur de mon infortune.

27. O Dieu des Dieux, gardien des mondes, ô Go-

vinda, suprême Purusha, ô Nârâyana, Hrishikeça, toi dont la gloire est immaculée, qui ne connais point la déchéance, qui es immuable,

28. Sois-moi propice au moment où j'entre dans la voie des Dieux, ô Krishna, mon Seigneur ; en quelque lieu où je sois, que toujours ma pensée s'attache à tes pieds !

29. Salut à toi, Auteur de tout ce qui existe, Brahme à l'énergie sans limite ; salut à Krishna, à Vâsudeva, au maître des Yogas.

30.— Ayant ainsi parlé, (Nriga) tourna respectueusement autour de Krishna, (puis, se prosternant), il lui toucha les pieds de son diadème. Congédié par le dieu, il monta, sous les yeux de tous, dans un char céleste d'une splendeur incomparable.

31. Bhagavat, le fils de Devakî, Krishna qui honore les Brahmanes à l'égal des Dieux et qui est l'âme de la loi, dit à ceux qui l'entouraient, pour l'instruction des Kshatriyas :

32. Il est bien dur à digérer le bien (volé) aux Brahmanes, si peu qu'on en mange, même pour Agni, quelle que soit sa puissance; à plus forte raison pour les rois qu'enivre leur grandeur.

33. Ce qui est vénéneux, à mon avis, ce n'est point le *hâlâhala*, puisqu'il y a un contre-poison ; le bien (volé) aux Brahmanes, voilà le vrai poison auquel sur la terre on ne peut remédier.

34. Le poison ne tue que celui qui l'avale ; on éteint le feu avec de l'eau ; le bien des Brahmanes, pareil au feu de l'arani, détruit une famille radicalement.

35. Le bien qu'on enlève à un Brahmane, après lui avoir arraché son consentement, tue le ravisseur, son fils et son petit-fils; celui qu'on lui dérobe, en usant de violence ou d'autorité, cause la perte de vingt générations, dix en avant et dix en arrière.

36. Les rois,dans l'aveuglement de leur dignité, ne s'aperçoivent pas qu'ils vont à leur perte, et qu'ils se damnent en convoitant le bien légitime des Brahmanes, tant ils sont insensés !

37. Autant de grains de poussière sont amassés par les larmes que répandent, dans leur douleur, les Brahmanes instruits et chefs de famille,lorsqu'on les dépouille,

38. Autant d'années les rois et leurs gens, incapables de frein,cuisent dans les enfers,pour avoir

(ainsi) dérobé aux Brahmanes leurs possessions.

39. Celui qui reprend à un Brahmane ce que lui ou un autre lui a donné pour vivre, renaîtra pendant soixante mille ans, dans l'ordure, à l'état de ver.

40. Puissé-je ne jamais détenir le bien d'un Brahmane ! Les princes qui le convoitent vivent peu de temps; (ils sont) vaincus, détrônés, et (à leur mort, ils renaissent) reptiles hideux.

41. Ne nuisez jamais à un Brahmane, même coupable, ô mes (serviteurs) ; qu'il vous batte ou qu'il vous maudisse odieusement, honorez-le toujours.

42. De même que je rends aux Brahmanes, au temps marqué (3), les hommages (qui leur sont dus), ainsi faites ; celui qui agit autrement, je le châtie.

43. Le bien enlevé à un Brahmane précipite en enfer celui qui le détient, même à son insu, comme la vache du Brahmane y précipita Nriga.

44. Ayant ainsi parlé aux habitants de Dvàrakâ, Bhagavat, Mukunda, qui purifie tous les mondes, rentra dans son palais.

NOTES

(1) Le roi Parîkshit, l'un des personnages les plus fameux de la mythologie *purânique*.

(2) *Laksha* et plus bas *ayuta* sont deux noms de nombre, ordinairement traduits, le premier par 100.000, le second par 10.000. Mais ici nous pensons qu'il faut intervertir l'ordre dans lequel se présentent ces deux chiffres, puisque Nriga propose un *laksha* de vaches et que le second Brahmane lui répond qu'il n'accepterait pas *même* un *ayuta*, en échange de celle qu'il lui a donnée. A moins qu'il ne s'agisse, comme l'insinue la glose, d'un *ayuta* en plus du *laksha*.

(3) C'est-à-dire aux sacrifices du matin, du midi et du soir, comme l'explique la glose.

LES VINGT-QUATRE GOUROUS DU JEUNE BRAHMANE

ÉPISODE DU BHAGAVATA PURANA

L'épisode suivant, nous le détachons, comme le précédent, de la partie encore inédite du Bhâgavata Purâna. Nous pensons que le lecteur nous saura gré de lui donner ces intéressants échantillons de la sagesse brahmanique. Il y verra l'une des formes multiples que les Brahmanes surent toujours donner à leur enseignement, pour le graver plus facilement dans l'esprit et le cœur de leurs disciples. Afin de goûter toute la saveur de ces récits qui remplissent les épopées de l'Inde, de ces dialogues encore plus interminables que ceux de l'Iliade et de l'Odyssée, il convient de se

placer au point de vue hindou; il faut se faire provisoirement *Cishya*, disciple, et se supposer aux pieds d'un *Gourou* ou d'un *Acârya*, c'est-à-dire d'un maître chargé d'enseigner, non seulement le dogme et la morale, mais encore toutes les sciences naturelles, tous les arts. Le narrateur de l'*Histoire des vingt-quatre gourous du Brahmane* est Bhagavat, le héros du Bhâgavata, c'est-à-dire le dieu Vishnou, identifié dans tout ce poème à Brahme ou l'essence divine elle-même. Son interlocuteur *Uddhava*, illustre descendant de Yadu, était désireux de connaître intimement la Divinité, car il savait que cette science est nécessaire au salut. Mais laissons-le expliquer lui-même son désir.

Uddhava dit (1) : « O maître du Yoga, réceptacle du Yoga, âme du Yoga, source du Yoga, c'est en vue du salut que tu me parles du renoncement particulier au Sannyâsin.

» Le renoncement aux biens désirables est difficile, ô être immense, pour ceux qui ont l'âme (exclusivement occupée) des objets sensibles, et surtout ceux qui ne sont pas dévoués (à ton culte), ô âme universelle ; c'est mon opinion.

(1) Par. XI, Adhy. VII, çloka 14 et seq.

» Aveuglé, comme je le suis, par le (sentiment) du moi et du mien, plongé dans mon être qui est l'œuvre de ta Màyà, et dans tout ce qui s'y rapporte, enseigne-moi comment j'accomplirai sans tarder ta parole, ô Bhagavat, (moi) ton serviteur.

» Nul autre que toi qui es le Vrai, qui brilles par toi-même, qui es l'Atman, ne saurait, même parmi les Dieux, me parler de toi, Seigneur ; c'est que tous les êtres animés, Brahmà le premier, ont l'esprit troublé par ton pouvoir magique, leurs pensées se fixant sur les choses extérieures.

» C'est donc vers toi qui es sans défaut, sans limites, connaissant tout, qui es le Seigneur, dont le séjour est infini et impérissable, que, l'esprit détaché (du monde), accablé par le chagrin, hélas ! je cherche un asile, ô Nàràyana, l'ami des hommes. »

La confiance d'Uddhava ne fut pas trompée ; Bhagavat l'en récompensa par les lumières surnaturelles dont il dissipa les ténèbres de son intelligence. Mais avouons que la prière que nous venons de lire ne manque pas de grandeur. Ces paroles : *Nul autre que toi qui es le Vrai, qui brilles par toi-même, qui es l'Ame par excellence, ne saurait me parler de toi*, seraient presque dignes d'être

bibliques, tant elles sont belles. Dieu seul est l'absolue vérité; les autres êtres, étant finis, n'ont qu'une vérité limitée, s'il nous est permis de parler ainsi: ils sont vrais *dans une certaine mesure* seulement; hors de là, ils cessent d'être vrais, parce qu'ils cessent d'être. De plus, Dieu seul brille par lui-même ; les créatures, lui empruntant ce qu'elles ont de lumineux, ne sont en elles-mêmes que ténèbres et, par suite, qu'erreur et mensonge. Dieu est l'Ame ou l'Esprit par excellence, et, comme seul il se connaît, nul autre que lui ne saurait parler pertinemment de lui-même. Mais, s'il nous importe de connaître Dieu, il ne nous est pas moins utile de savoir quels sont les traits caractéristiques d'un serviteur de Dieu. Voici comment Hari, c'est-à-dire Vishnou, définit ses serviteurs :

Hari dit (1) : « Celui qui reconnaît, dans tous les êtres, la grandeur suprême de l'Ame, de Bhagavat, et les êtres dans Bhagavat, dans l'Ame, est un éminent serviteur de Bhagavat.

» Celui qui éprouve, à l'égard du Seigneur, de ses serviteurs, des sots, de ses ennemis, des sentiments d'amour, d'amitié, de compassion et d'in-

(1) Par. XI, Adhy. II, çlo. 45 et seq.

différence, est un serviteur médiocre de Bhagavat.

» Celui qui honore Hari avec foi, dans une image, et non dans ses dévots et dans les autres êtres, est un petit serviteur de Bhagavat.

» Celui qui, même lorsqu'il perçoit les objets par les organes des sens, n'éprouve pour eux ni répulsion, ni attrait, parce qu'il considère l'univers comme l'Illusion de Vishnou, est un serviteur éminent de Bhagavat.

» Celui qui, dans son corps, ses sens, son souffle vital, son organe interne, sa pensée, ne se laisse nullement troubler, grâce au souvenir de Hari, par les maux de la naissance, de la mort, de la faim, de la crainte, du désir, attributs (du monde) de la transmigration, est à la tête des serviteurs de Bhagavat.

» Celui dans le cœur duquel les désirs, les actes n'existent même pas en germe, mais qui s'absorbe (tout entier) dans le seul Vâsudeva, est un éminent serviteur de Bhagavat.

» Celui que sa naissance ou ses œuvres, sa caste, son ordre ou sa race n'attachent pas à ce corps par le sentiment de la personnalité est aimé de Hari.

» Celui qui ne dit jamais : *Ceci est à moi*, *cela*

ne l'est pas (c'est moi, c'est un autre), qu'il s'agisse des richesses ou de l'âme, mais qui, apaisé, considère tous les êtres du même œil, est un éminent serviteur de Bhagavat.

» Celui qui ne voudrait pas, même pour la souveraineté des trois mondes, détourner un instant, fût-ce durant un demi-clin d'œil, sa pensée, toujours active, du lotus des pieds de Bhagavat que convoitent les Suras et les autres (êtres) qui ont leur âme dans Ajita, tient le premier rang parmi les serviteurs de Vishnou.

» La fièvre (du désir, etc.) étant calmée par la clarté, (pareille à celle) de la lune, des ongles, (semblables à des) perles, des doigts de pieds de Bhagavat aux grands pas, comment renaîtrait-elle dans le cœur de ses adorateurs? Quand la lune est levée (quand la nuit arrive), la chaleur du soleil (disparaît).

» Celui dont Hari n'abandonne certainement pas le cœur — lui qui détruit la multitude des péchés, quand son nom est prononcé, même involontairement, — le lotus de ses pieds étant attaché (au cœur de son serviteur) par le lien de l'affection, est dit un serviteur éminent de Bhagavat. »

Ce tableau de l'homme pieux n'est point sans

beauté, à part certains détails qui sentent un peu trop le philosophe védantiste. Celui qui en reproduirait les traits ne serait pas loin, peut-être, de mériter le titre de serviteur du vrai Dieu. Ne voir que Dieu, n'aimer que lui, n'adorer que lui, considérer tout le reste d'un œil indifférent, ne se laisser abattre par aucune épreuve et cela en souvenir de Dieu, c'est-à-dire par amour pour lui; renoncer *au germe même* des désirs, pour *absorber* sa pensée en Dieu, au point de ne plus vouloir l'en détacher, n'importe à quel prix, voilà certes un assez beau programme,— même pour un Chrétien.

Quant à cette assertion du poète qu'il suffit, pour être sauvé, de prononcer le nom de Dieu, fût-ce *involontairement*, il est bon de savoir que, d'après lui, plus d'une légende est là pour nous le prouver, ce nom possède une vertu tellement efficace, un pouvoir de conversion si extraordinaire, que la simple énonciation des syllabes qui le composent, dans la langue sacrée de l'Inde, purifie les lèvres les plus souillées, la bouche la plus immonde, et redonne un cœur nouveau, une âme aussi noble, aussi chaste qu'elle a pu être jusque-là vile et libidineuse. Le Bhâgavata nous raconte l'histoire de ce pécheur endurci, nommé

Ajâmila (1), lequel, au moment de mourir, appela son jeune fils, Nârâyana, qui jouait à quelque distance. Les messagers de Yama, le dieu de la mort, étaient venus, sur les ordres de leur maître, pour entraîner le coupable dans les enfers, mais à peine eut-il prononcé ce nom, qui se trouve être l'un des noms de Vishnou, de Dieu, auquel il ne songeait nullement, que les envoyés de celui-ci l'arrachèrent aux mains des serviteurs de Yama et le sauvèrent de la mort. Ces derniers durent s'en retourner les mains vides. Ils dirent à Yama, en lui parlant de ceux qui venaient ainsi de leur enlever leur proie : « Nous désirons apprendre de toi quels sont ces gens qui, à l'instant où le coupable criait : *Nârâyana!* sont accourus en lui disant : *N'aie pas peur.* » Yama leur apprit que c'étaient les serviteurs d'un dieu plus puissant que lui, Vishnou ; il ajouta : « Voyez, enfants, la grandeur de cette pratique qui consiste à prononcer le nom de Hari, puisque par elle Ajâmila lui-même a été délivré des chaînes de la mort. »

Ajâmila revint à la vertu. Il mourut dans de

(1) *Bhâg. Pur.*, Par. VI, Adhy. II et III.

grands sentiments de repentir, après une vie tout entière passée dans le crime.

« Or, observe le poète, si Ajâmila, pour avoir, en mourant, prononcé le nom de Hari, quand il ne faisait qu'appeler son fils, a pu parvenir à la demeure de Dieu, que sera-ce de celui qui prononce ce nom avec foi (1) ? »

Cette doctrine, en apparence si large, ne favorise donc pas le relâchement autant qu'elle le semble du premier abord ; et le vrai sectateur du Brahmanisme sera tenté de reprendre à son compte la parole attribuée à Çuka par l'auteur du *Chant des Pândavas*, dans le Brihatstotraratnâkara, *l'Océan des éloges célèbres :*

Le vénérable Çuka dit: Après avoir relu et souvent médité tous les çâstras, j'arrive à cette conclusion, *qu'il faut toujours penser à Nârâyana* (2).

Dans cette légende du Bhâgavata, il s'agit d'un jeune Brahmane qui parcourt à grands pas la voie du salut, guidé par vingt-quatre maîtres d'un nouveau genre: les uns lui indiquent ce qu'il doit pratiquer, les autres ce qu'il lui faut éviter; tous

(1) *Bhâg.*, Par. VI, Adhy. II, çl. 49. Cf. *Cosmologie hindoue*, 261.

(2) Cf. *De la prière chez les Hindous*, p. 40, Istas. Louvain.

prêchent d'exemple, mais plusieurs, à la façon des Ilotes lorsqu'ils inculquaient l'amour de la sobriété dans l'âme des jeunes Lacédémoniens par les excès de tout genre auxquels ils se livraient, en leur présence, sur l'ordre de leurs maîtres, les pères de ces mêmes enfants. De plus, d'après ce jeune ascète chez qui la maturité de l'âme avait devancé celle du corps, s'il nous est permis de parler ainsi, le pain du ciel, on doit, le plus souvent, le gagner à la sueur de son front, comme celui de la terre ; et l'homme qui, se fondant sur l'exemple d'Ajâmila, passerait toute son existence dans le mal, se réservant d'invoquer, à l'heure suprême, le nom de Dieu, risquerait fort de mourir sans le prononcer ; sa spéculation serait dès lors d'autant plus détestable que, supposé qu'elle réussît, il ne serait jamais qu'un fort petit saint et que, dans le cas plus probable, puisque le hasard seul ou plutôt la divinité en déciderait, où elle vînt à échouer, il périrait, corps et âme, infailliblement.

Notre jeune Brahmane passe en revue chacun de ses vingt-quatre gourous et il énumère les divers enseignements qu'il en tire. Nous ne dirons pas que ses comparaisons soient toujours bien naturelles, mais elles sont toujours originales, pitto-

resques, et rarement elles manquent de justesse. Nous nous permettons de recommander au lecteur les trois apologues du Pigeon, de Pingalâ et de la jeune Fille aux bracelets ; il pourra se rendre compte, en les étudiant, de la façon dont les Hindous traitent ce genre de littérature, secondaire chez la plupart des peuples, mais pour eux le plus important de tous, celui qu'ils emploient le plus volontiers pour transmettre leurs préceptes moraux à la postérité. La fable du Pigeon, si nous ne nous abusons pas, est conduite avec le plus grand bonheur, bien que le plus simplement du monde. Elle est toute de sentiment et du sentiment le plus tendre, le plus délicat ; elle rappelle un peu la fable ravissante de La Fontaine :

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre, etc. (1),

avec cette différence que La Fontaine ne parle que de l'amitié, tandis que son émule hindou traite de l'amour conjugal et paternel.

Ne rien amasser pour le lendemain, vivre au jour le jour, pratiquer l'indifférence, en d'autres termes, l'esprit de mortification, et cela pour ser-

(1) *Les Deux Pigeons*, liv. IX, fab. 2.

vir Dieu plus librement, plus complètement : telle est, en résumé, la doctrine générale des vingt-quatre gourous. Cette sagesse profane semble parfois un reflet, bien pâle, il est vrai, de la divine Sagesse. *Nolite solliciti esse, dicentes: Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur?... Quærite ergo primum regnum Dei, et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. Nolite ergo solliciti esse in crastinum. Crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi: sufficit diei malitia sua* (1).

(1) Math., VI, 31-34.

PARVAN XI

ADHYAYA VII

. . . . . .

. . . . . .

24. *Bhagavat dit :* ... On raconte la légende suivante ; elle est fort ancienne ; c'est un dialogue entre un sage et Yadu, dont la gloire ne se mesure pas.

25. Yadu, instruit dans la loi, voyant errer à l'aventure, sans le moindre souci, un jeune et sage Brahmane qui pratiquait le renoncement, lui adressa cette question :

26. *Yadu dit :* D'où vient qu'avec une intelligence aussi remarquable, tu ne fais rien et que, sage comme tu l'es, tu cours ainsi le monde, comme un insensé ?

27. D'ordinaire, en s'adonnant au devoir, à l'intérêt, au plaisir, à l'étude, les hommes visent à l'aisance, la gloire, la fortune.

28. Tu es intelligent, sage, habile, beau, éloquent, et tu ne fais rien, tu n'ambitionnes rien, semblable à un idiot, à un ivrogne, à un Piçâca.

29. Au milieu de gens que dévorent, comme un incendie, les ardeurs du plaisir et de la cupidité, tu ne ressens pas plus les atteintes du feu que l'éléphant qui prend ses ébats dans les eaux du Gange.

30. Dis-nous, ô Brahmane, nous t'en prions, la cause de cette félicité dont jouit ton âme, étranger, comme tu l'es, aux plaisirs des sens et vivant isolé.

31. *Bhagavat dit :* Le fortuné Brahmane répondit à la question du roi Yadu, l'ami des Brahmanes, plein de sagesse, qui se tenait respectueusement incliné devant lui.

32. *Le Brahmane dit :* Nombreux sont mes gourous, ô roi, ils sont remplis de sagesse, et, comme j'ai reçu d'eux (cette) sagesse, j'erre affranchi (1). Voici (leurs noms), écoute :

33. (Ce sont) la terre, le vent, l'espace, l'eau, le feu, la lune, le soleil, le pigeon, le boa, l'océan, le papillon de nuit, l'abeille, l'éléphant,

34. Le frêlon, l'antilope, le poisson, la (courtisane) Pingalâ, l'aigle de mer, le petit enfant, la jeune fille, le fabricant de flèches, le serpent, l'araignée, la chenille.

35. Tels sont, ô roi, les vingt-quatre gourous

dont je suis le disciple ; leurs manières d'agir me servent de leçons.

36. Ce que j'apprends d'eux, quand et comment (je l'apprends), ô petit-fils de Nahusha, tigre parmi les hommes, écoute-le, je vais te le dire.

37. Lors même qu'il est foulé aux pieds par les êtres agissant sous l'impulsion de la Destinée, le sage, dans sa science, ne se détournera point de son chemin : c'est l'enseignement que me donne la terre (2).

38. L'homme vertueux qui ne souhaite jamais rien que pour les autres, qui n'existe que pour les autres, est le disciple des montagnes (3) et des arbres, c'est d'eux qu'il apprend ainsi à ne vivre que pour autrui.

39. L'ascète cherchera son contentement dans l'entretien du souffle vital, non dans les plaisirs des sens, de peur que sa science ne périsse, ou que sa parole et son esprit ne se dissipent.

40. Dans ses relations avec les objets extérieurs et leurs qualités multiples[1], le Yogin, à l'imitation du vent, ne s'attachera pas à ce qu'ils ont de bon ou de mauvais, mais il en séparera complètement son cœur.

41. Bien que plongé ici-bas au milieu de corps terrestres et séjournant parmi leurs qualités, le Yogin, grâce à sa perception de l'Ame, ne s'unit pas plus à celles-ci que le vent aux odeurs.

42. Vivant en dedans et au dehors des corps mobiles et immobiles, puisqu'il est, à la fois, l'âme (intérieure de ces corps) et Brahme, en vertu de son union intime (avec lui), le solitaire fera en sorte que sa propre âme, à l'instar de l'espace étendu, ne soit pas séparée (des corps) et ne soit pas unie (à eux) par sa puissance de pénétration.

43. Les êtres composés de feu, d'eau, de terre, les nuages, par exemple, transportés par le vent, n'entrent pas en contact avec l'espace, (de même) l'âme (n'entre pas en contact) avec les qualités émises par le Temps (4).

44. D'un naturel limpide, onctueux, suave, le solitaire, étang sacré (5) parmi les hommes, purifie les péchés, en ami, par sa vue, son contact et les (hymnes de) louanges (qu'on lui adresse).

45. Brillant d'un éclatant *tapas* (6) irrésistible, n'ayant que son ventre pour récipient, mangeant de tout (7), celui dont l'âme est arrivée au Yoga, semblable au feu, ne contracte pas de souillures.

46. Tantôt caché, tantôt apparent, objet de vé-

nération pour ceux qui aspirent au salut, il dévore, il consume de toutes parts les maux passés et futurs de ses bienfaiteurs.

47. Après avoir, par son pouvoir d'illusion, émis cet univers composé de ce qui existe et de ce qui n'existe pas (pour nos organes), le Seigneur l'ayant pénétré s'y manifeste sous des formes multiples, comme le feu dans le bois.

48. Les états (divers) qui commencent à la conception et finissent au sépulcre sont ceux du corps, non ceux de l'âme : ils ressemblent aux (modifications des) phases de la lune (et sont, comme elles, amenés) par le Temps à la marche imperceptible (8).

49. Entraînées par le cours impétueux du Temps, la naissance et la mort des êtres, en qui l'âme (se révèle), bien qu'incessantes, échappent à nos regards, de même que celles des flammes d'un brasier.

50. Le Yogin admet ou rejette, selon l'occurrence, les qualités (les objets sensibles), à l'aide des qualités (les sens), mais il ne s'y attache pas ; il imite ce que le maître des vaches (le soleil) fait pour les vaches (les eaux), à l'aide des vaches (à l'aide de ses rayons) (9).

51. L'Ame doit être (vue) en elle-même, (pour être) comprise, et non d'après la diversité des manifestations où elle (semble) fixée. Les esprits grossiers la considèrent d'après celles-ci (comme si elle y était réellement) fixée, (et ils la jugent multiple), comme (ils jugent multiple) le soleil (qui leur apparaît reflété dans l'eau).

52. On ne doit jamais s'adonner à des sentiments exagérés de tendresse ou d'affection pour personne : autrement, on a lieu de le regretter, comme le pigeon au cœur faible.

53. Un pigeon avait bâti son nid sur un arbre, dans une forêt ; il s'y établit avec sa femelle durant plusieurs années.

54. Ces deux pigeons, unis d'une étroite affection, et pratiquant leurs devoirs domestiques, tenaient constamment attachés, l'un sur l'autre, leurs regards, leurs corps, leurs pensées.

55. Ensemble ils dormaient, restaient perchés, voletaient de côté et d'autre, se tenaient immobiles, caquetaient, folâtraient, mangeaient, sans aucun souci, dans la futaie.

56. Tout ce que désirait sa femelle, ô roi, (le pigeon), répondant à ses caresses par son empressement à lui faire plaisir, et n'étant plus

maître de ses sens, le lui procurait, en dépit des obstacles.

57. La fidèle colombe ayant été fécondée pour la première fois, la saison venue, déposa ses œufs dans le nid, près de son époux.

58. Le moment (de l'éclosion arrivé), naquirent, en vertu de la puissance mystérieuse de Hari, (de petits êtres) aux membres bien conformés et couverts d'un tendre duvet.

59. L'heureux couple nourrit sa couvée avec amour, épiant ses gazouillements et jouissant de son doux babil.

60. Le moelleux frôlement de leurs ailes, le babil, les ébats enfantins, les allées et venues de ces insouciantes (créatures) comblaient de joie leurs parents.

61. Unis l'un à l'autre par l'amour le plus sincère, grâce à la Mâyâ de Vishnou, qui les égarait, dans leurs sentiments trop naturels, ils élevaient leur jeune postérité.

62. Un jour, les deux époux errèrent longtemps par ce bois, en quête de nourriture pour leurs (enfants).

63. Un oiseleur qui rôdait dans la forêt aperçut par hasard les (jeunes pigeons) qui s'ébat-

taient près du nid (paternel) ; il tendit ses filets et les prit.

64. Le pigeon et sa compagne, toujours soucieux de chercher de la nourriture pour leurs petits, en ayant trouvé dans leurs courses, revinrent vers leur nid.

65. La mère, voyant ses bien aimés enveloppés dans les rets, vola vers eux, éperdue de douleur et répondant par ses cris à leurs cris.

66. Dans sa tendresse, l'esprit égaré par la Mâyâ d'Aja, les yeux fixés constamment sur (ses enfants) captifs, ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se jeta elle-même dans le filet.

67. Le malheureux pigeon, devant le piège où étaient tombés ses chers petits qu'il aimait plus que sa vie, et sa compagne, un autre lui-même, dans l'excès de son affliction, exhala ses plaintes :

68. « Hélas ! voici donc où aboutissent mon défaut de mérite et d'intelligence, mes désirs insatiables, ma négligence (à poursuivre le vrai) bien ! Ma famille a perdu les trois objets de l'existence (10).

69. » Mon aimable et digne compagne, dont j'étais l'idole, me laisse dans ma demeure vide pour aller au ciel avec (nos) vertueux fils.

70. » Dans cette demeure vide, plein de désespoir, mon épouse morte, mes fils morts, pourquoi souhaiterais-je de vivre ? Mon existence (désormais se passerait) dans l'isolement et l'infortune. »

71. Egaré à la vue de ces filets où étaient tombés les siens, devenus la proie de la mort, l'infortuné, privé de raison, s'y jeta lui-même.

72. L'oiseleur cruel, s'étant ainsi emparé du pigeon, ce chef de famille, de ses petits et de sa femelle, s'en retourna chez lui après ce succès.

73. De même, le chef de maison dont l'âme n'est pas calmée, qui se complaît dans les contraires (11) comme (cet) oiseau, qui s'occupe (exclusivement) de nourrir sa famille, périt misérable avec les siens.

74. Celui qui, ayant atteint le monde des hommes, porte ouverte sur la délivrance (12), s'attache (exclusivement) à sa maison, comme cet oiseau, on le dit tombé pour être monté.

ADHYAYA VIII

1. *Le Brahmane dit:* Le plaisir des sens, ô roi, que les êtres corporels goûtent au ciel ou dans l'enfer, (est pareil à la) douleur, aussi le sage s'abstiendra de le rechercher.

2. La nourriture savoureuse ou insipide, abondante ou insuffisante que le hasard lui offrira, (le sage), comme le boa, s'en contentera et demeurera tranquille.

3. Qu'il reste couché durant de longs jours, sans rien prendre, sans bouger, si nul aliment ne lui arrive, comme ce grand reptile, se nourrissant de hasard.

4. (Bien que) doué de vigueur, de force, d'énergie, qu'il reste inactif, sur sa couche, sans (toutefois) dormir, et qu'il ne tente aucun effort, quoique jouissant de toutes ses facultés (13).

5. Le solitaire (doit être) calme et profond, insondable, difficile à pénétrer, n'ayant que l'infini pour limites, imperturbable, comme la mer, lorsqu'elle est paisible.

6. Que ses désirs soient accomplis, ou qu'il vive dans l'infortune, l'ascète, exclusivement dé-

voué à Nârâyana, ne se gonflera (d'orgueil), ni ne se desséchera (de déplaisir); tel l'Océan à l'égard des fleuves (14).

7. A la vue de la femme, cette illusion divine, l'homme qui n'est pas maître de ses sens, épris de ses charmes, tombe dans les noires ténèbres, comme le papillon de nuit dans la flamme.

8. L'insensé qui, dans son aveuglement, se laisse captiver par la femme et les ajustements dont l'Illusion la revêt : l'or, les parures, les habits, etc., périt, comme le papillon, victime de sa passion.

9. Manger fort peu, seulement ce qui suffit à entretenir le corps, éviter de nuire à ceux qui vivent sous le même toit, cette conduite de l'abeille, le solitaire doit l'imiter.

10. L'homme avisé cueillera partout le suc des livres, qu'ils soient petits ou gros, comme fait l'abeille pour les fleurs.

11. Il ne mendiera point des aliments pour le soir, ni pour le lendemain ; sa main lui servira d'écuelle, son ventre de garde-manger, il n'entassera pas (les vivres), comme l'abeille.

12. Le religieux mendiant n'amassera rien pour le soir, ni pour le lendemain; s'il thésaurise,

comme l'abeille, il périra avec son (trésor) (15).

13. Le religieux mendiant n'approchera pas même du pied une jeune femme, fût-ce une poupée de bois ; s'il la touche, il gémira dans l'esclavage, comme l'éléphant (sauvage), lorsqu'il approche de la femelle (apprivoisée et dressée à cet effet, tombe au pouvoir du chasseur) (16).

14. Le sage ne fréquentera point la femme, perte de son âme ; il périrait sous les coups de (rivaux) supérieurs en force, comme l'éléphant sous les coups d'autres éléphants.

15. Le bien, péniblement amassé par des avares qui ne veulent ni le donner, ni en jouir, est dissipé par d'autres ; de même, le miel (entassé par les abeilles) est dévoré par l'astucieux frelon.

16. Le pénitent, pareil au frelon, jouit, en leur présence, du bien laborieusement acquis par des maîtres de maison qui recherchent avidement les intérêts des leurs (17).

17. Le pénitent qui erre dans les forêts, évitera d'entendre jamais les chants profanes, à l'école de la gazelle attirée par le chant du chasseur et tombée en son pouvoir.

18. Celui qui se complaît à la danse, à la musique, aux refrains légers des femmes, devient

leur jouet docile, (comme) Rishyaçringa, le fils de la gazelle.

19. L'insensé qui se laisse égarer par la gourmandise, meurt victime de sa bouche intempérante, comme le poisson pris au hameçon.

20. Les sages qui pratiquent l'abstinence ont vite dompté leurs sens, à l'exception toutefois de l'appétit que la privation de nourriture augmente.

21. Or, celui qui a subjugué ses autres sens n'est point leur maître, tant qu'il n'a pas vaincu l'appétit : tout est dompté, une fois l'appétit dompté.

22. Une courtisane du nom de Pingalâ vivait autrefois dans la ville des Videhas : j'ai tiré d'elle un enseignement. Écoute, ô prince.

23. Cette courtisane, un jour, désirant attirer quelque galant à un tête-à-tête, se tint longtemps dehors, à sa porte, ornée de ses plus beaux atours.

24. A la vue de gens dans la rue qui approchaient, ô roi, cette (femme) cupide s'imagina que c'étaient de riches amoureux qui (la) paieraient largement.

25. Cependant, ils arrivèrent (à sa porte) et passèrent outre. Elle qui vivait de rendez-vous (se

dit : Quelque autre (galant) riche et généreux me viendra.

26. Dans cette pénible attente, se privant de sommeil, aux aguets à sa porte, entrant et sortant, elle parvint ainsi au milieu de la nuit.

27. Le visage flétri par l'attente du gain, et plongée dans la tristesse, un profond découragement s'empara d'elle et lui inspira de salutaires réflexions.

28. Voici quel fut le chant que lui dictèrent ses pensées de découragement : écoute-moi. Le découragement est le glaive qui sert à couper les liens de l'espérance; celui qui ne ressent pas ce découragement, ô roi, ne cherche pas à rompre les liens corporels.

29. *Pingalâ dit:* Hélas ! voyez donc jusqu'où va ma folie, pour n'avoir pas maîtrisé mes sens, puisque je suis assez insensée que de demander le bonheur à un amant qui (en réalité) n'existe pas (18) !

30. Le Bien-Aimé (19) qui existe (réellement), que j'ai près de moi, qui procure bonheur et richesse et qui vit toujours, je l'ai négligé pour rechercher, dans mon ignorance, un être misérable, incapable de procurer le bonheur, ne pou-

vant amener avec lui que le chagrin et l'égarement causés par la douleur, la crainte, etc.

31. Hélas! je me suis consumée en vain, corps et âme, dans le métier de prostituée, condition extrêmement vile; j'ai demandé richesse et plaisir, au prix (de ma personne), à l'homme efféminé, voluptueux, digne de pitié.

32. Cette maison construite avec des os en guise de piliers, de poutres et de chevrons, couverte de peau, de poils et d'ongles, ayant neuf issues par où s'écoulent l'urine et la fiente dont elle regorge, quelle autre que moi veut la fréquenter (20)?

33. Dans cette ville des Videhas, seule je suis assez insensée, assez perverse, pour désirer d'être aimée d'un autre que d'Acyuta qui se donne lui-même!

34. Lui, l'ami, le bien-aimé, le protecteur, l'âme des êtres animés, je veux l'acheter au prix de ma personne et me réjouir avec lui comme Ramâ.

35. Quel bonheur valurent-ils jamais à une femme ces plaisirs et les hommes qui les procurent, lesquels ont un commencement et une fin, ou les Dieux que le Temps détruit (21)?

36. Sans doute, j'ai dû faire quelque chose d'a-

gréable au bienheureux Vishnou (22) pour que je ressente, malgré la perversité de mes désirs, ce découragement à qui je devrai le bonheur.

37. Si j'étais vouée (définitivement) au malheur, je n'éprouverais point de ces déplaisirs, cause du dégoût auquel l'homme doit de rompre ses liens et d'atteindre le bonheur.

38. Je reçois, pénétrée de vénération, les marques de sa bonté ; je renonce à mes désirs pervers et à leurs objets misérables, pour me réfugier auprès d'Içvara.

39. Satisfaite, confiante ainsi, et vivant (désormais) au jour le jour, je place mon bonheur en lui, l'Ame (suprême) et mon bien-aimé.

40. Quel autre pourrait sauver l'âme (individuelle), tombée dans le puits de la transmigration (23), aveuglée par les objets des sens et dévorée par un noir serpent (24)?

41. L'âme devient à elle-même sa sauvegarde; lorsqu'elle se détache de tout, et que désabusée elle considère ce monde que dévore un noir serpent.

42. *Le Brahmane dit :* Son parti étant pris, et renonçant à sa vile attente, fruit de la concupis-

cence,(Pingalâ) ressentit un grand calme et s'étendit sur sa couche.

43. L'attente est le mal suprême, l'absence d'attente (et par conséquent de désirs) est le suprême bonheur. C'est ainsi que Pingalâ, renonçant à guetter les galants, s'endormit profondément.

ADHYAYA IX

1. *Le Brahmane dit :* La propriété est pour l'homme un malheur (d'autant plus grand que) ce qu'il possède lui est plus cher; celui qui, dans cette persuasion, ne possède rien, atteint la félicité suprême.

2. L'aigle de mer qui tenait un morceau de viande fut battu par de plus forts qui n'en avaient pas; mais, quand il eut abandonné sa proie, il retrouva la paix (25).

3. Ni les honneurs, ni les mépris ne m'atteignent, non plus que les soucis (du maître) de maison ou du père de famille; je trouve en moi-même la gaîté, le plaisir, et j'erre çà et là (avec l'insouciance de) l'enfant.

4. Deux êtres sans plus vivent exempts de soucis et plongés dans un océan de bonheur: le petit enfant ingénu et sans raison et l'homme qui s'élève au-dessus des qualités (c'est-à-dire des sens).

5. Une jeune fille, recherchée en mariage, accueillit ses prétendants, un jour qu'ils se présentaient à la maison, dans l'absence de ses parents.

6. Comme elle s'était retirée (dans une pièce

voisine), ô roi, où elle décortiquait du riz pour leur nourriture, les coquillages de ses bracelets, s'entre-choquant, faisaient grand bruit.

7. Rougissant alors de ce qu'elle pensait une occupation humiliante, l'ingénieuse (jeune fille) arracha, l'un après l'autre, les coquillages (de ses bracelets) et n'en laissa qu'une paire à chaque poignet.

8. Les deux coquillages continuaient de (s'entre-choquer et de) faire du bruit, pendant qu'elle décortiquait (les grains de riz) ; alors elle arracha (encore) l'un d'eux (de chaque bras) et l'autre demeura silencieux.

9. Voici l'enseignement, ô (prince) vainqueur de tes ennemis, que je retirai de cette (jeune fille), au milieu de mes courses par le monde, entreprises par le désir que j'ai de le connaître à fond :

10. *Plusieurs personnes dans une maison se querellent ; deux même ont des discussions ; le mieux, c'est de rester seul, comme le bracelet de la jeune fille.*

11. Il faut concentrer son esprit sur un seul point, une fois maître de son souffle et de sa posture ; puis l'y maintenir sans relâche, au mo-

yen du désintéressement et de la pratique constante du Yoga.

12. Lorsque l'esprit s'est concentré sur ce (point unique) (26), il essuie peu à peu la poussière des œuvres ; puis, à l'aide de la Bonté, qui s'est accrue, il secoue la Passion, les Ténèbres, et n'ayant plus rien à consumer (27) il atteint le (repos suprême du) nirvâna.

13. Alors, la pensée renfermée en soi-même, on ne voit plus rien (de ce qui se passe) au dehors ou au dedans, comme le fabricant de flèches, l'esprit tout occupé de l'arme (qu'il taillait), ne vit pas le roi qui passait près de lui.

14. L'ascète doit vivre (comme le serpent), isolé, sans demeure fixe, vigilant, couchant dans les cavernes, impénétrable dans sa conduite, seul et content de peu.

15. Entreprendre (de bâtir) une maison est chose très pénible et sans profit pour (l'homme) dont la vie est éphémère ; le serpent se glisse dans une retraite construite par un autre et s'y trouve bien.

16. Il est seul le dieu Nârâyana qui, après avoir créé le monde par sa puissance magique, le détruit, lui Içvara, à la fin de (chaque) kalpa, en

se servant de la portion (de lui-même qui est) le Temps.

17. Il est seul encore et sans second, lorsqu'il renferme (en lui) les âmes; qu'il est l'asile de tout l'Univers ; et que, grâce au Temps, sa propre puissance, il régularise les énergies. Pour ce qui concerne le sattva et les autres (gunas), il est l'Adipurusha, le Maître de la Nature et du Purusha.

18. Il est le (Dieu) suprême des êtres élevés ou inférieurs, connu sous le nom de (la Délivrance) absolue; c'est la complète et pure béatitude que l'on ressent à le connaître ; il est exempt d'attributs.

19. A l'aide de la puissance de celui qui a pour âme l'(unité) absolue (à l'aide du Temps), agitant sa Mâyâ que constituent les trois qualités, il émet, dès l'origine, avec elle, le Fil (c'est-à-dire l'Intelligence créatrice), ô (roi) vainqueur de tes ennemis.

20. On nomme ainsi la Manifestation des trois qualités qui émet en tous sens ; sur ce (Fil) est tissé l'Univers et c'est par son moyen que l'Esprit transmigre.

21. Comme l'araignée tire sa toile de son sein,

la développe avec sa bouche, et, s'étant servi d'elle (pour ses ébats), l'absorbe (de nouveau), ainsi fait Maheçvara (28).

22. Sur quelque objet que l'homme concentre son esprit, dans la méditation, sous l'empire de l'amour, de la haine ou de l'épouvante, il en prend la forme.

23. La chenille qui s'est réfugiée dans la fente d'une muraille (par crainte du) Peçaskrit, à force de songer (à son ennemi), ô roi, prend sa forme, sans quitter la sienne propre.

24. Telle est la sagesse que j'ai acquise à l'école de ces gourous; voici maintenant, seigneur, l'enseignement que je dois à mon propre corps.

25. Mon corps me sert de gourou pour m'apprendre le détachement et le discernement; il apporte l'existence, la mort, et une série perpétuelle de souffrances; par lui, j'ai une notion exacte des principes. Il n'est pas sous ma dépendance, me dis-je, et, dans cette conviction, je vis sans m'y attacher.

26. Femmes, enfants, richesses, troupeaux, serviteurs, maison, connaissances, c'est dans le dessein de lui plaire qu'on les nourrit, qu'on les augmente; à la fin, après avoir réussi à entasser

les richesses dans un monceau (et sur le point d'en jouir) en paix, le corps tombe en émettant le germe (d'un autre) corps que l'âme devra encore occuper. C'est le destin de l'arbre.

27. La gourmandise l'entraîne d'un côté; la soif de l'autre; les organes sexuels, dans une direction; la peau, le ventre, l'ouïe, dans une autre; ici (l'attire) l'odorat; ailleurs, la mobilité du regard et la puissance active: on dirait autant d'épouses rivales qui se disputent le maître de maison.

28. Quand Dieu, avec l'aide d'Ajâ, son énergie, eut émis les diverses (sortes de) villes, (les corps): arbres, reptiles, troupeaux, oiseaux, insectes, poissons, il ne fut pas satisfait; mais, quand il eut créé l'homme dont l'intelligence contemple Brahme, il fut content (29).

29. Lorsqu'au bout de renaissances multiples, le sage obtient ici-bas cette condition humaine que l'on acquiert si difficilement, mais qui procure le (vrai) bien, toute éphémère qu'elle soit, il doit, sans retard, travailler à son salut, tant qu'il ne retombe pas au pouvoir de la mort dont le domaine s'étend partout.

30. C'est ainsi que, devenu indifférent, portant

en moi-même le flambeau de la science, je parcours cette terre, libre de tout attachement, sans souci de ma personne.

31. La science, due à un seul maître, n'est ni solide, ni très variée: c'est pourquoi ce Brahme qui n'a pas de second est célébré de bien des manières par les Rishis.

32. *Bhagavat dit:* Le Brahmane aux pensées profondes, après avoir ainsi parlé au roi Yadu, pris congé de lui et reçu ses félicitations, partit joyeux comme il était venu.

33. Ayant ainsi entendu cet homme de renoncement, l'ancêtre de nos ancêtres, (désormais) libre de tout attachement, pratiqua l'indifférence (absolue).

NOTES

(1) Affranchi de la servitude des sens.

(2) Le poète semble croire à un mouvement quelconque de la terre, ce qui n'aurait rien de trop surprenant de la part d'un Hindou; l'Inde, aujourd'hui si en retard sur les nations européennes, les devançait autrefois dans la voie des arts et des sciences.

(3) Nous ne voyons pas trop bien comment les montagnes, plus que les vallées, existent pour les autres.

(4) Ces *qualités* sont le monde extérieur et ses objets que le Temps produit et fait ensuite disparaître.

(5) On sait que les Hindous fréquentent de nombreux étangs ou gués sacrés, pour y faire leurs ablutions et s'y débarrasser des souillures de l'âme, avec celles du corps.

(6) Le poète joue sur le mot *tapas*, qui signifie, à la fois, ascétisme et chaleur, éclat.

(7) Cf. Çânti P., CXLI, 55. (Le Brahmane affamé).

(8) Nous avons, dans ce çloka et le précédent, le résumé de la cosmogonie *hindoue*. Dieu ne crée pas, il ne tire rien du néant, mais il émet, il emprunte à sa propre substance les âmes individuelles, étincelles qui finissent toujours par retourner au foyer d'où elles sortent. Pour les corps,

ils n'existent pas; ce sont de pures illusions, des fantômes auxquels ne répond aucune réalité.

(9) Nous sommes ici en présence d'une série de jeux de mots d'un goût bien douteux, il est vrai, mais très hindou.

(10) Les trois objets de l'existence ne sont autres que le trivarga : *Dharmakâmârtha*, le Devoir, le Désir, l'Intérêt. Le trivarga mène à la délivrance finale, au salut, *moksha*.

(11) C'est-à-dire qui n'est pas indifférent aux contraires, par exemple au froid et au chaud, à la richesse et à la pauvreté, à la santé ou à la maladie, etc.

(12) Naître avec un corps humain est, pour l'âme, la dernière étape avant d'arriver au ciel; c'est à elle, par suite, de ne point déchoir, mais de subir courageusement cette épreuve suprême, en pratiquant toutes les vertus, ou mieux en s'abstenant de tout acte, ainsi qu'il est enseigné dans l'Adhyâya suivant.

(13) Cette inactivité absolue, renouvelée du serpent qui ne sait qu'attendre, dans l'immobilité, la nourriture que le hasard lui offre, est le chemin qui conduit le plus sûrement au nirvâna, la félicité suprême des Bouddhistes, le néant.

(14) L'Océan ne franchit pas ses limites, lorsque les fleuves lui apportent le tribut de leurs eaux ; son lit ne reste pas à sec, lorsqu'ils lui refusent ce tribut ; ainsi en est-il du sage, au milieu des événements les plus contraires.

(15) Parmi les vingt-quatre gourous du jeune Brahmane, il en est, avons-nous dit, qu'il se propose d'imiter, comme la mer, le boa, etc.; d'autres dont il fuit l'exemple, tel le papillon; pour l'abeille, il s'efforcera de reproduire son discernement, sa sobriété, etc., mais il se donnera garde de se préoccuper du lendemain, comme elle, et par suite d'entasser des provisions, à son instar, de peur de succomber, lui aussi, victime de sa cupidité. On sait, en effet, qu'habituellement on enfumait les abeilles, pour s'emparer plus aisément de leur miel.

(16) Allusion à la manière de chasser l'éléphant, usitée dans l'Inde.

(17) Dans le Mahâbhârata, on lit cette maxime : « Un hôte, en s'éloignant d'une maison qui a déçu son espoir, emporte les mérites du maître et lui laisse ses propres péchés. » (Çânti P., cxci, 12). — C'est la même pensée qui se trouve exprimée, en d'autres termes, par ce çloka. L'homme de bien, outre ses mérites personnels, s'approprie encore ceux, en petit nombre il est vrai, que peuvent avoir les méchants; il leur laisse en retour les fautes qui lui échappent quelquefois, car, s'il n'est pas de pervers qui ne fasse parfois le bien, il n'est pas d'homme vertueux qui de temps à autre ne commette le mal accidentellement.

(18) Brahme seul existant, tout le reste n'est qu'illusion, apparence.

(19) Sous ce nom, Pingalâ, Madeleine repentie, désigne Bhagavat, c'est-à-dire Brahme lui-même, devenu désormais l'unique objet de son amour.

(20) Dans leurs descriptions, les poètes hindous ne reculent jamais devant les détails les plus réalistes, comme on dit aujourd'hui.

(21) Il s'agit des Dieux secondaires qui, en réalité, sont mortels comme les autres êtres, à part Brahme ou Vishnou.

(22) Et c'est en vertu de ce mérite inconscient ou du moins oublié d'elle que Pingalâ obtient la grâce du repentir et, par suite, de la conversion.

(23) Le puits de la transmigration, c'est le *Samsâra*, le monde des renaissances.

(24) Le composé sanscrit *Kâlâhi* peut encore se traduire : *le serpent qui est le temps ;* le terme *Kâla* signifiant, à la fois, temps et noir ou bleu foncé. Nous sommes ici en présence de l'un de ces jeux de mots qui parfois semblent constituer, dans la littérature hindoue, la principale figure de rhétorique. C'est surtout dans l'épigraphie que cette *fleur* brille de tout son éclat; il est vrai que le style lapidaire se ressemble un peu chez tous les peuples, et que ce ne sont pas les inscriptions de l'Inde qui, peut-être, étalent les calembours les plus éhontés.

(25) Allusion à un apologue. On peut lui comparer la fable de La Fontaine (VIII, 7) intitulée : *Le chien qui porte au cou le diner de son maître.*

Point de courroux, Messieurs ; mon lopin me suffit ;
Faites votre profit du reste.

Je ne sache pas que l'aigle de mer, dont il est ici question, ait fait cette réserve ; le contexte insinue qu'il lâcha, au contraire, son butin en entier. L'auteur suppose cet apologue connu du lecteur, de même que celui qu'il mentionne un peu plus bas (çl. 13).

(26) Bhagavat, c'est-à-dire l'Être suprême.

(27) C'est-à-dire : *N'ayant plus où exercer son activité.*

(28) Les Hindous se représentent l'Univers comme une immense toile qu'ils comparent, le plus souvent, à celle de l'araignée. Brahme le tire de son sein, comme l'araignée sa toile : son intelligence lui sert de fil ou de trame pour dessiner avec les fils de la chaîne toutes ces apparences que l'on prend pour des êtres de mille formes diverses. Ce monde est aussi fragile que la toile d'araignée, puisqu'il n'est qu'un vain fantôme. Lorsque Brahme s'est amusé suffisamment avec cette fantasmagorie, il la rentre en lui-même, comme un acteur en plein vent qui replie sa tente, afin de l'aller déployer ailleurs et de donner une nouvelle représentation. Brahme va ainsi de spectacle en spectacle, avec cette particularité qu'il est, tout ensemble, l'*impresario*, l'acteur et le spectateur. Cette idée, familière aux Hindous, est, au fond, toute leur théologie, toute leur philosophie.

(29) Nous voyons, dans le récit de la Création (Gen., I), le Tout-Puissant procéder d'une façon contraire. Il s'applaudit d'avoir tiré du néant les éléments, les plantes, les animaux: il semble s'arrêter après chacune de ses œuvres, afin d'en étudier les beautés: *Et vidit Deus quod esset bonum.* Cette phrase revient chaque fois sous la plume de l'écrivain sacré; mais il ne l'emploie plus lorsqu'il s'agit de l'homme. Toutefois, Dieu contemple une dernière fois ce qu'il vient de faire et il trouve que tout est bien : *Viditque Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Ibid.*, 31).

L'ORIGINE DE LA ROYAUTÉ

D'après notre auteur, la royauté est d'institution divine, comme la société humaine elle-même qui ne saurait vivre sans elle. Dans les vers qu'il consacre à ce sujet, il ne fait guère que développer, sous toutes ses faces, la vérité exprimée par le vieil Homère en ces termes :

Οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη· εἷς κοίρανος ἔστω,
Εἷς βασιλεύς (1).

A son sens, le gouvernement de plusieurs ne vaut rien non plus; ce que les peuples réclament, c'est un chef unique, un seul roi. Telle est la thèse de notre Brahmane; certes elle peut se soutenir.

(1) Il. B. 204.

Mais ce roi, ce chef, que les nations, sous peine de mort, ont l'impérieux besoin de se choisir, est le représentant de la divinité, ou mieux, c'est Indra en personne, le roi des Dieux.

Les méchants eux-mêmes sentent la nécessité de vivre sous la protection d'un chef; car, s'ils profitent, pour s'enrichir, de l'anarchie d'un pays, ils désirent jouir paisiblement du fruit de leurs rapines et dès lors ils s'abritent à l'ombre de la royauté.

Le poète invoque le passé à l'appui de sa thèse. Les hommes autrefois vivaient dans l'anarchie la plus complète. Fatigués des maux sans nombre causés par l'absence de gouvernement, ils s'en allèrent trouver Brahmâ et lui demandèrent un roi. Brahmâ proposa le sceptre à Manu qui tout d'abord le refusa; mais sur les instances de ses futurs sujets, il s'en saisit et régna glorieusement.

L'auteur énumère assez brièvement les privilèges de la royauté; puis, dans le chapitre suivant, il s'attarde à décrire la nécessité absolue d'un roi qui protège les peuples. Il passe en revue les calamités qui s'abattent sur un pays privé de chef. Pour ses habitants plus de repos, plus

de bonheur; mais la misère la plus effrayante. Plus d'agriculture, plus de troupeau, plus de beurre, par conséquent, ni, dès lors, de sacrifices. *Toutes les digues sont rompues;* c'est le débordement de tous les maux qui peuvent accabler l'humanité. Dans l'*Odyssée*, le poète fait également dépendre du roi la fertilité des terres et des *mers*. C'est absolument la même idée. Le défaut de sécurité, accompagnement inévitable de l'anarchie, empêche laboureurs et pêcheurs de vaquer à leurs travaux, à leur industrie; le sol le plus riche devient stérile, faute de culture, et les mers, même les plus poissonneuses, n'étant plus explorées, cessent de livrer leurs richesses.

Au contraire, sous l'autorité tutélaire de ce prince, et ici l'auteur évidemment suppose un roi ferme et sage, tout prospère, tout réussit. Une femme peut, sans craindre les voleurs, voyager seule avec ses bijoux. C'est un peu l'histoire de Rollon, suspendant à une branche de pommier un bracelet de prix que nul n'osa dérober, tant sa vigilance était grande et si bien établie sa réputation de justicier. Malheureusement ces âges d'or sont le plus souvent légendaires, même quand il s'agit de la Normandie et des Normands!

Si l'homme de bien a tout à espérer d'un souverain soucieux de remplir ses devoirs, le méchant, d'autre part, a tout à craindre, car le roi, pour châtier le vice, de même que pour récompenser la vertu, emprunte des formes célestes et se métamorphose, *suivant les circonstances*, en cinq divinités différentes, propices à la vertu, redoutables au vice.

Telles sont les principales idées renfermées dans ce passage du *Râjadharma*, la première partie du Çânti Parvan, le douzième livre du Mahâbhârata auquel nous emprunterons désormais nos *légendes morales* et qui comprend les devoirs des rois, ou mieux, puisqu'on y parle aussi de leurs droits, les lois concernant la royauté.

Voyons maintenant comment notre poète les a mises en œuvre.

Nota. — Cette courte introduction s'applique aux récits suivants qui ont la royauté pour objet; nous n'aurons donc pas à la répéter; il nous suffira de la compléter dans les notes dont nous ferons suivre chacun d'eux.

L'ORIGINE DE LA ROYAUTÉ

ÇANTI PARVAN

ADHYAYA LXVII.

1. *Yudhishthira dit :* Tu m'as appris les devoirs des quatre conditions et aussi des quatre castes ; dis-moi les principales obligations d'un pays, grand-père.

2. *Bhishma dit :* Le principal devoir d'un pays, c'est la consécration d'un roi. Un pays sans roi est sans force ; les brigands y dominent.

3. Dans les pays sans chef, la loi ne saurait demeurer, on s'y dévore réciproquement, l'anarchie est une malédiction complète.

4. C'est un Indra que l'on élit en élisant un roi, dit la Çruti; celui qui désire la prospérité doit honorer le roi à l'égal d'Indra.

5. Il ne faut point habiter un pays sans chef, voilà ma conviction ; dans un pays sans chef, Agni refuse de porter les offrandes (aux Dieux).

6. Aussi, lorsqu'un prince puissant, avide de conquêtes, s'avance contre un pays affaibli par l'anarchie,

7. Il faut aller à sa rencontre et lui rendre hom-

mage, c'est le parti le plus sage. Non, il n'est point de mal plus grand que l'anarchie.

8. Si l'envahisseur est clément, tout va bien; mais, s'il est irrité, il ne laisse rien debout.

9. Une vache qui ne veut point se laisser traire subit beaucoup de mauvais traitements; mais celle, ô roi, qui donne volontiers son lait n'est point battue.

10. Le bois qui plie facilement n'a pas besoin d'être chauffé; l'arbre qui se courbe seul n'a que faire d'être courbé (de force).

11. A leur imitation, ô héros, l'on se soumettra au plus puissant; c'est se soumettre à Indra que de se soumettre au plus fort.

12. Voilà pourquoi il faut élire un roi, si l'on veut être heureux; c'est vivre sans bien et sans famille que de vivre sans roi.

13. Le méchant se plaît à l'anarchie tant qu'il dépouille les autres (de leurs biens), mais lorsqu'il craint d'être dépouillé à son tour, alors il désire un roi.

14. Car les méchants eux-mêmes ne jouissent d'aucune paix en temps d'anarchie; deux se jettent sur un seul (pour lui enlever son bien), ces deux-là sont ensuite vaincus par plusieurs autres

15. L'homme libre devient esclave ; les femmes sont enlevées de force; c'est pour cette raison que les Dieux instituèrent les protecteurs de peuples.

16. S'il n'y avait, dans ce monde, des rois armés du sceptre, le fort mangerait le faible, comme dans l'eau les (gros) poissons (dévorent les petits).

17. Les peuples jadis étant privés de rois périssaient, rapporte la tradition; ils se dévoraient les uns les autres, comme les poissons dans l'eau.

18. Ils s'assemblèrent alors et firent un pacte, comme on le raconte. — Ceux qui en paroles ou en actes se laissent emporter par la violence, ceux qui se rendent coupables de rapt,

19. Qui prennent le bien d'autrui, nous les expulserons, dirent-ils, pour rendre la sécurité à toutes les catégories (de citoyens), indistinctement. — Ils conclurent ce pacte qui ne dura pas longtemps.

20. Alors, ils s'assemblèrent de nouveau, dans leur détresse, et s'en allèrent trouver l'aïeul (des mondes). Privés de chef, nous périssons, donne-nous, ô Bhagavat, un roi

21. Que nous vénérions et qui nous protège.

(Brahmâ) fit appeler Manu, à qui cela n'agréa point.

22. *Manu dit :* Je redoute le mal ; un royaume est difficile à gouverner, particulièrement lorsqu'il s'agit d'hommes qui se plaisent continuellement dans la fourberie.

23. *Bhishma dit :* Les peuples lui parlèrent ainsi : Ne crains rien ; une mauvaise action n'est préjudiciable qu'à son auteur. Nous te donnerons plus du cinquième de nos troupeaux et de notre or,

24. Et le dixième de nos (autres) biens, pour grossir tes trésors. Dans les discussions qui s'élèveront au sujet de dots, (nous te donnerons) la plus belle jeune fille.

25. Ceux (d'entre nous) qui se distingueront entre tous dans le maniement des armes formeront ton cortège, comme les Dieux celui de Mahendra.

26. Devenu roi puissant, formidable, plein de gloire, tu nous gouverneras tous heureusement, comme Kubera les fils de Nirriti.

27. Les mérites acquis par tes sujets, sous ta royale protection, tu en auras le quart.

28. C'est ainsi que sans peine tu amasseras

des (trésors de) mérites; assure-nous donc ta complète protection, ô roi! (sois pour nous ce qu'est) Indra pour les Dieux.

29. Promène-toi en conquérant, avec l'ardeur (irrésistible) du soleil; rabaisse l'orgueil des ennemis; que la victoire t'accompagne toujours.

30. (Manu) s'avança glorieux, investi d'un pouvoir étendu, suivi d'un cortège nombreux et brillant de majesté.

31. A l'aspect de sa puissance, comme les Dieux à l'aspect de celle d'Indra, tous furent saisis de frayeur et s'appliquèrent à leurs devoirs.

32. Alors (le prince) parcourut la terre comme Parjanya, le distributeur des ondées, imposant de toute part un frein au crime et pliant (les peuples) à la discipline.

33. Les hommes qui aspirent au bonheur en ce monde, d'une façon quelconque, établiront un roi qui s'occupera surtout de protéger ses sujets.

34. Ils le vénéreront toujours pieusement, comme les disciples leur maître, et observeront, en sa présence, l'attitude des Dieux en présence d'Indra.

35. Respecté de son peuple, le roi jouira d'une grande considération (à l'étranger même), tandis

que, s'il en était méprisé, il serait sans défense contre ses ennemis.

36. Or un monarque, dominé par ses ennemis, c'est une calamité publique. Aussi (doit-on l'entourer de prestige), en lui fournissant une ombrelle (1), un char, des habits, des ornements,

37. Des mets, des breuvages, des maisons, des sièges, des lits et toute sorte de meubles.

38. A ces (conditions, le roi) protégera (ses sujets) efficacement; il les accueillera en souriant; salué (par eux), il leur répondra gracieusement, dignement.

39. Il sera reconnaissant, religieux, libéral, maître de ses sens. Ses entrevues seront remplies de charme, de douceur et de majesté.

ADHYAYA LXVIII.

1. *Yudhishthira dit:* Pourquoi les sages enseignent-ils, ô taureau des Bhâratas (2), que le roi est une divinité, lui, le chef des hommes? Apprends-le moi, ô mon aïeul.

2. *Bhishma dit:* A ce sujet, l'on raconte une ancienne légende; c'est la question, ô Bhârata, que Vasumanas adressa à Brihaspati.

3. Il y avait un roi du nom de Vasumanas, de Koçala, renommé pour sa prudence. Il interrogea un jour Brihaspati, le célèbre et sage Rishi.

4. Plein de respect, il rendit d'abord à Brihaspati tous les hommages prescrits; et s'inclinant en sa présence, il (tourna autour de lui en le tenant toujours) à sa droite.

5. Il interrogea Brihaspati, le sage, sur les devoirs de la royauté, mû par le désir d'être utile à tous et voulant le bonheur de ses sujets.

6. *Vasumanas dit:* Par qui les êtres prospèrent-ils ou dépérissent-ils; qui doivent-ils honorer, ô grand sage, pour obtenir une félicité constante?

7. A cette question du prince de Koçala, dont la gloire était sans mesure, l'illustre ascète Bri-

haspati, plein de déférence pour sa dignité, lui répondit avec calme.

8. *Brihaspati dit:* Grand prince, les devoirs des peuples sont considérés comme enracinés dans le roi. Les sujets qui redoutent leur monarque ne se déchirent point les uns les autres.

9. Le roi met un frein à l'ambition, aux convoitises de tous, à l'aide de la loi, et c'est pour lui une source de gloire.

10. De même, ô roi, qu'en l'absence de la lune et du soleil les créatures seraient plongées dans la nuit et, devenues aveugles, ne se verraient plus les unes les autres,

11. De même que des poissons, dans une eau peu profonde, ou des oiseaux, dans un (bois) solitaire, qui se donnent la chasse à force et se pillent les uns les autres;

12. Qui se battent, s'attaquent, se maltraitent mutuellement, ne tardent pas à se détruire fatalement,

13. Ainsi les peuples, privés de rois, périssent (les uns par les autres); ils vivent dans l'aveuglement et les ténèbres, pareils à des troupeaux sans pâtres.

14. Les forts s'emparent du bien des faibles et

les tuent s'ils leur résistent, quand il n'y a point de roi protecteur.

15. « Cela m'appartient, » (nul ne peut parler ainsi), car il n'y a pas de propriété (assurée), pas d'épouse, de fils, de bien (quelconque), de possession; mais une dévastation perpétuelle, quand il n'y a point de roi protecteur.

16. Chariots, habits, ornements, bijoux, objets de toute sorte, les méchants s'emparent de tout, quand il n'y a point de roi protecteur.

17. La violence, sous toutes ses formes, s'abat sur les (hommes) vertueux (mais sans défense), et l'injustice se propage, quand il n'y a point de roi protecteur.

18. Pères, mères, vieillards, précepteurs, hôtes, gourous sont abreuvés de dégoût et d'outrages, quand il n'y a point de roi protecteur.

19. La persécution, la captivité, la mort, sont l'éternel lot des propriétaires qui ne peuvent jouir de leurs biens, quand il n'y a point de roi protecteur.

20. Une fin violente et prématurée, (les excès) du brigandage en ce monde, et (dans l'autre) l'enfer avec ses épouvantes, (voilà le lot des peuples), quand il n'y a point de roi protecteur.

21. Interdiction d'unions (illicites, lois concernant) l'agriculture et le commerce, le triple Véda, tout disparaît, quand il n'y a point de roi protecteur.

22. Point de sacrifices accomplis suivant les rites et accompagnés de *dakshinâs*, point de mariages, ni d'assemblées, quand il n'y a pas de roi protecteur.

23. Plus de taureaux fécondants, plus de lait à baratter, les étables croulent, lorsqu'il n'y a point de roi protecteur.

24. Ce n'est partout que terreur, perplexités, cris d'épouvante, effarement; bientôt tout périt, lorsqu'il n'y a point de roi protecteur.

25. Point de libations (de soma), durant toute l'année, qui soient sans trouble et accompagnées des *dakshinâs* prescrites, quand il n'y a point de roi protecteur.

26. Les Brahmanes ne peuvent étudier le quadruple Véda, ni les ascètes prendre des bains de science et d'austérités, quand il n'y a point de roi protecteur.

27. Il ne reçoit point de récompense, celui qui tue le meurtrier d'un prêtre; et le ravisseur reste

tranquille (dans son impunité), quand il n'y a point de roi protecteur.

28. On s'arrache (les objets) des mains, toutes les digues (morales) sont rompues, tous s'enfuient d'épouvante, quand il n'y a point de roi protecteur.

29. L'indiscipline, le mélange des castes, la famine deviennent les fléaux d'un pays, quand il n'y a point de roi protecteur.

30. On dort à loisir, les portes ouvertes, sous la sauvegarde du roi ; c'est partout la sécurité.

31. Personne ne supporte la moindre raillerie, ni la plus petite voie de fait, s'il n'y a point de roi juste pour gouverner équitablement la terre.

32. Les femmes peuvent voyager avec leurs bijoux, sans escorte et en pleine sécurité, sous la protection du roi.

33. Les peuples pratiquent la justice, évitent de se nuire les uns aux autres et se rendent toute sorte de bons offices, lorsqu'il y a un roi qui les protège.

34. Les trois castes offrent de grands et de nombreux sacrifices, et s'appliquent à l'acquisition de la science, lorsqu'il y a un roi qui les protège.

35. La société qui a pour racine et pour triple support l'agriculture, l'élevage des bestiaux et le commerce, repose en entier sur la protection du roi (3).

36. Lorsqu'il y a un roi doué d'une grande force qui s'impose le lourd fardeau de la protection d'un pays, le peuple vit paisible.

37. Celui dont l'absence condamne de toutes parts les êtres à la destruction et dont la présence assure leur durée, qui lui refuserait ses hommages ?

38. L'homme qui aide le prince à porter le poids (du gouvernement), redoutable à tous les êtres, qui fait ce qui lui est agréable et ce qui lui est avantageux, conquiert les deux mondes.

39. Celui qui outrage un roi, ne fût-ce qu'en pensée, tombe fatalement dans le malheur, en ce monde ; et à sa mort, il va en enfer.

40. Il ne faut point mépriser un roi en disant : « Ce n'est qu'un homme ; » car c'est une puissante divinité sous les dehors d'un homme.

41. Le (roi) revêt constamment cinq formes, suivant les circonstances ; il est (successivement) Agni, Aditya, Mrityu, Vaiçravana, Yama.

42. Lorsqu'il brûle de son ardeur dévorante

les méchants qui se trouvent en sa présence et qui l'ont trompé, alors le roi est le (dieu du) feu.

43. Lorsque le roi, dans ses courses, voit tous les êtres et sème sur ses pas le bonheur, il est alors le (dieu du) soleil.

44. Lorsque, dans sa colère, il détruit par centaines les hommes pervers, leurs fils, leurs petits-fils et leurs proches, il est (le dieu de) la mort.

45. Lorsqu'il refrène tous les méchants par de sévères châtiments et qu'il accorde ses faveurs aux gens de bien, il est alors Yama.

46. Lorsqu'il comble de richesses ses serviteurs, qu'il enlève des objets précieux de tout genre à ceux qui lui nuisent;

47. Qu'il donne ou qu'il retire à chacun ses biens, le roi joue alors dans le monde le rôle de Vaiçravana.

48. Il ne blâmera point le prince, l'homme vertueux, dont les œuvres prospèrent, qui aspire à la juste (récompense de ses mérites), qui ne se plaint point en l'absence du maître.

49. Celui qui agit à l'encontre du roi ne saurait être heureux, fût-il son fils, son frère, son ami, un autre lui-même.

50. Un brasier allumé, (même) activé par le vent, épargne (toujours) quelque chose, mais (la colère du) roi n'épargne rien.

51. Tout ce qui appartient au roi, il faut éviter d'en approcher, même de loin; l'on doit se garder comme de la mort de toucher aux biens du roi.

52. Le simple contact d'un objet qui appartient au roi tue comme le *Kûta* la gazelle. Le sage aura autant de soin des biens du roi que de sa propre personne.

53. Ceux qui s'emparent d'un objet qui appartient au roi tombent dans un enfer immense, formidable, sans fond, où ils perdent conscience d'eux-mêmes (et séjournent) longtemps.

54. Le roi est, par excellence, l'homme fortuné, le Monarque, le Souverain, le Kshatriya, le Maître des êtres, le Protecteur des hommes; à celui que l'on décore de ces titres qui refuserait ses hommages ?

55. Aussi celui qui désire vivre en refrénant ses passions, maitre de lui-même et de ses sens, ayant le culte de la sagesse et du souvenir, cet homme de bien recherchera la protection du roi.

56. Et (de son côté) le roi honore celui qui est reconnaissant, sage, étranger au vice, sincèrement pieux, vainqueur de ses sens, ferme dans le devoir, d'une conduite sûre et de bon conseil.

57. Il s'appuie (à son tour, en le prenant pour ministre, sur cet homme) d'une piété éprouvée, qui n'oublie point les bienfaits reçus, qui connaît son devoir, dont les sens sont apaisés, qui est plein de bravoure, magnanime dans ses actes, sachant ce qui est défendu (et l'évitant).

58. La science rend l'homme orgueilleux, le roi le rend modeste; celui que poursuit le (courroux du) roi, comment pourrait-il être heureux? (Au contraire) le bonheur est le partage de celui que le roi protège.

59. Le roi est le cœur de son peuple, il est (pour lui) la voie la plus sûre (du salut), sa félicité la plus grande. Les hommes de bien qui se réfugient sous sa sauvegarde conquièrent ce monde et l'autre, ô prince.

60. Le roi qui a gouverné la terre avec empire, vérité, amour, et offert aux Dieux de somptueux sacrifices acquiert une gloire (immense) et le ciel lui est pour toujours assuré.

61. Ainsi instruit par (le fils d') Angiras, l'excellent roi du Koçala s'appliqua en héros à la protection de ses sujets.

NOTES

(1) L'ombrelle était, par excellence, l'insigne de la souveraineté dans l'Inde ancienne.

(2) Le taureau étant le symbole de la force, cette expression veut dire ici le plus puissant des Bhâratas, des guerriers de la tribu de ce nom.

(3) C'est le sens le plus rationnel que nous avons pu trouver à ce passage difficile. Cf. Böhtlingk, art. *vârtâ*.

LE ROI ET LE PORT DU SCEPTRE

ADHYAYA LXIX

1. *Yudhishthira dit:* D'un côté le port du sceptre (1), de l'autre le roi, tous deux étant réunis, quelle est l'influence de l'un sur l'autre, indique-le moi, ô mon aïeul.

2. *Bhishma dit:* Grande est l'importance du port du sceptre, je vais te l'enseigner, ô roi des Bhâratas, méthodiquement, en termes précis avec ses causes. Ecoute-moi.

3. Le port du sceptre retient dans leurs devoirs les quatre castes (2). Pratiqué par le Maître, suivant l'équité, il les écarte de l'injustice.

4. Les quatre castes, affermies dans leurs obligations respectives, sans mélange des conditions, la tranquillité, œuvre du port du sceptre, la sécurité des peuples,

5. Les efforts que font les trois castes (supérieures) pour se maintenir strictement dans leurs droits, voilà ce qui procure aux hommes une félicité complète, sache-le.

6. L'âge est-il l'œuvre du roi ou le roi l'œuvre de l'âge? Tu n'en dois pas douter: c'est le roi qui fait l'âge (3).

7. Lorsque le roi pratique, suivant l'équité, dans toute son étendue, le port du sceptre, le *Kritayuga* règne alors.

8. Durant le *Kritayuga*, l'on ne voit partout que la justice et non l'injustice. Le cœur de l'homme, quelle que soit sa caste, ne se plaît pas à l'injustice.

9. Les sujets amassent des richesses et les conservent, il n'y a pas de doute. Tous les rites védiques sont pleins d'efficacité (4).

10. Toutes les saisons deviennent propices, sans intempéries; les hommes acquièrent la perfection du ton, de l'attitude, de l'intelligence.

11. Point de maladies, alors, point de morts prématurées; point de veuves, ni de malheureux.

12. La terre devient féconde sans labours (5), elle produit des moissons (abondantes); écorce,

feuilles, fruits, racines, (tout, dans les arbres,) se développe avec vigueur.

13. Point d'illégalités, la loi (et la loi) seule; tels sont, ô Yudhishthira, les caractères du *Kritayuga*.

14. Lorsque le roi ne pratique le port du sceptre qu'aux trois quarts, négligeant le reste, c'est alors l'âge *Tretâ*.

15. Une part d'injustice accompagne trois parts (de justice); la terre, pour produire les plantes, a besoin de culture.

16. Lorsque, négligeant l'autre moitié, le roi ne pratique plus qu'à moitié le port du sceptre, l'âge alors s'appelle le *Dvâpara*.

17. Deux parts d'injustice accompagnent deux parts (de justice); la terre, même à force de labours, n'est plus qu'à demi productive.

18. Lorsque le souverain abandonne complètement le port du sceptre, pour opprimer sans mesure ses sujets, c'est l'âge *Kali*.

19. Dans l'âge *Kali*, l'injustice (atteint) sa plénitude; la justice ne se retrouve plus; dans toutes les castes, les cœurs s'écartent du devoir.

20. Les Çûdras vivent d'aumônes, les Brah-

manes se font domestiques (6); les peuples n'acquièrent plus de richesses, et les richesses acquises, ils ne les conservent pas; il se fait un mélange de castes.

21. Les prescriptions védiques demeurent sans effet; les saisons ne sont plus propices, toutes sont troublées.

22. Les hommes n'ont plus de voix; ils manquent de tenue et d'intelligence; les maladies règnent, la mort vient (avant son heure).

23. On voit alors des veuves et il naît des hommes méchants; tantôt Parjanya (7) épanche ses ondées (hors de saison); tantôt les moissons croissent (d'une façon anormale).

24. Tous les sucs disparaissent, lorsque le roi ne cherche plus à protéger ses sujets en s'appliquant au port légitime du sceptre.

25. (Ainsi) le roi est le créateur du *Kritayuga*, du *Tretâyuga* et du *Dvâparayuga*. Il est aussi l'auteur du quatrième yuga.

26. En produisant le *Krita*, le roi obtient le ciel pour toujours (8); le *Tretâ* lui vaut un bonheur céleste d'une durée limitée.

27. S'il cause le *Dvâpara*, il jouit d'une félicité proportionnée (à ses mérites); s'il produit,

le *Kali*, c'est le malheur éternel qui devient son lot.

28. Son mauvais *karman* lui fait habiter l'enfer, durant un nombre infini d'années; plongé dans la fange (produite par les vices) de ses sujets (qu'il n'a pas empêchés), il y subit des maux infamants (9).

29. Grâce au port du sceptre, le prince, instruit (dans l'art du gouvernement), acquerra toujours ce qu'il convoite et conservera ce qu'il aura acquis.

30. L'établissement des castes, leur délimitation, leur prospérité, (tout repose) sur un sage gouvernement: le port du sceptre, c'est le père, c'est la mère (des peuples).

31. C'est lui qui fait vivre les êtres, sache-le, ô taureau des hommes. Le suprême devoir d'un roi, c'est le port du sceptre.

32. Ainsi donc, ô rejeton de Kuru, gouverne tes peuples suivant la justice et la science. En agissant de la sorte, en protégeant tes sujets, tu conquerras le ciel si difficile à conquérir.

NOTES

(1) Il s'agit de la science du gouvernement, de l'art de régir les peuples. Le sceptre est l'insigne royal, non moins que la couronne; mais l'un symbolise plus spécialement la charge, l'autre l'honneur, et, s'il se trouve encore assez souvent des têtes pour porter la couronne, des fronts pour ceindre le diadème, bien peu de mains sont assez fortes pour saisir le sceptre et le manier dignement.

(2) Les quatre castes renferment les seuls hommes dont le poète daigne s'occuper, et encore les infortunés Çûdras n'ont-ils pas lieu de s'applaudir du sort qui leur est fait. Mais que dire des *outlaws*, qu'ils s'appellent *Candàlas*, *Mlecchas*, ou *Parias*, d'un nom plus moderne ? Leur contact est une souillure; ce sont moins des hommes que du bétail; tous les opprobres, toutes les charges pèsent sur eux; ils n'ont que des devoirs et nul droit, pas même le droit à l'existence qu'aujourd'hui cependant ils exercent dans une large mesure, les dédains proclamés à leur endroit dans les livres sacrés étant théoriques plutôt que pratiques.

(3) Les quatre âges ou périodes cosmiques dont les noms suivent sont symbolisés par la Loi ou le Devoir figuré lui-même par un taureau qui conserve ses quatre jambes durant le *Kritayuga;*

dans le *Tretâyuga*, il n'en a plus que trois ; il en a deux dans le *Dvâpara* et une seule dans le *Kaliyuga*. Ces âges, il est à peine besoin de le faire observer, correspondent à ceux imaginés par les Grecs : l'âge d'or, d'argent, de bronze et de fer.

(4) L'efficacité des prescriptions védiques, le plus souvent attribuée à la façon même dont elles sont remplies, à leur perfection matérielle qui consiste uniquement dans l'accomplissement des rites liturgiques, indépendamment de la situation morale du sacrifiant, dépend ici du roi et de la manière dont il porte le sceptre, dont il gouverne son peuple.

(5) Virgile aussi a connu avec beaucoup d'autres cette tradition de l'âge d'or durant lequel la terre produisait, sans culture, toute sorte de moissons :

. . . . . .Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.
(*Géorg.* I, 127).

L'enfant mystérieux dont le poète chante la naissance prochaine, devait ramener ces temps heureux depuis si longtemps disparus :

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu
Errantes hederas passim cum baccare tellus
Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.
Ipsa lacte domum referent distenta capellæ
Ubera, nec magnos metuent armenta leones, etc.
(*Ecl.*, IV, 18 et seq.).

Autant il y a de poésie dans les vers de Virgile, autant il y en a peu dans ceux du poète hindou.

6. Le *Çûdra* devait gagner sa vie en se mettant au service des trois castes privilégiées, surtout des deux premières. La mendicité que le Bouddhisme devait réserver à ses moines, ses *Bhiskhus*, était une illégalité chez le *Çûdra*. D'autre part, le Brahmane ne pouvait, sans déchoir, se livrer à des occupations serviles et travailler aux gages d'autrui. L'âge *Kali*, seul, devait connaître ces anomalies. Aujourd'hui, dans l'Inde, les Brahmanes, pressés par le besoin, n'hésitent pas à descendre au rang de domestiques. Ils gardent même, dans cette situation inférieure, leur rang de caste, mais à la condition de manger à part et non à la table du maître, fût-ce le vice-roi.

7. Autant une ondée, venue en saison, est bienfaisante, autant elle est désastreuse en tout autre temps, principalement à l'époque de la maturité des moissons.

8. Le roi dont la sage administration a produit l'âge d'or sur la terre va au ciel jouir d'une félicité sans fin ; il n'a plus à craindre le *samsâra*, cette roue de la transmigration au branle de laquelle sont attachés les hommes, jusqu'à ce qu'ils aient achevé complètement leur sanctification et mérité leur absorption en Brahme, où ils per-

dent leur personnalité, comme le ruisseau qui se jette dans la mer.

9. Le roi qui, au contraire du précédent, ne sut que pressurer son peuple ou qui n'eut pas la main assez ferme pour refréner les méchants, se voit, à sa mort, plongé dans l'enfer durant un nombre illimité d'années, c'est-à-dire jusqu'à ce que son *karman* délictueux soit expié. Toutefois, l'enfer n'étant pas éternel, puisque chez les Hindous il n'y a rien de définitif ni de permanent, sauf l'absorption des âmes individuelles dans Brahme, l'âme universelle, ce méchant roi, à l'expiration de sa peine, reviendra sur terre pour recommencer son existence, dans une nouvelle condition, inférieure à la précédente, car vraisemblablement il renaîtra dans le corps d'un homme de basse extraction, à moins que ce ne soit dans celui d'un animal, ou dans une plante; mais il ne tiendra qu'à lui de se réhabiliter en vivant, cette fois, d'une façon conforme à la loi divine.

LES QUALITÉS D'UN ROI

ADHYAYA LXX

1. *Yudhishthira dit :* Quelle conduite doit tenir un roi, ô toi qui le sais, pour se procurer, à coup sûr, en ce monde et après sa mort, les éléments du bonheur ?

2. *Bhishma dit :* Il y a trente-six qualités, accompagnées de trente-six autres dont la possession procure la qualité (suprême, le bonheur).

3. Le roi doit remplir ses devoirs sans passion. Il ne se départira point de l'affection (qu'il doit à ses sujets). Il doit être croyant; il poursuivra son utilité, sans nuire à personne, et son plaisir sans s'y attacher.

4. Il se montrera affable sans familiarité, brave sans fanfaronnade, libéral, mais non pas envers les indignes, ferme sans cruauté.

5. Il contractera des alliances, mais non avec

des gens sans noblesse ; il fera la guerre, mais pas à ses alliés (naturels) ; il aura des espions, mais il ne les laissera manquer de rien. Il fera son devoir, sans fouler (personne).

6. Il s'entretiendra de ses projets, mais non devant des méchants ; il parlera de mérites, mais pas des siens. Il s'enrichira, mais pas aux dépens des gens de bien. Il cherchera de l'appui, mais pas auprès des pervers.

7. Il réprimera (le vice), mais non sans examen ; il ne découvrira point ses desseins ; il distribuera ses faveurs, mais non aux gens cupides ; il donnera sa confiance, mais pas à des gens qui l'auront (déjà) trahie.

8. Il ne sera point envieux, il gardera ses épouses, il sera pur, il ne sera pas indulgent (à l'excès). Il respectera les femmes, mais sans (pruderie) excessive. Il se nourrira de mets sains, non de (mets) nuisibles.

9. Etranger à l'orgueil, il honorera les personnes vénérables ; ses gourous, il leur rendra de bons offices, sans déloyauté. Il adressera aux Dieux des hommages qui ne seront pas insincères ; il pourra convoiter la fortune, pourvu qu'elle ne soit pas déshonorante.

10. Il sera respectueux sans bassesse; rusé, mais non à contretemps. Il consolera (les malheureux), et ne les renverra pas (les mains vides); il accordera sa protection, mais non pour la retirer ensuite.

11. Il frappera, mais non sans savoir qui. Il se débarrassera de ses ennemis et ne les pleurera point. Il se mettra en colère, mais non sans motif; il sera doux, mais non à l'égard de ceux qui l'auront offensé.

12. Voilà comment tu dois agir et gouverner ton royaume, si tu veux être heureux, (même) dans ce monde. Car le roi qui se conduit autrement court les plus grands risques.

13. Toutes ces qualités que je viens d'énumérer, celui qui les possède réussit dans ce monde, et, à sa mort, il obtient dans le ciel une grande félicité.

14. *Vaiçampâyana dit :* Yudhishthira qu'entouraient les princes Pândavas ayant entendu les paroles du fils de Çantanu se prosterna ensuite devant son aïeul, et en roi sage fit ce qu'on lui avait dit.

NOTES ET COMMENTAIRE

Remarque. — Nous avons cru pouvoir donner place, dans ce recueil de légendes morales, à ce passage du Mahâbhârata, vu son intérêt.

Nous allons reprendre, pour les expliquer, la plupart des prescriptions de Bhîshma. Les chiffres des notes seront ceux des çlokas eux-mêmes.

1. Les Hindous, même les plus pieux, comme Yudhishthira qui avait pour père, non Pându, l'époux de sa mère Kuntî, mais le dieu Dharma, le Devoir en personne, tout en aspirant à la félicité d'outre-tombe, ne sont pas indifférents au bonheur de ce monde et ils tâchent, à l'instar de l'aîné des Pândavas, de s'assurer l'un et l'autre, autant que possible. Toutefois les moyens qui leur sont enseignés et qu'ils emploient nous permettent de constater que, pour eux, les joies de la terre sont inséparables des bonnes œuvres ; il faut être vertueux afin d'être heureux, et plus grande est la vertu, plus grand est le bonheur.

2. Bhîshma indique trente-six qualités positives, accompagnées de trente-six qualités négatives, pas une de plus, pas une de moins. Le poète s'efforce de grouper deux à deux ces qualités jusqu'au bout; mais il ne réussit pas toujours, la symétrie reçoit plus d'un accroc, le lecteur a pu le constater.

3. Le roi, tout d'abord, est invité à remplir ses devoirs professionnels sans passion, c'est-à-dire, comme l'explique la glose, sans amour et sans haine.

Les mots qui suivent, c'est-à-dire ceux qui composent la seconde partie de ce premier vers du distique, sont d'une interprétation difficile : *muncetsneham na câstika :* il devra renoncer à l'affection et ne pas être croyant : tel est le mot à mot de ce passage ; cela n'offre aucun sens raisonnable. Le commentateur Nîlakantha l'explique ainsi : « Le roi étant croyant, c'est-à-dire désireux de l'autre monde, réglera ses affections (sur ce désir), et non sur la cupidité, etc. » Il rattache la négation à *muncet,* et non au terme *âstika*, comme l'exige impérieusement la grammaire. La traduction anglaise de Pratâpa Chandra Rây, que nous avons suivie ici faute de mieux, applique, elle aussi, la négation au verbe précédent. On lit : « He (the king) should not abandon kindness. He should have faith. » Ce sens est d'ailleurs conforme à l'économie du poème qui répudie l'athéisme, la non-croyance.

On ne défend pas au prince de rechercher ce qui lui est utile, de soigner ses intérêts, mais à la condition que cela ne porte préjudice à personne. De même, les plaisirs ne lui sont pas interdits. Il a besoin de délassements : l'arc ne doit pas toujours être tendu, suivant la parole attribuée à saint Jean l'Evangéliste dans une gracieuse lé-

gende qui peut être une histoire vraie ; mais le roi n'oubliera point que ces récréations ne lui conviennent qu'autant qu'elles lui sont, pour ainsi dire, nécessaires ; il ne s'y attardera donc pas et ne les prolongera point au-delà du temps convenable.

4. Le roi évitera la morgue, mais aussi la familiarité; le poète reviendra sur cette prescription, au çloka 10, dédoublant ainsi cette qualité de bonté sans bassesse, d'aménité sans familiarité.

Le courage, la bravoure est une vertu essentiellement royale, mais le prince laissera la fanfaronnade à la soldatesque. Une intrépidité froide et sans jactance, voilà ce qui lui sied.

Tout en se montrant généreux, il aura soin de ne pas égarer ses libéralités sur des gens indignes. L'expression originale est ici particulièrement pittoresque, *nâpâtravarsin :* il n'épanchera pas (ses faveurs) dans des vases qui n'en sont pas, dans des vases fêlés ou souillés, incapables de garder ou indignes de recevoir une liqueur précieuse, comme l'est la bienveillance royale.

5. Le roi ne s'alliera point à des gens sans noblesse, ou, suivant le texte, à des hommes qui *ne sont pas des Ariens*, ces anciens conquérants de l'Inde dont se réclamaient les castes supérieures.

Le poète recommande au prince de ne laisser jamais ses espions manquer de rien. Le service de l'espionnage était l'un des plus importants;

aucune idée de déshonneur ne s'attachait au métier d'espion; toutefois, comme, en général, ceux qui le pratiquent ne pèchent pas par excès de scrupule, ni de loyauté, ce n'était qu'à force de libéralités que le prince se les assurait, d'autant plus qu'ils se vendaient souvent au dernier enchérisseur.

6. La discrétion est une vertu particulièrement nécessaire au prince dont toutes les paroles ont une portée considérable.

On lui recommande aussi de s'entretenir volontiers des mérites d'autrui, de faire valoir les qualités et les services du prochain, mais de se taire sur ses propres vertus, « ce qui ferait sourire les auditeurs, » observe la glose. Il laissera aux autres le soin de le louer, et certes jamais roi, de mémoire de courtisans, ne manqua de thuriféraires, de sorte qu'il peut fort bien se dispenser de balancer lui-même l'encensoir devant sa propre personne.

L'appui des méchants est la canne de roseau dont parle l'Ecriture, qui se brise et perce la main appuyée sur elle (1). Toutefois, le monarque ne pouvant se passer de soutien, ni de conseil, se retournera vers les gens de bien, aux dépens de qui le poète lui prescrit de ne point s'*enrichir*, lui donnant à entendre qu'il peut fort légitimement le faire, au détriment des méchants.

(1) Isaïe, XXXVI, 6.

Seulement, il est à craindre qu'un roi plus cupide que scrupuleux décrète méchant homme le riche dont il convoite les biens.

7. Exercer la justice, réprimer les excès, le prince y est tenu, mais il ne doit pas le faire sans procéder à un sérieux examen, ses jugements étant sans appel ont besoin d'être plus réfléchis et les cas qu'il s'agit de décider plus mûrement examinés.

A moins qu'il ne soit obligé de prendre conseil, le roi ne dévoilera point ses projets; car, s'*il est bon de ne point découvrir le secret du roi* (1), il est meilleur encore pour celui-ci de garder pour lui seul ce secret, sans le révéler, sauf nécessité, à un confident si discret qu'il soit.

Le prince n'enrichira point les gens cupides et rapaces; — ils se chargeront de cette besogne; — il réservera ses faveurs pour les hommes de mérite et de désintéressement qui ne réclament rien et qui sont dignes de tout.

La prudence obligera le prince à ne plus se fier à ceux qui auront, une première fois, trahi sa confiance et qui dès lors peuvent de nouveau le tromper; il choisira soigneusement ses conseillers et ses ministres, et il éliminera ceux qui n'auront point répondu à son attente et se seront montrés infidèles.

---

(1) Tob., XII, 7.

8. La polygamie est autorisée par ces vieux textes, mais on y recommande, en même temps, la fidélité conjugale, surtout aux rois qui sont plus exposés que d'autres, peut-être, à y manquer. C'est dans cette fidélité, comme aussi dans l'accomplissement des prescriptions légales, que consiste la pureté dont parle ici le poète.

Après avoir mis le prince en défiance contre une indulgence excessive qui dégénérerait facilement en faiblesse, on lui parle du respect qu'il doit avoir pour les femmes, sans toutefois tomber dans une pruderie excessive. C'est à lui de voir ce que les convenances lui permettent et ce qu'elles lui interdisent.

Comme sa santé est précieuse à son peuple, le prince la ménagera non seulement en ne se nourrissant que d'aliments sains, mais aussi, bien qu'on ne l'ajoute pas, en fuyant les excès de table, qui devaient être assez rares, surtout les excès de boissons, car les liqueurs enivrantes étaient le plus souvent prohibées dans l'Inde ancienne, et c'est l'une des prescriptions qui furent le plus fidèlement observées.

9. Les *gourous*, ces instituteurs par excellence de la race hindoue, sont signalés, et ce n'est que justice, à la vénération spéciale du prince qui devra la leur témoigner, non seulement par des marques extérieures de déférence et de respect, ce qui serait une dérision, une *déloyauté* même, s'il se bornait là, mais par des services réels,

appréciables, par des dons et des libéralités de tout genre. Le poète, qui certainement appartient à la caste brahmanique dans les rangs de laquelle se recrutaient exclusivement les gourous, n'a garde d'oublier les siens, qu'il s'agisse, du reste, d'un seul auteur du Mahâbhârata ou de plusieurs, de toute une série, si l'on veut.

Les dieux refusent les hommages qui ne sont point sincères. Ici encore, du moins j'en ai bien peur, ce qui déterminait le plus ou moins de sincérité de ces hommages, c'étaient les offrandes et surtout les *dakshinâs* plus ou moins abondantes, plus ou moins riches qui les accompagnaient. L'obole de la pauvre veuve n'eût certes pas été rejetée (1), — on ne rejetait rien, — mais elle eût été fort peu appréciée.

Il n'est pas défendu au roi d'étendre ses domaines, pourvu qu'il le fasse par des moyens dont il n'ait pas à rougir. Nous savons déjà qu'il doit éviter de s'enrichir des dépouilles d'hommes de bien.

10. On nous a dit que le roi devait être *affable sans familiarité* (çloka 4); ici on lui recommande d'être respectueux sans bassesse. Il y a, sans doute, une nuance entre ces deux prescriptions, mais seulement une nuance, et les deux préceptes n'en font guère qu'un.

L'habileté, la finesse ne sont pas défendues au

(1) Cf. Marc, XII, 41; — Luc, XXI, 1.

roi, mais il ne les emploiera pas à contretemps, car alors, ce ne serait plus de l'habileté, ni de la finesse. La ruse, les stratagèmes lui sont fortement recommandés, en temps de guerre, où d'ailleurs tout est permis par la loi hindoue, pour se débarrasser d'un ennemi. Encore une fois, il convient de pratiquer habilement l'habileté, sous peine de voir celle-ci dégénérer en une maladresse toujours préjudiciable.

Il est bon de donner aux malheureux des paroles de consolation ; il est mieux encore de les soulager effectivement ; le prince manquera d'autant moins à ce devoir qu'il lui est relativement plus facile de le pratiquer.

Le roi devra continuer sa protection à celui qui continue d'en avoir besoin. Que servirait à ce dernier d'avoir été soutenu dans sa faiblesse, une partie de la route, par un bras fort, si ce bras lui retire son appui qui pourtant lui est indispensable, et l'empêche ainsi, en le laissant tomber, d'atteindre le but de son voyage ? A l'indigent il donnera non de quoi tromper sa faim, mais de quoi l'apaiser.

11. Avant de frapper, le roi devra s'assurer que ses coups atteindront un ennemi, un coupable ; il ne faut pas que, par ignorance ou par étourderie, il s'expose à blesser un ami, ni un innocent.

Pour ses ennemis, il les détruira sans pitié ; surtout il ne s'avisera point de pleurer leur mort.

Cette dernière prescription nous paraît viser tout spécialement Yudhishthira auquel s'adresse Bhîshma. Les Pândavas et les Kurus ou Kauravas étaient cousins, mais des cousins ennemis qui se faisaient depuis longtemps une guerre acharnée. Ce qu'il y a de piquant, c'est que Bhîshma, l'oncle des Pândavas et des Kurus, qui combattait dans les rangs de ces derniers, était blessé à mort et couché sur les flèches mêmes dont il était transpercé. C'est donc sa mort qu'il recommande à Yudhishthira de ne point pleurer, non plus que celle des Kurus tombés, comme lui, sur le champ de bataille, le *Kurukshetra*, et cela malgré leur parenté.

Le roi devra se courroucer parfois ; il faut que ce soit à bon escient, d'autant que sa colère est plus terrible et ses effets plus désastreux pour ceux qui en sont l'objet.

Dans toute autre circonstance, il pratiquera la douceur. Il aura soin, par suite, de réserver sa rigueur à ceux qui l'auront offensé. Je ne vois pas dès lors que la clémence fasse partie des trente-six vertus royales, mais peut-être est-elle la trente-septième !

Bhîshma promet à Yudhishthira la félicité, ici-bas et là-haut, s'il acquiert les qualités royales qu'il vient de lui énumérer ; tandis qu'il s'expose à périr, également dans ce monde et en l'autre, s'il les néglige.

Yudhishthira profite de l'avis et devient un roi

modèle. Malheureusement, il n'aura pas beaucoup d'imitateurs, dans l'Inde ni ailleurs.

Nous observerons que le poète, en employant le chiffre de trente-six, sépare le total des qualités positives de celui des qualités négatives, ou plus simplement considère chaque couple comme une unité.

LE ROI ET LE RAKSHASA

ADHYAYA LXXVII

1. *Yudhishthira dit :* Quels sont les sujets dont les biens appartiennent au roi, taureau des Bhâratas ? De quelle façon doit se conduire (le prince à cet égard ?) Indique-le moi, ô grand-père.

2. *Bhishma dit :* « Le roi est le maître des biens de tous ceux qui ne sont point Brahmanes. » Ainsi parlent les Védas. Il l'est aussi des biens des Brahmanes infidèles à leurs devoirs.

3. Les ascètes qui ne remplissent pas leurs devoirs ne méritent aucune considération de la part du roi. Telle est, suivant les sages, l'ancienne pratique des souverains.

4. Le roi dans l'empire de qui un Brahmane voleur existe, on le répute responsable et coupable (des crimes de ce Brahmane).

5. Lorsque ce cas (se présente), les Rishis royaux s'estiment dignes de blâme ; aussi protègent-ils universellement les Brahmanes.

6. A ce sujet, l'on raconte une antique légende ; c'est la plainte adressée par le roi des Kaikeyas au Râkshasa qui s'était emparé de lui (et qui s'apprêtait à le dévorer).

7. Le roi des Kaikeyas fut saisi de force par un Rakshas, pendant qu'il s'adonnait, dans une forêt, à l'étude des Védas et la pratique des austérités.

8. *Le roi dit:* Il n'y a point dans mon royaume de voleurs, ni d'avares, ni de buveurs de liqueurs fortes. Il n'est personne qui néglige le feu sacré ou les sacrifices. Pourquoi donc es-tu entré en moi ?

9. Il n'est point de Brahmanes ignorants, ou qui violent leur vœu, ou qui ne boivent point le soma, ni qui négligent le feu sacré ou les sacrifices. Pourquoi donc es-tu entré en moi ?

10. Dans mon royaume, nul sacrifice qui ne soit accompagné de *dakshinâs*. Il n'est personne qui n'étudie (les Védas) et qui n'en suive les préceptes. Pourquoi donc es-tu entré en moi ?

11. Les Brahmanes (dans mon royaume) étudient, enseignent, sacrifient, ordonnent des sacri-

fices, font des offrandes, en reçoivent : ces six prescriptions, ils les observent (1).

12. Ils sont comblés d'honneurs, pleins de dévotion, doux, sincères, fermes dans (l'accomplissement de) leurs devoirs. Et tu es entré en moi !

13. (Dans mon royaume) les Kshatriyas ne demandent pas (de présents), ils en font ; la vérité, le devoir, ils y sont fidèles. Ils n'enseignent pas, ils se font instruire ; ils ne sacrifient pas, ils offrent des sacrifices (2).

14. Ils protègent les Brahmanes; dans les combats, ils ne fuient pas; ils sont affermis dans le devoir, et tu es entré en moi !

15. L'agriculture, le soin des bestiaux, le commerce, les Vaiçyas (de mon empire) s'y adonnent sans déloyauté. Prudents, fidèles à leurs pratiques (religieuses), à leurs vœux, sincères dans leurs paroles;

16. Adonnés à la libéralité, au refrénement (des sens), à la pureté, à l'amitié, ils se montrent affermis dans leurs devoirs, et tu es entré en moi !

17. Les Çûdras (de mon royaume) servent les trois castes (supérieures), comme il convient et sans leur porter envie; ils sont affermis dans le devoir, et tu es entré en moi (3) !

18. Les malheureux, ceux qui sont sans appui, les vieillards, les infirmes, les malades, les femmes, je les protège tous, et tu es entré en moi !

19. Les droits légitimes des familles, des localités, etc., je n'en ai violé aucun, et tu es entré en moi !

20. Dans mon empire, les ascètes sont honorés, protégés, comblés de bienfaits, et tu es entré en moi !

21. Je ne mange jamais rien sans en faire part; je respecte les femmes d'autrui; bien que libre de ma personne, je ne joue point, et tu es entré en moi (4) !

22. Il n'y a point (dans mon empire) de Brahmacârins qui mènent l'existence de Bhikshus, ni de Bhikshus qui vivent comme des Brahmacârins. Nul ne présente l'offrande sans être Ritvij (5), et tu es entré en moi !

23. Je ne méprise ni les savants, ni les vieillards, ni les ascètes; lorsque, dans mon royaume, tout dort, moi je veille, et tu es entré en moi !

24. J'ai confié le gouvernement de tout mon royaume à mon Purohita; c'est un sage; il est

instruit dans la science de l'âtman, adonné à l'ascétisme, il connaît tous ses devoirs.

25. Par la libéralité j'aspire à la sagesse,et à la fortune par la fidélité et la protection que j'accorde aux Brahmanes; par la soumission je m'attache à mes gourous; je n'ai, ce semble, rien à craindre des Râkshasas.

26. Il n'y a point dans mon royaume de veuves (6) ni de Brahmanes déchus, trompeurs ou voleurs, ni qui offrent des sacrifices illégaux, dont les actes soient répréhensibles; je n'ai, ce semble, rien à craindre des Râkshasas.

27. Il n'y a pas sur mon corps d'espace large comme deux doigts qui n'ait reçu quelque blessure au milieu des combats que j'ai soutenus pour la défense de la loi, et tu es entré en moi !

28. Dans l'intérêt des vaches, des Brahmanes et des sacrifices, les habitants de mon royaume font des vœux constants pour ma conservation, et tu es entré en moi !

29. *Le Râkshasa dit :* Puisque, dans toute circonstance, tu observes ton devoir, retourne dans ta demeure, ô Kaikeya ! Adieu, je m'en vais.

30. Ceux qui protègent les vaches et les Brah-

manes, (les rois), défenseurs de leurs peuples, ô Kekaya, n'ont rien à craindre des Rakshas, ni, à plus forte raison, de Pâvaka.

31. Les rois qui se laissent guider par les ascètes, dont la (caste) brahmanique est la force principale, dont les sujets sont hospitaliers, conquièrent le ciel.

32. *Bhishma dit :* C'est ainsi que tu dois protéger les Deux-fois-nés ; protégés par toi, ils te protègeront à leur tour. Leurs bénédictions sont acquises aux rois qui remplissent leurs devoirs.

33. De même, le roi punira tout spécialement les Deux-fois-nés infidèles à leurs obligations, il les bannira de ses faveurs.

34. Le roi qui se conduit ainsi à l'égard de son royaume et de ses habitants goûte en ce monde le bonheur, et (à sa mort) il obtient de partager le séjour d'Indra.

NOTES

(1) Lorsqu'un Brahmane offre un sacrifice en son nom personnel, il ne peut officier lui-même; c'est l'un de ses confrères qu'il charge de ce soin.

L'étude, l'enseignement ou la prédication, le sacrifice accompli pour les autres ou offert pour soi-même, les oblations faites ou reçues, telles sont les obligations du Brahmane. Le prince a le devoir d'en favoriser l'accomplissement le plus possible.

(2) Il s'agit ici des préceptes concernant la caste guerrière. Le Kshatriya doit donner et non pas recevoir. Mais comme pour donner il faut avoir et qu'il peut arriver qu'il soit à bout de ressources, le Kshatriya se contente de *prendre* de vive force ce dont il a besoin, il ne le *reçoit* pas. Le texte se tait là-dessus, mais, à son défaut, la glose le dit formellement et l'histoire de l'Inde le prouve.

(3) Pour les Çûdras, ce sont les serviteurs-nés des trois castes supérieures. Ils ne sont pas exclus du salut, bien qu'ils le soient de la lecture et même de l'audition des Livres saints; toutefois, ils ne peuvent y prétendre qu'à force de dévouement à l'égard de leurs maîtres. On leur fait espérer qu'après une vie entière d'abnégation et d'obéissance, ils renaîtront dans l'une de ces castes qu'ils ne doivent pas jalouser mainte-

nant, mais auxquelles ils peuvent légitimement aspirer dans cette existence ultérieure qui les attend. Outre la récompense qu'ils ont le droit de désirer, après leur mort, s'ils sont fidèles et dévoués à leurs maîtres, ils ont à craindre, en cas d'infidélité, de rébellion, la déchéance. Quelle peut bien être, demandera-t-on, la signification de ce mot, lorsqu'il s'agit d'un malheureux, déjà le rebut de la société ? C'est la renaissance dans le corps d'un animal ou d'une plante. Le Çûdra est le dernier des hommes, sans doute, mais c'est un homme, et, à ce titre, il est supérieur aux autres êtres; par conséquent, qu'il avise à ne point déchoir de ce rang qui est le premier, mais dont il occupe la dernière place. Non plus que le reste de la Création, le Çûdra, au sortir de cette vie, ne peut demeurer au même niveau; il lui faudra monter ou baisser dans l'échelle des êtres, suivant qu'il aura, dans l'existence actuelle, bien ou mal mérité des autres castes. Une pareille doctrine, acceptée de tous, assurait à celles-ci des serviteurs excellents.

(4) Les anciens peuples de l'Inde jouaient beaucoup, paraît-il, et tout spécialement les rois qui parfois mettaient pour enjeu leurs empires; toutefois, nous croyons que ces hardis coups de dés se passèrent plus souvent dans la légende que dans l'histoire.

(5) Les prêtres seuls pouvaient accomplir les sacrifices et présenter les offrandes. Celui qui

faisait les frais du sacrifice en était appelé le père; il n'y avait que les Deux-fois-nés, c'est-à-dire les trois castes privilégiées, qui eussent le droit d'adresser ainsi leurs hommages à la divinité. Un Çûdra qui eût osé le faire eût été considéré comme un sacrilège et puni en conséquence. Les Dieux hindous n'aimèrent jamais les petits, ni les pauvres.

(6) Le monarque, possédé du Râkshasa, ajoute à la liste de tous ses mérites ce fait qu'il n'y a point de veuves dans son empire. Les femmes dont les maris venaient à passer de vie à trépas étaient toutes assez *vertueuses* pour ne point leur survivre. Elles étaient toutes des *Satis* qui montaient sur le bûcher funèbre et se faisaient incinérer vivantes avec leurs morts bien aimés.

Il observe encore, et ce ne sont pas des détails à négliger, que chez lui les Brahmanes gardent leur rang. Parmi eux, il n'y a *ni trompeurs*, *ni voleurs;* les sacrifices offerts par leur moyen sont tous légaux. Nul d'eux ne consentirait à prêter son ministère à un Çûdra, quelque riche dakshinâ qu'il lui offrît. Fort de tous ces avantages, comment pouvait-il penser qu'il eût quelque chose à redouter des Râkshasas ?

LES DEVOIRS DES ROIS

ADHYAYA XCI

1. *Utathya dit :* Parjanya répandant la pluie et le roi pratiquant ses devoirs : voilà ce qui fait la prospérité (d'un pays) et rend les peuples heureux.

2. Le blanchisseur qui ne sait pas enlever les souillures des habits, ni nettoyer leurs taches,

3. C'est le Çûdra, membre de la quatrième caste, qui, au milieu des Brahmanes, des Kshatriyas et des Vaiçyas, demeure lié à ses œuvres multiples (sans pouvoir purifier son karman) (1).

4. Le travail (servile est le lot) du Çûdra, l'agriculture celui du Vaiçya, le port du sceptre celui des princes ; la continence, l'ascétisme, (la

récitation) des mantras et la vérité: telle est la part des Brahmanes.

5. Le Kshatriya qui sait corriger les mœurs et les fautes des autres comme on nettoie des vêtements, est leur père, leur Prajâpati (2).

6. Le Krita, le Tretâ, le Dvâpara et le Kali, ô taureau des Bhâratas, tous (les yugas) dépendent de la conduite du roi ; le roi est dit le yuga même (3).

7. L'ensemble des quatre castes, les Védas, les quatre modes de vie, tout est troublé sous un roi insensé.

8. Les trois feux, le triple Véda, les sacrifices et les dakshinâs, tout est troublé sous un roi insensé (4).

9. Le roi est le créateur des êtres et leur destructeur; s'il est fidèle à ses devoirs, il les crée, sinon il les détruit.

10. Les femmes du roi, ses fils, ses parents, ses amis, tous ensemble sont dans la peine sous un roi insensé.

11. Les éléphants, les chevaux, les vaches, les chameaux, les mulets, les ânes, lorsque le roi est infidèle à ses devoirs, tous les êtres languissent.

12. La force fut, dit-on, créée par Dieu pour la faiblesse, ô Mâmdhâtri ! La faiblesse est donc une grande chose, puisque tout a en elle sa raison d'être (5).

13. La création l'honore ; les êtres sont sa famille ; aussi, lorsque le monarque est oublieux de ses devoirs, tous s'affligent, ô roi !

14. Le regard du faible, de l'ascète et du serpent, je l'estime extrêmement redoutable ; n'affronte donc point le (regard du) faible.

15. Sache, ô mon fils ! que tu ne dois jamais mépriser le faible, de peur que ses regards ne te consument avec ta famille.

16. La race de celui que le faible consume ainsi ne saurait prospérer en rien, (ses regards) l'ayant dévorée jusque dans sa racine ; n'affronte donc point (les regards) du faible.

17. La faiblesse est certes plus puissante que la force et même que la force additionnée à la force ; de la force consumée par la faiblesse il ne reste plus rien.

18. Le (faible, lorsqu'il est) méprisé, battu, irrité, s'il ne trouve personne pour le retirer (des mains de son royal oppresseur et le venger de lui), le châtiment céleste atteint le prince (coupable).

19. O mon fils ! ne te pose pas en ennemi du faible pour le dévorer, de peur que ses regards ne te consument, comme un feu (qui ronge) les entrailles.

20. Les larmes qui tombent des yeux de malheureux, inculpés faussement, détruisent les fils et les troupeaux de leurs accusateurs.

21. Si (le méchant) n'est pas puni dans sa personne, il l'est dans celle de ses enfants, ou des enfants de ses fils, ou de ceux de ses filles ; le péché fait attendre son fruit, comme la vache (son veau).

22. Lorsque le faible opprimé ne trouve pas de défenseur, un châtiment terrible, envoyé par la divinité, atteint (le roi qui manque ainsi à son devoir).

23. Lorsque les sujets, contraints (par la nécessité), mendient comme les Brahmanes, ils détruisent aussitôt le roi, sous cette forme de mendiants.

24. Lorsque, dans un pays, les nombreux officiers du roi se conduisent malhonnêtement, c'est un grand crime dont le roi se rend coupable.

25. Lorsqu'ils commettent des exactions, par ruse (ou par violence), sous l'empire de la cupi-

dité, malgré les plaintes de leurs victimes, c'est un grand malheur pour le roi.

26. Un grand arbre pousse et se développe; les êtres y trouvent un abri ; mais, si l'arbre est détruit par la hache ou par le feu, l'asile qu'il leur offrait, ils ne l'ont plus.

27. Lorsque, dans un empire, on pratique avant tout la loi ou les rites religieux, on proclame (ainsi) la vertu du roi; mais, si l'on commet l'injustice par suite d'un égarement criminel, soudain le bien disparaît devant le mal.

28. Lorsque les méchants (tourmentent) les bons à la connaissance du roi, celui-ci est châtié par Kali ; mais, quand le roi dompte les indisciplinés, son empire alors prospère.

29. Le roi qui honore ses ministres comme il convient, et qui les emploie dans les conseils et les combats, accroît la prospérité de son empire et l'étend pour toujours jusqu'aux limites du monde.

30. Le prince qui, apprenant un acte vertueux ou une bonne parole, en récompense (l'auteur), acquiert un mérite infini.

31. Le prince qui ne mange qu'après avoir partagé (sa nourriture avec d'autres), qui ne mé-

prise pas ses ministres, qui refrène l'orgueil du puissant, accomplit ce que l'on appelle le devoir d'un roi.

32. Étendre sur tous sa protection dans ses discours et ses actes, aux dépens de sa personne et de son fils même : voilà ce qui s'appelle le devoir d'un roi.

33. Le prince qui partage sa nourriture avec les infirmes et qui leur rend ainsi leurs forces, remplit ce que l'on appelle le devoir d'un roi.

34. Protéger ses sujets, éloigner les brigands, vaincre dans le combat, cela s'appelle le devoir d'un roi.

35. Ne pas épargner celui qui commet le mal, dans ses discours ou dans ses actions, fût-ce son ami, c'est ce qui s'appelle le devoir d'un roi.

36. Le prince qui protège les voyageurs comme ses enfants, qui ne trouble pas l'ordre, accomplit ce que l'on appelle le devoir d'un roi.

37. Offrir des sacrifices avec foi, et les accompagner de dakshinâs (6), ne point se livrer au favoritisme ou à la haine, voilà ce qui s'appelle le devoir d'un roi.

38. Essuyer les larmes des affligés, de ceux qui n'ont pas de protecteurs, des vieillards, et

rendre le peuple heureux, voilà le devoir d'un roi.

39. Accroître la puissance de ses amis, diminuer celle de ses ennemis, honorer ses proches, voilà le devoir d'un roi.

40. Défendre la vérité, faire volontiers et constamment des dons en terre, honorer ses hôtes, voilà le devoir du roi.

41. Le roi qui établit dans son empire des récompenses et des châtiments prospère en ce monde et dans l'autre.

42. Le roi est Yama, ô Mâmdhâtri, pour les gens de bien ; s'il refrène ses sens, il devient le Seigneur suprême ; sinon il tombe (dans l'enfer) (7).

43. Combler de bienfaits les Ritvijs, les Purohitas, les précepteurs, ne point les mépriser, mais les honorer comme il convient, c'est le devoir du roi.

44. Yama gouverne tous les êtres sans distinction ; c'est ainsi que le roi doit faire : ses sujets doivent être gouvernés suivant la loi.

45. Le roi est assimilé en tout à (Indra) aux mille yeux ; ce qu'il estime être le devoir, c'est le devoir, ô taureau des hommes.

46. Tu pratiqueras soigneusement la longani-

mité, la sagesse, la force, la prudence; tu distingueras toujours entre ce qui est bien et ce qui est mal pour les êtres.

47. La bonté à l'égard de tous les êtres, la libéralité, l'affabilité, la bonne administration des villes et des campagnes, voilà ton devoir.

48. Un roi qui manque d'expérience ne saurait (bien) gouverner son peuple : c'est un bien lourd fardeau, mon fils, que la royauté, et difficile à porter.

49. Le roi qui sait tenir le sceptre avec sagesse et fermeté est digne de gouverner; mais il n'en est pas digne s'il le tient d'une main faible et inintelligente.

50. A l'aide(de ministres) bien doués, de bonne famille, habiles, dévoués, d'une grande expérience, tu connaîtras toutes les pensées (de tes sujets), même celles des ascètes vivant dans les forêts.

51. Puis, tu sauras quel est le suprême devoir de tous les êtres, chez toi ou chez les autres, la loi ne te sera pas inconnue.

52. Le devoir est supérieur à l'intérêt et au désir. Dans ce monde et en l'autre, le (roi) qui pratique le devoir est heureux (8).

53. Ils quittent femmes et enfants (pour suivre le roi), les hommes qui sont bien traités (par lui). La bonté à l'égard des gens, la libéralité, l'affabilité,

54. La vigilance, la droiture: tel est pour un roi le moyen d'être prospère. Ne t'écarte jamais de cette ligne de conduite, ô Mâmdhâtri.

55. Un roi doit examiner soigneusement les côtés faibles de son ennemi et les siens; il doit cacher les siens à son ennemi et attaquer celui-ci sur ses points faibles.

56. Ainsi agirent Vâsava, Yama, Varuna, et tous les Rishis royaux. Suis leur exemple.

57. Pratique cette conduite observée par les Rishis royaux, grand roi; engage-toi avec ardeur dans cette route divine, ô taureau des Bhâratas.

58. Le roi, fidèle à son devoir, ô Bhârata, les Dieux, les Rishis, les Pitris, les Gandharvas, à la grande gloire, célèbrent ses louanges en ce monde et en l'autre.

59. *Bhîshma dit :* Mâmdhâtri ainsi instruit par Utathya, ô Bhârata, suivit sans hésiter ses enseignements et soumit la terre à son empire unique.

60. Et toi, grand roi, imite Mâmdhâtri, accomplis ton devoir et régis la terre, tu obtiendras de séjourner dans le ciel (9).

NOTES

(1) Le Çûdra qui ne sait pas purifier son karman en le détruisant, est assimilé au blanchisseur inhabile qui ne parvient pas, malgré ses efforts, à enlever les taches des vêtements qu'on lui donne à nettoyer. Le texte insinue qu'il s'agit de la teinte rouge qui souille les habits blancs, ou de la teinte blanche qui déshonore les habits rouges ; dans le premier cas, il s'agit d'enlever le rouge et dans le second de lui rendre, au contraire, tout son lustre. Un mauvais roi est cet inhabile blanchisseur.

(2) Le prince qui réforme les mœurs de son peuple et corrige les abus est assimilé à un blanchisseur, habile cette fois, qui enlève les souillures des habits qui lui sont confiés. Bien plus, on le donne comme un autre Prajâpati, un second créateur.

(3) Non seulement les quatre âges dépendent du roi, mais le roi est chacun d'eux ; il est pour son peuple l'âge d'or, d'argent, de bronze ou de fer, suivant qu'il est excellent, simplement bon, médiocre ou mauvais. La royauté, chez ces anciens

peuples, étant absolue, le prince disposant à son gré des biens et de la vie de ses sujets, il y a beaucoup de vrai dans l'expression pittoresque du poète. (Cf. suprà, 86).

(4) Les trois feux sont le *gârhapatya*, le *dakshinâgni* et l'*âhavanîya*, comme l'explique la glose. Le premier est le feu domestique, celui que l'on allume chez soi en l'honneur de Dieu ; le second est le feu du sud ; le troisième, celui de l'est.

(5) L'éloge que le poète fait ici de la *faiblesse* et de ses droits est particulièrement remarquable, surtout lorsque l'on observe que généralement, chez les peuples antiques et peut-être aussi un peu, hélas ! chez les peuples modernes, la force prima presque toujours outrageusement le droit.

D'après Utathya, le puissant est né pour le faible, non le faible pour le puissant ; le roi pour le sujet, non le sujet pour le roi. Cette conception est vraiment belle ; pourquoi fut-elle si longtemps méconnue ?

La glose rappelle que la protection du faible est le principal moyen de sanctification pour le roi ; par elle il acquiert de grands mérites, tandis que, s'il néglige la tutelle du petit, le prince se rend gravement coupable et se damne irrémédiablement.

6. *Sans la foi, il est impossible de plaire à*

Dieu (1). On aura beau multiplier les offrandes et les sacrifices, la foi absente, tout demeure inutile. Mais ici, j'ai bien peur que le degré de croyance ne se mesure à l'importance des dakshinâs ou des libéralités faites aux Brahmanes.

7.

« Je suis maître de moi comme de l'Univers »

dit l'Auguste de Corneille (2) qui ne fut peut-être pas toujours celui de l'histoire. Ici le roi qui veut conquérir le monde doit commencer par se vaincre soi-même et dominer ses sens avec leurs convoitises. A cette condition, il deviendra *Parameçvara*, le Maître Suprême; par contre, s'il se laisse enchaîner à ses passions, c'est l'enfer qui l'attend; on ne cesse de le lui redire.

8. En présence du *trivarga*, il n'hésitera pas; à l'*intérêt*, au *désir*, dans le sens vulgaire du mot, il préférera le *devoir*. D'ailleurs, puisque le bonheur est la fin suprême de l'homme et qu'il ne saurait être heureux qu'en pratiquant le devoir, n'est-ce pas le devoir qui est son intérêt principal, sinon unique, et ne sera-t-il pas l'objet de tous ses vœux, de tous ses désirs, s'il est sage?

9. L'entretien sur les devoirs de la royauté se poursuit longtemps encore; mais nous pensons que cet échantillon suffit pour édifier le lecteur.

(1) Heb., XI, 6.

(2) *Cinna*, V, III.

LE TIGRE ET LE CHACAL

(HISTOIRE DE PAURIKA)

Chez les moralistes Hindous, comme chez les fabulistes, en général, et tout particulièrement chez notre La Fontaine, ce sont les animaux qui sont chargés de l'éducation des hommes, en leur donnant d'excellentes leçons dont ils n'ont qu'à profiter ; mais il y a cette différence que, dans les traditions de l'Inde, les animaux sont, le plus souvent, comme ici, des hommes déchus qui travaillent à leur réhabilitation, par ces exemples de toutes les vertus que nous admirons en eux.

Ainsi, le chacal dont, tout à l'heure, nous allons entendre l'édifiant langage, était auparavant un roi. Comme *il ne se plaisait que dans le mal* (1),

(1) Çloka 3.

et que toute sa vie n'avait été qu'une série de méfaits, ce prince, à sa mort, *renaquit* chacal. Dans cet état d'humiliation et d'avilissement, il se ressouvint de sa première grandeur, toujours comme Nabuchodonosor (1).

L'orgueil perdit ces deux princes (il en devait perdre bien d'autres); l'humilité les releva. Notre chacal s'imposa les plus rudes privations. Il refusait de se nourrir de viandes ; et, non content de ne point donner, comme ses pareils, la chasse aux animaux plus faibles, pour se repaître de leur chair, il s'abstenait même de toucher aux cadavres du cimetière où il vivait, ainsi qu'aux autres viandes que lui apportaient ses compagnons. Il vivait de fruits tombés des arbres (2). En vain ses amis s'efforcèrent-ils de le faire changer de régime, en lui parlant de l'inutilité de ses privations et en assimilant *à la charogne* (3) les fruits gâtés dont il se nourrissait, il demeurait inébranlable dans ses résolutions, alléguant noblement que ce qui fait la vraie grandeur est moins la naissance que la manière

(1) Cf. p. 7.
(2) Çloka 6.
(3) Çloka 9.

de vivre. L'excellent Pratâp observe ici qu'il peut y avoir de saintes gens dans toute nation : *There may be pious persons, therefore, in every race.* Nous le croyons sans peine, tout en reconnaissant qu'une telle opinion, chez un Hindou, constitue un progrès véritable, puisque, durant de longs siècles, les infortunés Candâlas ou parias étaient réputés les plus vils des êtres, par cela seul qu'ils n'appartenaient pas à une caste privilégiée. On leur assimilait toujours les *Mlecchas*, c'est-à-dire les étrangers, ceux qui n'étaient pas Hindous.

Ici, le chacal, réagissant contre un préjugé national, réputé indéracinable, veut que chacun soit le fils de ses œuvres. Au fond, ce fut toujours l'enseignement développé dans ces vieux poèmes où l'on prêche la doctrine de la métempsycose ; et si le paria est méprisé, foulé aux pieds comme la boue des chemins, c'est qu'il passe pour avoir commis d'énormes forfaits dans une existence précédente où il était peut-être Kshatriya, voire Brahmane ; c'est sa conviction à lui-même.

Un tigre, venant à passer, entendit le langage plein de sens et de dignité du chacal, et il pensa, en sa qualité de roi des animaux — dans l'Inde

le tigre a parfois le pas sur le lion, — qu'il aurait en lui un excellent ministre. Il lui en fit la proposition. Le chacal, avant d'accepter, crut devoir indiquer au tigre les conditions dans lesquelles il entendait exercer le pouvoir sous son contrôle. Il commença par retracer les qualités d'un bon ministre ; puis il entra dans les plus grands détails sur son propre caractère, sans déguiser ses défauts, ni taire ses qualités. Surtout il appuya sur la liberté de ses allures. Habitué *à courir les bois à sa fantaisie* (1), il voulait avoir ses coudées franches. Il prévoyait de grands obstacles de la part des vieux serviteurs de Sa Majesté.

Sans doute, il se souvenait des embarras du rang suprême, puisque, dans une existence précédente, il était roi ; la qualité de premier ministre ne pouvait donc le tenter ; il estimait que vivre libre dans une forêt valait mieux que de porter dans un palais des chaînes dorées. Rien à ses yeux n'égalait une existence paisible. Il eût dit volontiers avec le rat du bon Horace :

. . . . . Me silva cavusque
Tutus ab insidiis tenui solabitur ervo (2),

(1) Çloka 29.
(2) Lib. II, Sat. VI.

d'autant plus qu'à l'encontre de ses pareils il était végétarien.

Les jalousies des courtisans, leurs intrigues, leurs perfidies ne lui étaient pas inconnues, pas plus que les caprices des rois, leur habitude de prêter à la calomnie une oreille complaisante, la facilité déplorable avec laquelle ils passent de la confiance aux soupçons, de la douceur à la colère, disgraciant sans motif des favoris que parfois ils ont sans raison élevés aux honneurs : tout cela il le savait mieux que par ouï dire, puisqu'il en avait fait autrefois l'expérience. Enfin, il posait les conditions spéciales de son acceptation; le lecteur les lira plus loin. Elles furent agréées par le tigre qui, *en dépit des apparences*, était, on le voit, un monarque assez débonnaire.

Ce que le chacal avait prévu arriva. Les vieux ministres jurèrent une haine mortelle au nouveau favori et résolurent de le perdre dans l'esprit du souverain. Ne s'avisait-il pas d'ailleurs de les contrecarrer dans leurs habitudes invétérées de concussions? Cependant, afin, si possible, de lui donner le change, ils affectèrent la plus vive affection pour lui, sans se douter qu'ils

avaient affaire à un ancien roi qui n'ignorait pas ce que vaut l'eau bénite de cour, pour en avoir été jadis arrosé à flots.

Le piège qu'ils tendirent à la bonne foi du tigre n'avait rien de bien compliqué ; le lecteur s'en convaincra.

Après de très sages observations de sa mère, le tigre, un moment abusé, reconnut son erreur; il rendit toute sa confiance à son ministre et lui prodigua les marques de l'affection la plus vive. Mais le pacte était rompu et le chacal, qui n'avait accepté le poste qu'il occupait qu'à son corps défendant, résolut de mettre à exécution le projet qu'il méditait sans doute, depuis longtemps, celui d'accomplir le vœu du *prâya* (1), du jeûne absolu. Il déclara donc au roi qu'il allait quitter la cour et se retirer dans la forêt pour s'y laisser mourir de faim. Le tigre s'efforça de le retenir : ce fut en vain. Le chacal connaissait trop bien les princes pour ne pas savoir que leur amitié est chose fragile et inconstante. Il ne voulait pas en tenter de nouveau l'expérience. Il fit au roi l'énumération des

(1) Çloka 73.

serviteurs qu'il jugeait inutiles; longue en était la liste. Pour remplir dignement les devoirs de sa charge, il avait besoin de la confiance absolue du prince et le prince de la sienne; or, après ce qui venait de se passer entre eux, cela n'était plus possible. Il rentrait dans la catégorie de ces inutiles serviteurs; dès lors, son départ s'imposait dans l'intérêt du prince et aussi dans le sien. Certes, il n'est que trop vrai qu'une amitié sincère, lorsqu'elle se rompt pour un motif ou pour un autre, ne peut plus se renouer facilement (1), elle ne redevient jamais ce qu'elle était; chacun de nous a pu l'expérimenter, pour peu qu'il soit avancé dans la vie.

Le chacal parle aussi de la peine que l'on éprouve à pénétrer le caractère des gens. « Il est bien malaisé de connaître les *hommes* (2), » dit-il, et il en donne pour raison leur mobilité d'esprit. Il pouvait tenir ce langage, tout *chacal* qu'il fût, puisque lui-même avait été homme et qu'au demeurant il l'était encore, bien qu'à l'état de profonde déchéance. Ce n'est donc point par distrac-

(1) Çloka 85.
(2) Çloka 87.

tion que le poète met dans sa bouche des paroles assez singulières tout d'abord.

Il conclut que le bonheur ou le malheur de chacun dépend moins des circonstances que de lui-même, « de sa grandeur d'âme ou de son étroitesse d'esprit (1), » de sorte qu'en réalité l'on se fait à soi-même sa propre destinée ; nous le savions déjà.

Cela dit, il s'en alla, dans la forêt voisine, parfaire l'œuvre de son salut en se laissant périr d'inanition. Il eut beaucoup d'imitateurs dans l'Inde, autrefois du moins, paraît-il.

Bhîshma laisse à Yudhishthira le soin de tirer la morale de l'histoire qu'il lui vient de raconter. Le tigre, pour avoir cru à la culpabilité du chacal sur une simple présomption, perdit un excellent serviteur, un ami sincère, et les pertes de ce genre ne sont pas aisément réparables.

(1) Çloka 88.

ADHYAYA CXI

1. *Yudhishthira dit :* Un grand nombre de gens de caractère féroce paraissent fort doux ; d'autres, au contraire, cachent une nature douce sous un air féroce. Le moyen de discerner le vrai caractère des hommes, ô mon aïeul ?

2. *Bhîshma dit :* A ce sujet, l'on raconte une antique légende. C'est la conversation d'un tigre et d'un chacal. Ecoute bien, ô Yudhishthira.

3. Autrefois, dans la ville florissante de Purikâ (régnait) le roi Paurika ; ce (prince) vil et cruel ne se plaisait que dans le mal.

4. Arrivé au terme de sa vie, il eut une fin non souhaitable ; souillé par son précédent karman, il renaquit chacal.

5. Comme il se souvenait de son ancienne prospérité, il tomba dans le plus grand abattement ; il refusait de se nourrir de chairs, même de celles que d'autres lui apportaient.

6. Inoffensif à l'égard de tous les êtres, véridique, fidèle aux observances les plus rigoureuses, il ne se nourrissait plus que de fruits tombés, (qu'il mangeait) aux heures réglementaires.

7. La retraite favorite de ce chacal était un cimetière (1); il se plaisait dans ce lieu où il était né, aussi nulle autre demeure ne lui agréait.

8. Incapables de supporter une pareille austérité (de vie), tous les (autres chacals), ses pareils, essayèrent de le faire changer de résolution, et lui adressèrent ce langage insidieux :

9. En séjournant dans ce sinistre bois des ancêtres, tu t'efforces de mener une vie pure ; mais cela t'est impossible, puisque tu te nourris de charogne.

10. Ainsi, fais comme nous ; nous partagerons notre nourriture avec toi ; renonce à cette (vie) austère et mange ces aliments qui ne te feront pas défaut.

11. Ayant ouï ces paroles, il répondit, après mûre réflexion, en termes bienveillants, affectueux, pleins de sens et de tendresse :

12. Ma naissance est obscure ; c'est de la manière de vivre que dépend la race : je veux faire ce qui mène à la sainteté.

13. Si j'habite dans un cimetière, mes réflexions n'en sont pas moins dignes d'attention. L'âme cueille les fruits (de ses œuvres) ; ce n'est point d'ailleurs l'ascétisme qui constitue le devoir.

14. Celui qui tue un Brahmane, tout en pratiquant l'ascétisme, ou qui, sans le pratiquer, donne une vache (2), son crime ou son mérite en est-il moins grand ?

15. Mûs par votre intérêt (mal compris), vous ne vous plaisez qu'à manger ; dans votre aveuglement, vous n'apercevez point la triple faute qui en est la conséquence.

16. Cette conduite pleine de déception, blâmable, contraire au (véritable) intérêt, souillée, non enviable ici-bas, ni dans l'autre monde, je n'en veux point.

17. Un tigre, renommé pour ses prouesses (qui l'entendit), vit en lui un saint et docte personnage ; il le vénéra comme un égal et voulut l'attacher à son service.

18. *Le tigre dit :* Mon ami, tu m'es connu, suis la même route que moi ; procure-toi les jouissances désirables, et les (autres) plaisirs, fuis-les.

19. Je suis réputé plein de bravoure, je veux t'en informer (tout d'abord) ; ta douceur et tes services te conduiront au bonheur.

20. Alors, plein de respect pour le magnanime roi des animaux qui lui parlait de la sorte, le chacal s'inclinant lui fit cette grave réponse.

21. *Le chacal dit :* O roi des animaux, le langage que tu viens de m'adresser est digne de toi ; tu cherches, pour en faire tes auxiliaires, des gens habiles à discerner le devoir et l'intérêt, de mœurs pures.

22. (Un roi) sans ministre ne saurait gouverner un vaste (pays) ; non plus qu'avec un ministre pervers qui en voudrait à sa vie.

23. Des amis dévoués, instruits dans l'art du gouvernement, unis, indépendants les uns des autres, désireux du succès, désintéressés,

24. Généreux, intelligents, aimant ce qui est utile, sages, tu les honoreras, ô prince magnanime, comme des maîtres, comme des pères.

25. Pour moi qui me contente (de ma position actuelle), je ne désire rien autre, ô roi des animaux. Je n'ambitionne ni les plaisirs, ni les voluptés, ni le pouvoir qui les procure.

26. Mon caractère ne pourrait s'accommoder avec celui de tes vieux serviteurs ; ils se détacheraient de toi, par le mécontentement que ma présence leur ferait éprouver.

27. Je ne désire dépendre de personne, pas même de gens illustres ; j'ai l'esprit tranquille, je

suis d'une grande magnanimité, je ne pourrais sévir à l'égard des coupables.

28. Je vois de loin, je suis d'une grande endurance, libéral, puissant, habile, d'une force extrême, entouré de jouissances.

29. Je ne suis point facile à satisfaire ; une condition précaire ne me siérait point ; je ne saurais servir (autrui, habitué que je suis) à courir les bois à ma fantaisie.

30. Ceux qui habitent une cour (sont sans cesse) exposés au blâme du prince et à sa vengeance ; tandis que les habitants des forêts peuvent vaquer librement, paisiblement à leurs devoirs religieux.

31. La crainte qui naît dans le cœur de celui que le roi mande (près de lui), est inconnue de ceux qui se contentent du séjour des bois.

32. (Puiser) de l'eau à sa soif et sans fatigue ; (se nourrir) d'aliments agréables (que l'on se procure) en toute sécurité ; en y réfléchissant, je vois que le bonheur est là où il n'y a point de sollicitude.

33. Les serviteurs du roi, punis pour des fautes (réelles), ne sont pas aussi nombreux que ceux qui succombent victimes de la calomnie.

34. Si cependant, ô roi des animaux, tu estimes

que je doive déférer à ta demande, je désire qu'une convention intervienne entre nous.

35. Tu tiendras les miens en estime, et tu écouteras mes utiles avis; la politique que j'aurai adoptée, tu t'y conformeras d'une façon stable.

36. Je ne consulterai en quoi que ce soit les autres ministres; infatués de leurs (prétendus) mérites, et pleins de jalousie, ils contrecarreraient (mes projets).

37. Seul à seul, je te donnerai en secret les conseils (que je croirai) utiles; mais dans ce qui concernera tes proches, je souhaite que tu ne me consultes point sur ce qu'il importe de faire ou de ne point faire.

38. Ceux qui auront délibéré avec moi, tes conseillers, tu ne les inquiéteras point. Il ne faudra point non plus que, cédant à ta colère, tu te venges de mes proches.

39. — Très bien, dit le tigre. — Le chacal, comblé d'honneurs par le roi des animaux, accepta d'être son ministre.

40. Le voyant ainsi honoré et approuvé dans tous ses actes, les anciens ministres, mettant leur haine en commun, lui tendaient fréquemment des embûches.

41. Affectant l'amitié, ils l'abordaient avec d'insidieuses (paroles); tandis que, dans leur âme perverse, ils ne songeaient qu'à endormir (sa vigilance) sur les abus (qu'ils commettaient).

42. Auparavant, ils avaient l'habitude de vivre de spoliations; mais depuis que le chacal gouvernait, ils ne pouvaient plus continuer leurs excès.

43. Désireux de recommencer leur vie criminelle, ils lui adressaient de séduisants discours, ils s'efforçaient même de le corrompre à force de présents.

44. Mais il était trop sage pour tomber dans leurs pièges perfides. Alors quelques-uns imaginèrent cet expédient pour le perdre.

45. Ils dérobèrent un certain mets préparé pour le roi des animaux qui en était friand et le cachèrent dans son habitation.

46. Le chacal sut le vol et les auteurs du complot; mais il endura tout, pour atteindre le but (qu'il se proposait).

47. Il avait posé cette condition, en acceptant d'être ministre: Il ne faut point me nuire, ô prince, puisque tu désires mon amitié.

48. *Bhishma dit:* Le roi des animaux ayant faim

se disposait à dîner, mais les viandes préparées pour son repas ne furent plus retrouvées.

49. Alors le roi : « Qu'on recherche le voleur, » ordonna-t-il. Cependant ces méchants représentèrent au prince que le mets

50. Avait été dérobé par son ministre qui était (disaient-ils) rusé et plein de confiance dans son adresse. Le tigre s'indigna de cette perfidie du chacal.

51. Le roi, dans sa colère, voulait le mettre à mort ; saisissant l'occasion, ses anciens ministres lui dirent :

52. Il se complait à nous nuire à tous. Et ils se mirent à raconter au roi ses prétendus agissements.

53. Pour avoir commis un méfait pareil (à celui dont tu te plains), de quoi n'est-il point capable ? Il n'est point tel qu'on l'avait dépeint à notre maître.

54. Il tient des propos honnêtes, mais sa conduite est celle d'un pervers. Sous le couvert de la justice, le perfide cache des mœurs blâmables.

55. Pour arriver à ses fins, il affecte un régime sévère, mais nous allons te montrer combien peu il mérite confiance.

56. Aussitôt ils allèrent (dans la maison) du cha-

cal et en rapportèrent les viandes. Le tigre, reconnaissant le mets dérobé et ayant ouï leur discours,

57. Alors commanda : « Que le chacal périsse ! » La mère du tigre, entendant sa voix,

58. Essaya de le calmer par de sages paroles : Mon fils, il ne faut pas accueillir un bruit semé perfidement.

59. Les méchants s'efforcent de perdre le juste par des imputations fausses et calomnieuses. Les âmes vénales, dans leur penchant à la haine, ne supportent pas la prospérité (d'autrui).

60. L'homme vertueux et pur n'échappe pas à la calomnie, pas même l'ascète, dans la forêt où il vaque à ses dévotions.

61. Il y a trois classes de gens : les amis, les indifférents, les ennemis. Les gens cupides haïssent ceux qui sont désintéressés ; les paresseux (haïssent) les gens actifs.

62. Les sages sont haïs des insensés ; les riches, des pauvres ; les justes, des pervers ; ceux qui sont doués de beauté sont haïs de ceux qui en sont dépourvus.

63. Beaucoup de personnes instruites, perverses, ambitieuses, rusées, ont coutume d'incrimi-

ner l'innocent, fût-il doué de la sagesse de Brihaspati.

64. Ta demeure était déserte, lorsque la viande a été volée. (Le chacal) refuse même celle qu'on lui donne; réfléchis bien à cela.

65. Les coquins (ont parfois) l'air d'honnêtes gens et les honnêtes gens (parfois) l'air de coquins. Les êtres ont une physionomie complexe ; il faut y prendre garde.

66. Ainsi, l'atmosphère ressemble à quelque chose de solide et le ver luisant à un brandon de feu, et pourtant il n'y a rien de solide dans l'atmosphère,et le lampyre n'est pas un tison allumé.

67. Ainsi donc il est convenable que tu examines l'affaire avant (de prendre une décision); cet examen t'instruira de ce que (tu dois faire), et plus tard tu n'auras point lieu de te repentir.

68. Il n'est pas difficile au puissant de châtier son ennemi, ô mon fils ; mais le monde célèbre et glorifie la longanimité des forts.

69. Elevé par toi aux honneurs, (le chacal), ô mon fils, s'est rendu illustre, même chez les (peuples) voisins. Un serviteur digne de confiance se rencontre difficilement ; celui-ci est ton ami, conserve-le.

70. (Le prince) qui accueille les accusations calomnieuses, portées contre un innocent par des ministres, coupables eux-mêmes (des crimes qu'ils lui imputent), va rapidement à sa perte.

71. Cependant un personnage vertueux, sortant de la foule des ennemis du chacal, dévoila le complot perfide.

72. Le (chacal), dont la conduite fut alors reconnue (irréprochable), fut (de nouveau) comblé de prévenances par le roi qui le renvoya absous (de cette fausse accusation) et qui l'embrassa tendrement à diverses reprises.

73. Saluant le roi des animaux, le chacal, qui savait l'art de se conduire et que cet incident avait rempli de douleur, souhaita d'observer le *prâya*.

74. Le tigre, les yeux remplis de larmes affectueuses, (cherchait à) retenir le vertueux chacal, en le comblant d'honneurs.

75. Le chacal, le voyant troublé par l'amitié (qu'il lui portait), s'inclina (devant le tigre), et lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots :

76. Tu m'as honoré d'abord, puis disgracié. Je ne puis plus habiter avec toi, au milieu d'ennemis.

77. Les serviteurs mécontents, destitués de leur emploi, tombés en disgrâce, ou qui se retirent d'eux-mêmes ; ceux qui sont victimes de leurs rivaux,

78. Qui sont ruinés ; ceux qui sont sous l'empire de la cupidité, de la colère, de la crainte, de la déception ; ceux qui ont été dépouillés de leurs biens, les orgueilleux, qui dédaignent ce qu'ils ont et aspirent à de plus grandes choses;

79. Ceux qui sont mécontents, qui sont dans l'appréhension d'une foule de maux, qui ont perdu leurs forces et leur crédit; tous ces gens-là sont (des serviteurs) inutiles.

80. Couvert d'opprobres et privé de mon emploi comme je l'ai été, comment me redonnerais-tu ta confiance, et moi comment resterais-je (plus longtemps) ?

81. «Tu me plais,» m'avais-tu dit, et après examen, tu me pris (à ton service) et m'élevas (en dignité). Puis tu as rompu le pacte et tu m'as disgracié.

82. Quant on a loué publiquement quelqu'un, en disant: *Il est vertueux*, il ne faut point (plus tard) le déclarer sans mérite, sous peine de passer pour inconséquent.

83. Après avoir reçu de toi un pareil affront, je ne pourrais plus avoir ta confiance;or ta confiance perdue, je vivrais dans la crainte.

84. Le manque de confiance de ta part et de sécurité de la mienne (profiterait à tes ennemis) qui épieraient les occasions de te nuire. Tes (serviteurs) de plus se désaffectionneraient (de toi) et (deviendraient) mécontents. Un tel état (de choses offrirait) de nombreux inconvénients.

85. On réunit avec effort ce qui est séparé; (de même) on sépare avec effort ce qui est uni. L'affection (entre gens) séparés, puis unis (de nouveau), ne redevient (jamais) une amitié (véritable).

86. Aucun (serviteur) n'agit (uniquement) dans l'intérêt de son maître ; il (songe aussi) à lui-même, à son (propre) avantage ; les gens désintéressés sont rares.

87. Il est bien malaisé de connaître les hommes, tant leur esprit est mobile. Un homme capable et ferme se rencontre (à peine) sur cent.

88. La prospérité de l'homme ne (dépend) d'aucune cause (apparente), comme aussi ses infortunes. (En réalité), ce qui le rend heureux ou malheureux, c'est sa grandeur (d'âme) ou son étroitesse d'esprit.

89. Après avoir ainsi parlé, conformément au devoir, au plaisir et à l'intérêt, et persuadé le roi, le chacal se retira dans la forêt.

90. Sans attendre le congé du roi des animaux, le chacal prudent s'adonna au *prâya*, et quittant son corps il alla au ciel.

NOTES

(1) Les Orientaux, quand ils ne brûlent pas les cadavres, les enterrent à fleur de terre, où ils deviennent la proie facile des animaux carnassiers. Les Parsis ont leurs tours *du silence*, vastes charniers fréquentés par des voliers de corbeaux et de vautours qui se gavent de chair humaine.

Ces cimetières sont le plus souvent établis dans les clairières des bois, non loin des villes et des villages.

(2) Tuer un Brahmane est le plus énorme des forfaits; d'autre part, la meilleure des bonnes œuvres, c'est de donner des vaches : de là ces termes de comparaison, dont l'un, au moins, semble assez bizarre, lorsque l'on n'est pas au courant des idées hindoues.

LES ARBRES ET LE ROSEAU

Le présent apologue rappelle la fable de La Fontaine : *Le Chêne et le Roseau* (1). Nous engageons le lecteur à relire cette dernière afin de mieux mesurer la distance qui sépare les deux poètes. Autant le récit de notre fabuliste est vif, piquant, sublime, plein de relief et d'originalité, autant celui de l'Hindou est terne, effacé, dépourvu presque totalement de ce pittoresque auquel pourtant il nous avait habitués jusqu'ici. Ce n'est pas que cet apologue soit sans valeur, mais il souffre trop du rapprochement.

Il est toutefois un mérite que l'on ne saurait lui contester : celui de la priorité. Ces interminables épopées de l'Inde sont des mines où toutes

(1) Lib. 1, 22.

les littératures semblent avoir puisé. Le génie grec, d'où procède le meilleur du génie français, tira un parti merveilleux des traditions qu'il emprunta aux autres peuples. Ce génie fut essentiellement un génie d'adaptation et l'on peut dire de lui, en empruntant un mot de Voltaire, que, *s'il trouva le marbre dans la carrière*, ce fut lui qui *construisit le palais* (1). Ainsi La Fontaine n'a pas inventé le sujet de cette fable, mais il l'a traité en poète incomparable ; le bloc existait sans doute; il l'a dégrossi, taillé de son ciseau, à la fois puissant et délicat; il en a tiré la belle statue que l'on ne se lasse point d'admirer.

(1) Note de Voltaire sur Racine. *Iphigénie*, Acte III, Scène V.

ADHYAYA CXIII

1. *Yudhishthira dit :* Le prince qui a obtenu la royauté si pénible à acquérir, ô taureau des Bhâratas, s'il est sans défense contre un puissant ennemi, comment se maintiendra-t-il ?

2. *Bhîshma dit :* A ce sujet, l'on raconte une ancienne légende ; c'est l'entretien de Sâgara et des rivières, ô Bhârata.

3. Sâgara, l'éternel asile des ennemis des Suras, le chef des rivières, les interrogea toutes sur une difficulté née dans son esprit.

4. *Sâgara dit :* Je vois, lorsque vous coulez à pleins bords, ô rivières, que vous charriez des arbres gigantesques, avec leurs racines et leurs branches, mais point de roseaux.

5. Il est cependant grêle et petit, le roseau qui croît sur vos rives. Est-ce par dédain que vous ne l'entraînez pas ou pour quel autre motif ?

6. Je voudrais bien savoir votre raison à toutes et comment le roseau n'abandonne pas vos rives et n'est pas entraîné par vous.

7. Alors la rivière Gangâ fit à Sâgara, le maître des rivières, une réponse excellente, pleine de sens, lumineuse et facile à saisir.

8. *La Gangâ dit :* Les arbres demeurent debout, toujours immobiles, mais notre cours auquel ils résistent les arrache de leur place; il n'en va pas ainsi du roseau.

9. Le roseau, lorsque notre cours est impétueux, se courbe, ce que ne font pas les arbres, et, notre cours redevenu paisible, il se redresse et reprend sa position.

10. Il se conforme au temps, aux circonstances, docilement, sans résistance ; et c'est parce qu'il s'abandonne à notre fil qu'il n'est pas arraché de sa place, ni entraîné.

11. Les plantes, les arbustes, les broussailles qui cèdent à l'impétuosité des vents et des eaux, en courbant la tête, ne vont pas à leur perte.

12. *Bhîshma dit:* Celui qui ne cède pas à la violence d'un ennemi puissant, maître de la liberté ou de la vie (des autres), court vite à sa perte.

13. L'homme sage qui agit d'après la connaissance qu'il a de sa force et de sa faiblesse, comme

de la puissance et des ressources de son adversaire, évite les catastrophes.

14. Ainsi, lorsqu'un (roi) sait la grande supériorité de son ennemi, qu'il vise à imiter le roseau; il fera montre de sagesse.

LE CHIEN ET SES MÉTAMORPHOSES

Bhishma, questionné de nouveau par son neveu Yudhishthira sur les qualités des ministres et des autres serviteurs qu'un roi doit prendre à son service, lui répond par l'apologue de l'ascète et du chien.

Il commence par décrire la puissance exercée par ce Rishi sur les fauves de la forêt où était son ermitage. La nature entière lui était soumise, tant était grande sa sainteté. Cela rappelle nos légendes du moyen âge où les saints pareillement disposent en maîtres absolus de la Création. Pour nous borner à l'Armorique, saint Suliac et saint Lunaire embarrassés, chacun de son côté, pour transporter les matériaux destinés à la construction de leurs monastères, voient accourir de la forêt voisine de grands cerfs qui viennent se mettre docile-

ment à leur disposition ; puis, leur tâche finie, ces fauves regagnent leurs halliers. Renan, *l'anachorète de la Cornouaille*, comme l'appelle Montalembert (1), ordonne à un loup de rendre à un paysan la brebis qu'il emportait au fond des bois pour la dévorer ; le loup obéit. Saint Hervé, l'*Homère* et le patron des bardes, força un autre loup qui avait mangé son chien de remplacer ce fidèle animal et de guider, à sa place, ses pas aveugles. Ce loup est célèbre chez les légendaires armoricains sous le nom de *barbet* d'Hervé. Samson de Dol impose silence à des oies sauvages qui troublaient par leurs cris les exercices de ses religieux. Le même Hervé, ayant reçu l'hospitalité dans un manoir, récompense ses nobles hôtes en frappant de mutisme les grenouilles, *citoyennes* des douves voisines, qui interrompaient leur repos de leurs coassements nocturnes. Saint Pol de Léon, saint Armel et bien d'autres doivent le meilleur de leur célébrité plus que dix fois séculaire au *dragon* que chacun d'eux conduisit, docile comme un agneau, avec son étole, en guise de laisse, au bord d'un précipice, en lui prescri-

(1) *Moines d'Occident*, II, 439, éd. in-12, 4e édit., Lecoffre, 1868.

vant de s'y jeter, délivrant ainsi les populations du monstre et de ses ravages (1).

Ici, les bêtes féroces, dépouillant également leur nature indomptée, viennent, chaque matin, saluer l'ascète et lui *donner* le bon jour. Albert Legrand, l'aimable et naïf chroniqueur des Saints bretons, aurait envié ce trait à son émule des bords du Gange; mais, sous tous les autres rapports, il pourrait lui rendre des points.

Après avoir rempli leurs devoirs de civilité à l'égard de l'ascète, leur voisin, les animaux de la forêt se dispersaient et s'en allaient chacun où le poussait son instinct sauvage qui reprenait alors tout son empire.

Seul un chien tenait compagnie au solitaire toute la journée, lui manifestant ainsi l'affection la plus vive et la plus grande fidélité.

Alors, commencent ses métamorphoses. Menacé d'être dévoré successivement par un léopard, un tigre, un éléphant, un lion, un *Çarabha*, il fut transformé par l'ascète en animal de la même espèce, de sorte que ceux-ci ne purent lui faire aucun mal.

Devenu *Çarabha* et n'ayant plus rien à crain-

(1) Voir Albert Legrand, *Vie des Saints de Bretagne, passim.*

dre, l'ingrat projeta de tuer son bienfaiteur, afin de boire son sang. L'ascète, qui comprenait le langage de tous les animaux et qui devinait même leurs pensées les plus secrètes, condamna le méchant à reprendre sa forme de chien; puis il le chassa de sa présence.

Bhîshma, dans l'*adhyâya* ou chapitre suivant, tire la morale de cet apologue. Un roi qui prend ses ministres dans les basses classes de la société a beau les combler d'honneurs et de richesses, il ne saurait élever leurs sentiments, qui demeurent vils comme leur naissance. On le voit, ce n'est pas lui qui eût conseillé à Louis XIV de choisir Colbert, le fils d'un drapier de Reims, pour en faire le ministre que l'on sait. Il oublie de plus l'histoire du chacal qu'il racontait plus haut.

L'oncle de Yudhishthira lui détaille les qualités d'un bon ministre; il va sans dire que la première de toutes est la noblesse d'origine; mais, heureusement, il en veut d'autres, comme on s'en convaincra tout à l'heure, et même il est assez exigeant. Le roi qui parvient à trouver un serviteur conforme au modèle qui lui est présenté ici doit se féliciter. Bhîshma, après avoir dépeint le ministre-type, conclut:

« Le prince qui possède un tel ministre et qui l'honore, son empire s'étend aussi loin que l'éclat de la lune (1). »

Notez que, dans la pensée du poète hindou, la clarté lunaire l'emporte sur la clarté solaire : le dieu *Lunus* est supérieur au dieu *Sûrya*.

Mis sans doute en veine par la description du *serviteur*, Bhîshma passe sans transition à celle du *maître*. Les qualités qu'il exige de celui-ci sont encore plus nombreuses que celles qu'il réclame du premier. Surtout il lui défend l'égoïsme, l'indifférence. Il veut qu'il s'attache ses sujets et spécialement ceux qui entourent sa personne, à force de bienfaits et de récompenses.

Vient ensuite la peinture des gens de guerre que le roi doit prendre à son service. Toutes ces descriptions s'enchevêtrent un peu les unes dans les autres. Toutefois, le narrateur ne perd jamais de vue son sujet ; il y revient au moment même où l'on croit qu'il s'en écarte davantage.

A l'*adhyâya* CXIX, il précise davantage encore l'enseignement à tirer de l'*itihâsa* qu'il vient de raconter. Un roi sage confiera à chacun le poste

(1) Adhyâya CXVIII, Çloka 15.

qui lui convient. « Le Çarabha aura le poste du Çarabha, le lion celui du lion, le tigre celui du tigre et le léopard celui du léopard (1). » De même, « le chien ne sera point élevé à un rang supérieur à sa nature; » autrement « il deviendrait fou d'orgueil (2), » et son maître serait sa première victime.

Bhîshma conclut qu'il ne faut point traiter les gens *à rebrousse poil*, c'est la traduction littérale de l'expression sanscrite *pratilomam* (3). Le bonheur des peuples est à ce prix.

Après cette *conclusion* qui n'est pas la première, le vieux guerrier, oubliant sans doute qu'il agonise, recommence son discours en décrivant à nouveau les qualités d'un bon serviteur.

Le chapitre se termine sur les paroles suivantes de l'intrépide discoureur : c'est naturellement à Yudhishthira qu'elles s'adressent :

« Telle est dans sa perfection la sage conduite à tenir envers tes sujets; l'apologue du chien (te l'indique). »

Je me sers d'animaux pour instruire les hommes (4),

(1) Çl. 5.
(2) Çl. 2.
(3) Çl. 6.
(4) Livre 1er, Prologue. Dédicace *à Monseigneur le Dauphin.*

a dit notre La Fontaine. Les Hindous ne procèdent pas autrement, nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer.

ADHYAYA CXVI

1. *Bhishma dit:* On raconte une antique légende qui fournit un excellent et perpétuel enseignement aux gens de bien et aux sages.

2. Elle concerne la question que tu me poses. Je l'ai ouïe de la bouche d'éminents ascètes dans le bois sacré de Râma, fils de Jamadagni.

3. Dans une vaste forêt, non fréquentée par les hommes, vivait un Rishi qui se nourrissait de racines et de fruits, mortifié, les sens domptés ;

4. Il se livrait aux pratiques saintes, l'esprit calme, très appliqué à la lecture (du Véda), pur, l'âme sanctifiée par le jeûne, il observait fidèlement le *sattva*.

5. A la vue de l'innocence de ce sage, tous les êtres qui habitaient la forêt accouraient auprès de lui ;

6. Troupes féroces de lions et de tigres, éléphants énormes, rendus furieux (par le mada), léopards, rhinocéros, ours, et autres animaux à l'aspect terrible,

7. Tous ces buveurs de sang venaient donner

le bon jour au Rishi et lui témoignaient une soumission, une affection de disciples.

8. Après lui avoir ainsi manifesté leur respect, ils s'en retournaient tous dans leur retraite. Seul un animal domestique, (un chien), n'abandonnait point le grand Muni.

9. Il était affectueux, d'un dévouement sans borne, amaigri par le jeûne, faible, se nourrissant de fruits, de racines et d'eau, calme, l'attitude digne.

10. Il se tenait, ô prince magnanime, aux pieds du Rishi, assis (sur sa natte) ; il manifestait un naturel (pareil à celui) de l'homme, et se montrait attaché (au solitaire) par les liens de l'affection la plus étroite.

11. Survint alors un léopard d'une force prodigieuse, qui se nourrissait de sang, que la vue de sa proie comblait de joie ; son aspect cruel le faisait ressembler au (dieu) qui met une fin à tout (1).

12. Dans sa soif, il se léchait (les lèvres) ; il se battait (les flancs) de sa queue ; la gueule ouverte, tombant d'inanition, il réclamait sa proie.

13. Voyant approcher ce (monstre) farouche e

tremblant pour sa vie, ô le meilleur des hommes, le chien dit à l'ascète; écoute bien, ô roi.

14. Le léopard, l'ennemi des chiens, ô bienheureux, va me tuer; dans ta bonté, délivre-moi de cette crainte, grand Muni.

15. Fais cela, ô toi qui es puissant, qui sais tout, il n'y a point de doute. — L'ascète qui connaissait la nature et (la signification) des cris de tous les êtres, qui était doué d'une puissance absolue, sachant la cause de sa frayeur, (répondit) au chien.

16. *L'ascète dit :* Il ne faut redouter ni le léopard, ni la mort en aucune façon ; tu vas abandonner cette forme de chien et devenir léopard, ô enfant.

17. Aussitôt le chien revêtit la forme de léopard; son pelage tacheté étincelait comme de l'or ; sa mâchoire était garnie de dents puissantes et il (pouvait dès lors) vivre sans crainte dans la forêt.

18. Le léopard n'apercevant plus, en face de lui, qu'un animal de son espèce, sentit sa fureur tomber tout à coup.

19. Bientôt se présenta un tigre d'aspect redoutable, la gueule ouverte, tourmenté par la faim ; il se léchait les lèvres dans sa soif de sang.

20. A la vue de ce tigre mourant d'inanition, courant les bois à la recherche d'une proie, le (chien devenu) léopard, dans le but de sauver sa vie, se réfugia près de l'ascète.

21. Le Muni, qui aimait beaucoup son compagnon (de solitude), alors le transforma en un tigre capable de vaincre (tous ses) ennemis.

22. Le tigre à son aspect ne (chercha pas à) le tuer, ô roi. Le chien, devenu de la sorte un tigre puissant, ne se nourrissait plus que de chair.

23. A partir de ce temps, il ne voulut plus manger de racines, ni de fruits. Comme le roi des animaux, il se complaisait au séjour des bois. Voilà comment, ô grand roi, (le chien) fut transformé en tigre.

ADHYAYA CXVII

1. *Bhishma dit :* (Un jour que) ce tigre dormait, à l'entrée de sa hutte de feuillage, repu de la chair des gazelles qu'il avait tuées (à la chasse), vint dans ce lieu un éléphant furieux, haut comme un nuage,

2. Les tempes fendues, le corps tacheté (de lotus) (2), les bosses frontales énormes, (armé) de colossales défenses, le corps gigantesque, la voix retentissante comme (la foudre dans) la nuée.

3. A la vue de cet éléphant qui accourait vers lui furieux, irrésistible, le tigre effrayé se réfugia sous la protection de l'ascète.

4. Alors il fut changé de tigre en éléphant, par le meilleur des Rishis. Il ressemblait à une nuée immense; son aspect effraya (l'autre) éléphant.

5. Le (chien devenu) éléphant se promenait alors au milieu des lotus, dans les bosquets épais de *Çallakis*, joyeux, le corps saupoudré de la poussière des lotus.

6. Un jour que l'éléphant errait dans le voisinage du Rishi, longtemps après sa dernière métamorphose,

7. Vint dans cet endroit un lion à la crinière épaisse et rouge, né dans une caverne de rocher, terrible destructeur d'éléphants.

8. En voyant le lion approcher, l'éléphant que la peur de ce lion troublait et rendait malade (de frayeur), se réfugia en tremblant auprès de l'ascète.

9. Le roi des éléphants fut alors changé en lion. Dès lors il ne tint plus compte du lion sauvage, à cause de la similitude de sa nature.

10. A son aspect, le lion sauvage fut saisi d'épouvante (à son tour). L'(éléphant devenu) lion (continua d')habiter l'ermitage, au milieu du grand bois.

11. Par la terreur qu'il leur inspirait, les autres fauves cessèrent de se montrer dans le voisinage de cette solitude; pleins d'effroi, ils ne songeaient plus qu'à sauver leur vie.

12. Au bout d'un certain temps, (apparut), un jour, un (monstre) hostile à tous les êtres, puissant; il se repaissait de chairs sanglantes, et inspirait une terreur générale.

13. Il avait huit pattes, un œil au front, (c'était un) *Çarabha* coureur des bois; il vint à l'ermitage du Muni, dans le dessein de tuer (le) lion.

14. L'ascète transforma celui-ci en un (autre) Çarabha d'une force prodigieuse, ô vainqueur de tes ennemis. Alors le Çarabha sauvage, à l'aspect du Çarabha de l'ascète,

15. De sa force, de son courage extraordinaire, de son agilité, s'éloigna du bois. Le (chien devenu) Çarabha, par le moyen de l'ascète,

16. Demeurait toujours près de lui, heureux. Cependant, toutes les autres bêtes sauvages avaient peur du Çarabha, .

17. Et fuyaient dans toutes les directions, ô roi, tremblant pour leur vie. Le Çarabha cependant continuait d'être dans la joie et se plaisait à tuer les êtres.

18. Il ne désirait point se nourrir de fruits, ni de racines ; ce mangeur de chair, ce Çarabha éprouvait pour le sang une soif ardente.

19. Il résolut, l'ingrat, de tuer l'ascète, lui, le fils d'un chien. (L'ascète) le sut par la vertu révélatrice de son tapas.

20. L'ascète, à la science étendue, devinant (son intention), dit au chien (devenu Çarabha) : De chien tu fus changé en léopard, de léopard en tigre;

21. De tigre tu devins un éléphant (aux tempes) arrosées de *mada;* d'éléphant tu devins lion. Tu

fus un lion puissant; de lion tu es devenu Çarabha.

22. Ce fut par affection pour toi que je te fis passer (par ces divers états) auxquels la nature ne t'avait point destiné. Mais, puisque tu veux, ô pervers, (payer) mes bontés (d'ingratitude), en me faisant du mal,

23. Reprenant ton essence propre, tu vas redevenir chien. Alors ce Çarabha, ennemi de la famille des ascètes, ce pervers, ce méchant, cet insensé, maudit par le Rishi, reprit sa première forme.

ADHYAYA CXVIII

1. *Bhîshma dit :* Le chien, recouvrant ainsi son naturel, tomba dans une profonde tristesse; chassé par le Rishi, à cause de sa perversité, il dut fuir l'ermitage.

2. Ainsi, un roi sage s'efforcera de connaître la sincérité (de ses gens), leur intégrité, leur droiture, leur naturel, leur véracité, leur science, leurs mœurs, leur race et le réfrènement de leurs sens;

3. Leur bonté de cœur, leur force, leur vigueur, leur dignité, leur considération, leur patience. Lorsqu'il aura trouvé de dignes serviteurs, il devra les attacher (à son service) et les garder avec soin.

4. Le roi ne doit point choisir pour ministre quelqu'un qu'il n'ait pas éprouvé ; s'il s'entoure de gens de basse extraction, il ne prospère point.

5. Un homme bien né, en vertu même de la noblesse de sa nature, ne méditera point ordinairement de perfides desseins, fût-il, de la part du roi, l'objet de persécutions imméritées.

6. Tandis qu'habituellement l'homme de basse

extraction, ayant obtenu des dignités difficilement accessibles, de la part d'un bon (prince), deviendra son ennemi, s'il en reçoit de simples paroles de blâme.

7. Noble, instruit, intelligent, versé dans la science divine et humaine, discernant le sens de tous les *çâstras*, patient, connaissant les localités;

8. Se rappelant les bienfaits reçus, plein de force, d'endurance, maître de soi et de ses passions, sans envie, satisfait de ce qu'on lui donne, désirant la prospérité de son maître et de ses amis;

9. (Fidèle) associé (de son roi), versé dans la science des lieux et des temps, se plaisant à faire le bien, toujours dévoué, recherchant l'utile, infatigable;

10. Soucieux de remplir les devoirs de sa charge; instruit dans l'art de la paix et de la guerre, connaissant le triple objet de la royauté, plein d'affection pour les habitants des bourgs et des villes;

11. Habile dans l'art de rompre les bataillons (ennemis); sachant (inspirer à son) maître la joie et la confiance; discernant les signes et les gestes; possédant la science de la stratégie;

12. Consommé dans l'art de dresser les éléphants; dépouillé d'égoïsme; brave, adroit, maître de ses sens, vigoureux, d'une conduite correcte;

13. De mœurs pures, entouré de gens honnêtes, éloquent, de belles manières, pourvu d'autorité, fin politique, doué de vertus et d'énergie;

14. Actif, libéral, insinuant, persuasif, ferme, courageux, magnanime, sachant mettre à profit (les circonstances) de temps et de lieu;

15. Le (roi) qui possède un tel ministre et qui l'honore, son empire s'étend comme l'éclat de la lune (3).

16. Un prince sera doué lui-même de ces qualités; il sera versé dans les (saintes) Ecritures, affable, attaché à ses devoirs, préoccupé du soin de protéger ses sujets;

17. Ferme, patient, pur, sévère à l'occasion, connaissant les hommes et les lieux, prêt à suivre (les avis), actif, écoutant (volontiers ce qu'on lui dit), habile à discerner les bons conseils des mauvais;

18. Intelligent, doué de mémoire, prêt à remplir ses obligations, les passions domptées, te-

nant des propos toujours aimables, patient à l'égard de ceux mêmes qui ne le sont point;

19. Pratiquant personnellement la libéralité, plein de foi, le visage gracieux; la main tendue vers les malheureux, toujours entouré de ses conseillers, se plaisant à rendre service.

20. Il ne doit pas être égoïste, indifférent, prêt à faire n'importe quoi. Après chaque entreprise menée à bien, il récompensera ses ministres; il se montrera l'ami de ceux qui lui sont dévoués.

21. Il s'attachera les gens en évitant l'inflexibilité; son visage sera toujours souriant; toujours plein d'attentions pour ses serviteurs, il ne se laissera pas aller à la colère; il sera magnanime.

22. Il doit gouverner équitablement et fuir l'anarchie; il prescrira ce qui est légal. Il aura pour yeux ses espions (4); il surveillera ses sujets; il s'occupera toujours diligemment de ce qui concerne le devoir et l'intérêt.

23. Un monarque, doué de cette centaine de qualités, est désiré (universellement). Les guerriers aussi, ô roi, doivent tous posséder de nombreuses vertus.

24. (Le roi) doit, pour l'aider à défendre son

empire, rechercher des guerriers pleins de bravoure; s'il désire la prospérité (de son pays), il prendra garde à ne les point négliger.

25. Ils devront être intrépides sur le champ de bataille, reconnaissants, instruits dans le maniement des armes, versés dans la connaissance du devoir et des saints enseignements, entourés de fantassins;

26. Sans peur, sachant combattre sur des éléphants et sur des chars, habiles dans l'art de lancer des flèches ou des javelots. La terre appartient au roi qui possède une telle (armée).

27. Il devient capable de tout conquérir. Toujours plein de ressources, ayant beaucoup d'amis, ce prince atteint le plus haut degré de puissance.

28. O Bhârata, (le prince) qui a réuni ainsi des milliers de chevaux montés par des hommes de cœur, peut vaincre la terre entière.

ADHYAYA CXIX

1. *Bhishma dit :* (Instruit par l'histoire du chien), le roi appliquera chacun de ses serviteurs à la fonction qui lui convient, s'il veut goûter, comme il est juste, les fruits de la royauté.

2. Un chien ne sera point placé dans un rang supérieur qui lui donne de l'orgueil ; s'il est élevé au-dessus du rang qui lui appartient, il deviendra fou d'arrogance.

3. (Le roi) confiera à ses serviteurs des postes conformes à leur naissance et à leurs qualités; ils ne sauraient remplir une fonction pour laquelle ils n'auraient point d'aptitude.

4. Le roi qui proportionne les charges aux aptitudes des gens, s'entoure ainsi de serviteurs capables et il prospère.

5. Un Çarabha aura le poste d'un Çarabha ; un lion, celui qui convient à un lion ; un tigre, celui d'un tigre ; un léopard, celui d'un léopard.

6. Tu donneras à tes gens les charges qui reviennent à chacun d'eux ; il ne faut point les placer à contresens, si tu veux cueillir les fruits de tes œuvres.

7. Le roi qui transgresse cette règle et confie à ses serviteurs des postes pour lesquels ils n'ont point de dispositions, est inintelligent; il ne saurait faire le bonheur de son peuple.

8. Les gens dénués d'expérience, de grandeur d'âme, de science, qui ne sont pas maîtres de leurs passions, qui ne sont pas de noble origine, tous (ces gens-là) le roi qui souhaite des serviteurs capables se gardera bien de les employer.

9. Les gens honnêtes, nobles, braves, instruits, sans ambition ni étroitesse d'esprit, purs, habiles, voilà ceux (dont le prince) doit s'entourer.

10. Ceux qui sont humbles, appliqués, calmes, honnêtes, doués de brillantes qualités naturelles, à l'abri de reproches pour les fonctions (qu'ils remplissent) sont les souffles vitaux des rois.

11. Un lion doit toujours marcher à côté d'un lion. Celui qui, sans être lion, se fait accompagner d'un lion, obtient les avantages du lion.

12. Un lion qui remplit (sa cour) de chiens, et qui (néanmoins) souhaite cueillir les fruits d'œuvres léonines, est incapable de le faire, grâce à son entourage.

13. Aussi, ce n'est qu'en s'aidant, ô roi, de (ser-

viteurs) braves, intelligents, instruits, nobles, (qu'un roi) peut conquérir toute la terre.

14. Un homme dépourvu de sagesse, de loyauté, d'intelligence, de générosité, ne doit pas être choisi comme serviteur par les gardiens de la terre, ô le meilleur des princes.

15. Les serviteurs dévoués aux intérêts de leurs maîtres, qui courent (accomplir leurs ordres) sans se retourner, comme des flèches, et se rendent utiles, seront traités avec douceur.

16. Les rois ne doivent rien épargner pour conserver leur trésor; car le trésor, c'est la racine de la royauté d'où dépend sa grandeur.

17. Ton grenier doit toujours être rempli ; tu en confieras la garde à des gens de bien ; sois toujours riche en or et en grains.

18. Les serviteurs, toujours appliqués (à leurs devoirs), seront expérimentés dans les combats ; il est à désirer qu'ils le soient aussi dans les soins à donner aux chevaux (de guerre).

19. Sois plein d'attention pour tes parents et pour tes alliés, entoure-toi d'amis et de connaissances ; recherche ce qui est avantageux aux citoyens, ô toi, la joie des fils de Kuru.

20. Telle est, dans sa perfection, la sage conduite à tenir envers tes sujets ; l'apologue du chien (la résume); désires-tu m'écouter plus longtemps, ô mon fils ?

NOTES

(1) *Antaka* ou le Dieu qui met fin à tout, c'est Yama. Nous avons parlé ailleurs de ses *envoyés*. Armés d'un filet, ils s'emparent des hommes dont la dernière heure a sonné et les traînent pantelants devant leur maître inexorable.

(2) L'éléphant, rendu furieux par le rut, se plonge dans les étangs couverts de lotus en fleurs, et en sort *saupoudré*, pour ainsi dire, de la poussière qui s'en détache.

Le texte dont je me sers porte *prâmçu* qui veut dire long, grand, comme s'il s'agissait de lotus de dimensions colossales, mais c'est évidemment *pâmsu* qu'il faut lire.

(3) James Darmesteter, après un voyage dans l'Inde, racontait que l'on ne peut se faire une idée des splendeurs d'un clair de lune, dans ce pays, si l'on ne l'a vu. C'est ce qui explique, nous le répétons, pourquoi les poètes hindous se plai-

sent tant à comparer à l'éclat de la lune celui d'un visage rayonnant de beauté. Nous lisons, dans la Bible, la même expression, *pulchra ut luna*, qui se rapporte à l'Epouse du *Cantique des Cantiques* (1).

(4) Cette image est familière aux écrivains orientaux, qui s'en servirent dans tous les temps.

(1) VI, 9.

LES TROIS POISSONS

Les Hindous savent être longs, même dans leurs récits les plus courts. Ainsi, dans le petit apologue suivant, nous trouvons d'assez nombreuses répétitions. Tout d'abord, l'auteur rappelle la maxime qu'il s'agit d'établir, à savoir le danger de l'imprévoyance ou plutôt de la négligence, de la *remise au lendemain des affaires sérieuses*, ce que rend si bien le terme anglais *procrastination*. Puis la fable récitée, Bhîshma indique la morale qui s'en dégage, comme si Yudhishthira n'était pas capable de l'en tirer tout seul. Il insiste fortement sur la nécessité de la prévoyance et de la présence d'esprit, comme sur les dangers de l'insouciance et de la paresse. Il tourne et retourne cette idée à satiété. C'est qu'il connais-

sait le tempérament hindou, fait précisément de légèreté et d'irréflexion.

En dépit de sa brièveté, la trame du récit est donc un peu lâche. Nous connaissons trop ces recueils de légendes pour nous en étonner. D'ailleurs, excepté la science de la grammaire qu'ils ont poussée fort loin, les Hindous n'ont guère fait qu'ébaucher les sciences et les arts. Ils passent pour avoir tout commencé; cela est possible, mais ce qui est certain, c'est que généralement ils n'ont point su tirer parti de leurs inventions et qu'ils n'ont rien ou presque rien achevé, ni conduit à sa perfection. Ils ne furent et ne seront jamais, bien probablement, que de grands enfants.

ÇANTI PARVAN

ADHYAYA CXXXVII

1. *Bhîshma dit :* Celui qui sait prévoir l'avenir et celui qui avise au présent réussissent tous deux; le négligent se perd.

2. A ce sujet, écoute avec attention cette très intéressante histoire ; elle concerne un personnage qui, dans son indolence, ne savait ce qu'il fallait faire ou omettre.

3. Dans un étang, peu profond mais très poissonneux, vivaient trois *Çakulas;* ils ne se quittaient pas, tant était grande leur amitié, ô fils de Kuntî.

4. De ces trois amis, l'un prévoyait de loin ce qui devait arriver, le second tirait le meilleur parti possible des circonstances présentes, mais le troisième était fort indolent.

5. Un jour, des pêcheurs se réunirent pour vider ce lac dans une plaine en ouvrant de toutes parts aux eaux de nombreuses issues.

6. Sentant l'eau décroître, le poisson prévoyant dit à ses deux amis, dans cette situation critique :

7. Un grand péril menace tous les habitants du lac ; fuyons vite ailleurs, avant que la retraite ne nous soit fermée.

8. Celui qui, dans sa prudence, prévoit un malheur avant qu'il ne soit arrivé parvient à s'y soustraire ; ainsi donc suivez mon conseil et fuyons.

9. Le poisson négligent répondit : Rien de plus judicieux, mais il n'y a pas lieu de se presser, si je ne m'abuse.

10. Alors celui qui savait tirer parti du présent dit au poisson qui remettait toujours au lendemain : Quand le temps est venu, j'ai coutume de ne rien négliger.

11. Ayant ouï cela, le poisson prévoyant sortit sagement par une brèche et gagna un autre lac aux eaux profondes.

12. Les pêcheurs, voyant l'étang presque à sec, se saisirent par différents moyens des poissons qui s'y trouvaient.

13. L'eau qui restait dans le réservoir étant agitée, le poisson indolent fut pris avec les autres.

14. Les pêcheurs ayant attaché (les poissons) à l'aide de ficelles, le *Çakula* renommé pour sa

présence d'esprit se glissa parmi les autres et demeura immobile.

15. Il tenait la corde entre ses dents, et les pêcheurs crurent que tous étaient pris (1).

16. Ils les lavèrent dans une eau profonde; le Çakula avisé lâcha la corde et (se sauva) rapidement.

17. Le (troisième Çakula) qui différait toujours dans sa sottise, son manque d'intelligence et de réflexion, trouva la mort (victime ainsi) de sa folie et de son imprévoyance.

18. Celui qui par légèreté ne prévoit pas un avenir prochain ne tarde pas à périr, à l'exemple du poisson indolent.

19. L'homme qui, dès le principe, ne se met pas en sûreté, mais se dit: « Je suis habile, » s'expose au danger, comme le poisson (renommé) pour sa présence d'esprit.

20. Celui qui prévoit l'avenir et celui qui sait tirer parti des circonstances présentes, réussissent tous deux; mais celui qui remet toujours à plus tard, périt.

NOTE

(1) Au lieu de corde ou de ficelle, comme nous nous sommes cru obligé de rendre les termes sanscrits *rajju*, *udyâna*, nous croyons bien plutôt qu'il s'agit de brins de joncs ou d'osier pareils à ceux dont se servent nos pêcheurs pour enfiler les poissons les uns aux autres par la gueule, en leur traversant la mâchoire inférieure à l'aide de ces broches. Cela explique le succès du stratagème employé par le *Çakula* doué de présence d'esprit. Il se glissa au milieu des poissons déjà pris, saisit la baguette avec ses dents et se laissa enlever avec les autres; puis, lorsque les pêcheurs plongèrent cette baguette dans l'eau pour laver les poissons embrochés, il lâcha prise et se sauva, sans qu'on s'en aperçût.

LE CHAT ET LE RAT

Cet apologue du chat et du rat démontre la double vérité renfermée dans les trois fables de La Fontaine *Le Lion et le Rat*, *La Colombe et la Fourmi* et *L'Ane et le Chien* (1). On y voit, en effet, qu'

> On a souvent besoin d'un plus petit que soi,

et qu'

> Il se faut entr'aider : c'est la loi de nature.

L'une de ces fables suffirait, au besoin, pour cette double démonstration.

Bhîshma, par ce nouvel enseignement, veut apprendre à son royal pupille comment il se doit

(1) II, 11 et 12 ; VIII, 17.

conduire en présence d'un ennemi redoutable. Il débute par cette maxime que l'ennemi se transforme en ami et l'ami en ennemi, suivant les circonstances. Sophocle dit quelque part qu'il faut toujours se conduire à l'égard d'un ami comme s'il devait un jour devenir un ennemi, et à l'égard d'un ennemi comme s'il devait devenir un ami.

C'est là ce que l'on peut appeler de la morale utilitaire. Au fond, ce n'est que de l'égoïsme à moins que ce ne soit prudence et sagesse; car l'homme est tellement mobile et changeant, ses affections et ses antipathies sont le plus souvent si peu raisonnables, qu'il ne faut pas trop tenir compte des unes et des autres.

La poursuite de l'utile (1), tel est le but qu'un roi doit se proposer, lorsqu'il fait la guerre ou la paix, suivant Bhîshma, qui insiste en affirmant que celui-là réussit qui sait choisir le moment opportun pour se réconcilier avec un ennemi et rompre avec un allié, selon que ses intérêts l'exigent (2).

Afin de prouver son assertion, il cite longue-

(1) Çloka 15.
(2) Çl. 17.

ment l'histoire du rat et du chat. Le vieux guerrier, bien qu'il ne dût pas être fort à l'aise, couché qu'il était sur un lit de flèches, est cependant encore plus prolixe que d'habitude. Le *semper ad eventum festinat* d'Horace (1) ne lui est guère applicable ; mais aussi Vyâsa, l'*Homère* hindou, ne ressemble-t-il que de loin à l'auteur de l'*Iliade*. Il ressemble encore moins à notre La Fontaine, dans les fables sans nombre dont il sème ses récits interminables, bien qu'il développe souvent les mêmes maximes, comme celle-ci que nous cueillons au passage : *Mieux vaut un sage ennemi qu'un ami insensé* (2).

La Fontaine, de même, a dit :

> Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
> Mieux vaudrait un sage ennemi (3).

Une autre sentence qui ne se trouve point dans notre fabuliste, mais qui n'en est pas moins belle, est celle-ci :

« Il suffit à des gens de bien de faire sept pas ensemble pour être amis (4). »

---

(1) *Art poét.*, 148.
(2) Çl. 46.
(3) VIII, 10. *L'Ours et l'Amateur des jardins.*
(4) Çl. 56.

Malheureusement cette pensée est comme noyée dans un déluge de paroles, et perdue au milieu du récit et de ses longueurs. Un véritable écrivain n'eût pas manqué de l'accentuer et de lui donner du relief; mais l'auteur quel qu'il soit de cette vaste épopée fut moins habile qu'infatigable.

Voici une nouvelle sentence également juste et pittoresque, mais pareillement égarée dans un dédale où l'on a peine à la retrouver:

« On traverse sur une planche une rivière large et profonde. L'on fait passer la planche et l'on passe avec elle (1). »

Autant le style de notre auteur est lâche et diffus dans les descriptions et, en général, dans les narrations, autant il est concis et ferme dans les sentences.

Le rat de Vyâsa est plus prudent, peut-être, que celui de La Fontaine. Il attend, pour couper la dernière maille du filet et rendre son ennemi à la liberté, l'arrivée du chasseur, car à ce moment le chat, tremblant à l'approche de ce dernier et pressé de sortir du piège, s'enfuira en toute hâte, *sans songer à autre chose qu'à sauver sa vie* (2).

(1) Çl. 62.
(2) Çl. 98.

Le chat cependant blâme la lenteur que met le rat dans son travail. Il l'accuse d'ingratitude et lui rappelle qu'*en faisant ainsi le mal il abrège son existence* (1).

Pratâp observe ici que la vertu prolonge l'existence, mais que le péché, la méchanceté l'abrège. « Vérité que l'on rencontre presque à chaque instant, ajoute-t-il, dans les livres saints de l'Inde. »

Il aurait pu remarquer aussi que, dans la circonstance présente, si le rat s'était laissé persuader par le chat, il eût probablement payé de sa vie sa bonne action, en dépit des Ecritures mentionnées par lui. Mais il préféra la prudence à la magnanimité et il ne s'en trouva pas plus mal. Il savait que l'amitié basée sur la crainte disparaît avec le péril qui lui donna naissance (2).

Cependant la nuit se passe. Le hibou et l'ichneumon qui n'attendaient, pour dévorer le rat, que l'éloignement du chat, leur ennemi, sont rentrés dans leurs trous. Le narrateur, oubliant qu'il les a déjà fait battre en retraite, une première

(1) Çl. 104.
(2) Cf. Çl. 108.

fois (1), donne de nouveau ce détail (2) qui d'ailleurs a bien son importance. Le rat, n'ayant plus d'autre adversaire que le chat et voyant venir le Candâla, donne le dernier coup de dent si longtemps désiré de Lomaça qui, sans perdre une minute, grimpe à la cime du *banian*, pendant que lui, Palita, trotte au plus vite vers son trou.

Le chasseur, trouvant son piège rompu et vide, s'en retourne comme il était venu.

Il semble que l'apologue pouvait finir là. Mais non, l'auteur le recommence, ou mieux le continue.

Lomaça, en effet, interpelle, du haut de l'arbre, Palita, blotti au fond de sa retraite souterraine, et s'efforce de lui persuader que deux amis comme eux ne pouvaient se quitter comme cela, sans même s'être *dit un mot d'adieu* (3). Il fait appel à toute son éloquence féline pour le décider à sortir de sa retraite; c'est en vain. Le rat qui, sans doute, était un vieux routier et qui avait autant d'expérience que le rat voyageur de La Fontaine

(1) Çl. 88.
(2) Çl. 121.
(3) Çl. 126.

en avait peu, lorsqu'il rencontra l'huître entrebaillée (1), fait la sourde oreille.

Il soupçonne son nouvel ami de vouloir déjeuner à ses dépens.

Lomaça s'indigne d'un pareil soupçon. Il affecte de ne rien comprendre à cette méfiance trop justifiée du prudent Palita qui termine l'entretien en l'avertissant que le Candàla le guettait toujours. Lomaça effrayé s'enfuit, pendant que Palita rentre au fond de son trou.

Bhìshma, comme morale de son long apologue, invite son royal neveu à se montrer toujours plein de réserve et de circonspection, à l'égard d'autrui. Il conclut par cette parole passablement égoïste : *Il faut, suivant les circonstances, s'unir à ses ennemis et rompre avec ses alliés* (2).

Machiavel n'eût pas désavoué cette politique.

(1) VIII, 9.
(2) Çl. 207.

ÇANTI PARVAN

ADHYAYA CXXXVIII

1. *Yudhishthira dit :* Tu m'as montré, ô taureau des Bhâratas, combien est excellente (la sagesse qui consiste) à prévoir l'avenir ou à tirer parti du présent, et combien funeste est la négligence.

2. Je désirerais savoir, ô taureau des Bhâratas, la prudence (nécessaire à) un roi pour ne pas succomber sous les coups d'ennemis qui l'environnent.

3. (Je parle d'un roi) soucieux de ses devoirs et de ses intérêts et versé dans la science des çâstras sacrés. Je te le demande, ô le meilleur des Kurus, réponds-moi.

4. Un roi environné d'ennemis nombreux, comment doit-il se conduire ? Je désire que tu m'instruises à fond et suivant les règles, là-dessus.

5. Un roi est tombé dans une situation critique ; des ennemis nombreux le pressent de toutes parts et s'efforcent de le détruire dans son isolement, (pour se venger) d'anciennes vexations.

6. Attaqué de tous les côtés par de puissants adversaires, comment, faible, sans auxiliaire et seul, résistera-t-il ?

7. Comment se fera-t-il des amis et des ennemis, ô taureau des Bhâratas. Quelle conduite tiendra-t-il entre ses ennemis et ses amis ?

8. Si un ami déclaré devient son ennemi, que peut faire un homme pour être heureux ?

9. Qui doit-il combattre ? Avec qui s'alliera-t-il ? Comment sortira-t-il du milieu de ses ennemis, quelque puissant qu'il soit ?

10. De tous les problèmes, celui-là est le plus important, le plus difficile. Personne ne peut en indiquer la solution ; il est malaisé de trouver quelqu'un qui puisse l'entendre.

11. (Je ne connais que toi) Bhîshma, fils de Çantanu, l'allié de la vérité, dont les sens sont domptés. C'est pourquoi, ô magnanime, dis-moi tout.

12. *Bhishma dit :* Cette question te sied, ô Yudhishthira ; (ton) bonheur en dépend. Ecoute-moi jusqu'au bout, mon fils ; (c'est un) secret (qui sert) dans l'adversité, ô descendant de Bhârata.

13. L'ennemi devient ami, et l'ami, par contre,

disparaît (pour faire place à l'ennemi). En vertu du concours des circonstances, la voie (de l'homme demeure) toujours incertaine.

14. Ainsi l'on contractera alliance ou l'on fera la guerre, suivant le temps et le lieu, en ayant soin de discerner ce qu'il convient de faire ou d'éviter.

15. Il faut toujours s'allier, après réflexion, avec des gens sages et poursuivant l'utile; l'on s'unira à ses ennemis eux-mêmes; (de cette façon) l'on sauvegardera ses souffles (vitaux), ô descendant de Bhârata.

16. Celui qui est assez insensé pour ne jamais se réconcilier avec ses ennemis, n'atteindra aucun but et ne réussira point, ô descendant de Bhârata.

17. Mais celui qui se réconcilie avec son ennemi et qui rompt avec un ami, suivant que ses intérêts le demandent, obtient de grands résultats.

18. On raconte à ce propos une ancienne légende : c'est le dialogue, sous un *nyagrodha*, entre un chat et un rat.

19. Dans une vaste forêt, il y avait un *nya-*

grodha colossal, chargé d'une ramure touffue où nichaient des oiseaux de toute espèce.

20. Ses branches lui donnaient l'aspect d'une nuée ; son ombre était fraîche ; il était merveilleux. Planté au milieu de la forêt, il abritait toute sorte de fauves.

21. Après avoir creusé sa racine et s'y être ménagé une retraite à cent issues, vivait là un rat très sage, nommé Palita.

22. Depuis longtemps habitait sur l'une de ses branches un chat qui s'appelait Lomaça ; il était heureux et se nourrissait d'oiseaux (qu'il dévorait) en quantité.

23. Là vint un Candâla pour s'installer dans la forêt ; chaque soir, au coucher du soleil, il tendait un piège (au pied du *nyagrodha)*.

24. Il disposait ses lacs et ses rets ; puis retournait chez lui dormir paisiblement et revenait à l'aube.

25. Chaque nuit, de nombreux animaux se laissaient prendre au piège. Une nuit, le chat lui-même y tomba par mégarde.

26. A la vue de son redoutable et irréconciliable ennemi pris au piège, Palita se mit à circuler en pleine sécurité.

27. Pendant qu'il courait ainsi dans le bois, sans crainte, cherchant sa nourriture, il aperçut de loin le morceau de viande (mis comme appât).

28. Il grimpa sur le piège et commença à ronger la viande,

29. Se riant en lui-même de son ennemi captif. Tout en rongeant sa viande, il s'avisa de regarder (autour de lui),

30. Et il reconnut un autre de ses ennemis qui approchait, redoutable, pareil à la fleur d'un *çara ;* sa demeure était un grand trou.

31. C'était un ichneumon appelé Harin ; il accourait avec rapidité, le regard féroce, attiré par l'odeur du rat.

32. Il levait la tête en haut, debout (près du piège), et se léchait (les lèvres, comme s'il tenait déjà) sa proie. (Le rat) vit (alors) un troisième ennemi habitant les creux (des arbres) et perché sur une branche.

33. C'était le hibou Candraka au bec aiguisé, rôdeur de nuit. Devenu ainsi l'objet (des convoitises) de l'ichneumon et du hibou,

34. (Le rat) plein d'épouvante, dans ce péril extrême, la mort en face de lui, pensa :

35. De toute part le danger m'environne, que

faire pour sauver ma vie ? Il était en effet cerné de tous côtés; il voyait partout le péril.

36. Transi de frayeur, il prit une résolution extrême. Quand on est dans une situation critique, il faut faire son possible pour en sortir et sauver sa vie (se dit-il).

37. De toute part le danger m'environne. Si je descends (du piège) à terre, aussitôt l'ichneumon me dévorera.

38. Si je reste ici, ce sera le hibou, et, s'il rompt le filet, ce sera le chat. Mais quand on a mon intelligence, on ne doit pas (se désespérer, ni) perdre sa présence d'esprit.

39. J'emploierai pour sauver ma vie toute mon industrie, et mon adresse. Celui qui est (comme moi) doué de sagesse et d'intelligence, qui est versé dans la science de la diplomatie,

40. Ne succombe jamais, si extrême que soit le danger.

41. Je ne vois pas d'autre moyen de salut présentement que dans le chat. Cet ennemi est (lui-même) dans une position critique; je puis lui rendre un grand service.

42. Me voici au milieu de trois ennemis qui en

veulent à ma vie; je vais donc me réfugier près de l'un d'eux, près du chat.

43. Dans mon habileté diplomatique je vais montrer (au chat) ce qui peut le sauver; puis par ce moyen, et grâce à ma prudence, je tromperai ce groupe d'ennemis.

44. C'est mon ennemi mortel, mais il est dans un péril extrême; bien qu'insensé, s'il peut comprendre que son intérêt est d'agir de concert (avec moi);

45. Tombé dans une situation désespérée, il se réconciliera avec moi; car lorsque l'on est exposé aux attaques d'un puissant (adversaire), on fait alliance même avec un ennemi.

46. Voilà, suivant les maîtres, comment doit agir, dans le péril, quiconque veut sauver sa vie. Mieux vaut un sage ennemi qu'un ami insensé.

47. Mon existence dépend du chat, mon ennemi. Eh bien! je lui dirai comment il peut être délivré lui-même.

48. Aujourd'hui, de rencontre, il sera pour moi un sage ennemi. — Ainsi réfléchissait le rat au milieu de ses adversaires.

49. Instruit de ses intérêts et de la conduite (qu'il devait tenir), sachant discerner le temps de

la paix et celui de la guerre, le rat dit au chat, d'un ton affectueux :

50. Je te parle en ami, ô chat ; puisses-tu vivre ; je souhaite que tu conserves la vie, pour le bonheur de tous deux.

51. O mon ami, ne crains rien, tu sauveras facilement tes jours. Je vais te délivrer, mais à la condition que tu ne me fasses pas de mal.

52. Il est un moyen, difficile (il est vrai), qui se présente à moi de te procurer une liberté qui me sera profitable.

53. Ce moyen, je l'ai trouvé à force de réfléchir ; il nous sera salutaire à l'un et à l'autre.

54. Cet ichneumon et ce hibou sont mal intentionnés à mon égard ; tant qu'ils ne m'atteindront pas, je resterai sain et sauf.

55. Ce misérable chat-huant avec ses houloulements, ses yeux qu'il roule sans cesse et tourne vers moi, s'avance jusqu'au bout des branches de l'arbre et m'inspire un indicible effroi.

56. Il suffit que des gens de bien fassent ensemble sept pas pour être amis ; tu es mon ami, (puisque tu es) sage. (Aujourd'hui), je contracte alliance avec toi ; tu n'as rien à craindre présentement.

57. Tu ne saurais rompre ce filet sans moi, ô

chat; je vais le couper, si tu (me promets) de ne point me faire de mal.

58. Tu as ta retraite dans le trou de cet arbre et moi à sa racine. Voici longtemps que nous vivons à son ombre; tu le sais.

59. Celui à qui nul ne se confie et celui qui ne se fie à personne, les sages ne les louent (ni l'un ni l'autre); ils sont toujours inquiets.

60. Dès lors, puisse notre amitié grandir; que notre union soit durable. Les gens sages n'approuvent pas ceux qui laissent passer l'occasion propice.

61. Voici l'occasion pour nous de devenir amis, sache-le. Ta vie m'est chère, la mienne doit l'être aussi pour toi.

62. On traverse sur une planche une rivière large et profonde. L'on fait passer la planche et l'on passe avec elle.

63. Tel sera notre concours; il (nous sera) profitable (à tous deux). Je te délivrerai et tu me délivreras.

64. Après avoir prononcé ce discours salutaire à tous deux, plein de sens, et persuasif, Palita attendit la réponse.

65. A ces paroles de son ennemi, sensées, con-

vaincantes, pleines de raison, le chat, doué de prudence, répliqua.

66. Sage, éloquent et réfléchissant sur sa situation, il honora (le rat) d'une réponse bienveillante.

67. Les yeux luisants, pareils à deux escarboucles, le chat Lomaça, regardant le rat avec bonté, lui dit :

68. Je te remercie, mon ami. Sois heureux, toi qui veux me sauver la vie. Fais ce qui te semble bon et ne tarde pas.

69. Ma position est très critique; la tienne l'est plus encore, unissons donc nos efforts (pour nous tirer de là); il ne faut pas hésiter.

70. Je ferai ce qui sera opportun et nécessaire pour réussir, ô maître; une fois tiré de danger (par tes soins), (je ne souffrirai pas que) ton bienfait soit perdu.

71. Je me confie en toi; dans mon affection pour toi, je te serai comme un disciple reconnaissant; placé sous ta tutelle, je te serai soumis.

72. A ces mots pleins d'abandon (et de confiance), Palita répondit au chat, en termes sages, prudents (et dignes) de son expérience.

73. Tu as noblement parlé; cela ne m'étonne

pas d'un être tel que toi. Voici l'expédient salutaire que j'ai trouvé; écoute-moi.

74. Je me réfugie sous ta protection; j'ai une peur atroce de l'ichneumon; tire-moi de péril, ami, et ne me tue pas; je puis (de mon côté) te sauver.

75. Protège-moi aussi contre le hibou qui me guette méchamment; je vais couper tes liens, je te le jure en vérité.

76. Lomaça, entendant cette parole bienveillante, digne et sensée, regarda joyeux Palita et l'applaudit chaleureusement.

77. Ayant ainsi approuvé Palita, le chat, ferme dans son amitié, lui répondit avec sagesse, empressement, joie et réflexion :

78. Viens promptement; sois heureux; tu m'es un ami aussi cher que la vie. Ta générosité me vaudra le salut, ô toi qui es plein de sagesse.

79. Une fois sorti de péril, ô mon maître, tout ce qu'il me sera possible de faire, ordonne-le-moi; je l'accomplirai. Faisons alliance, ô mon ami.

80. Délivré de ce danger, j'accomplirai, à l'aide de mes amis et de mes parents, tout ce qui te sera utile et agréable.

81. Tiré de ce mauvais pas, ô mon cher, je te

rendrai à mon tour service pour service, ô toi, mon bienfaiteur.

82. Toutefois, faire du bien et même beaucoup de bien en retour d'un service rendu, n'équivaut pas au bienfait reçu tout d'abord; c'est rendre ce que l'on a reçu, tandis que faire du bien (le premier), c'est agir avec désintéressement.

83. *Bhishma dit :* Voyant le chat disposé de la sorte, le rat entra (dans le filet) et se réfugia dans le sein de son ennemi.

84. Ainsi accueilli bienveillamment par le chat, le rat, doué d'intelligence, reposait confiant sur sa poitrine, comme sur celle d'un père ou d'une mère.

85. En voyant le rat couché entre les pattes du chat, l'ichneumon et le hibou n'espérèrent plus (pouvoir s'en saisir).

86. Ils demeurèrent frappés d'étonnement et de stupeur, à la vue de la joie extrême de leurs deux (ennemis).

87. En dépit de leur force, de leur intelligence, de leur habileté et de leurs efforts, ils étaient impuissants à rompre ce pacte.

88. A l'aspect de cette alliance (fondée) sur leurs intérêts (réciproques) entre le chat et le rat, le

hibou et l'ichneumon se hâtèrent de regagner leur retraite.

89. Couché entre les pattes du chat, Palita qui savait (discerner) les temps et les lieux, ô prince, rongeait peu à peu les mailles (du filet), mettant à profit l'occasion.

90. Le chat, emprisonné dans les rets dont il avait hâte de sortir, s'aperçut que le rat ne se hâtait pas de les couper.

91. A la vue de la lenteur avec laquelle il rongeait le filet, le chat se mit à presser le rat (d'achever sa besogne).

92. Pourquoi ne vas-tu pas plus vite, mon ami? (Maintenant que) tu as obtenu ton but, me négligerais-tu? Coupe le filet (promptement), ô toi qui détruis tes ennemis; ou le chasseur viendra auparavant.

93. Ainsi interpellé par le chat qui était aussi impatient que peu enclin à la reconnaissance, le rat prudent lui fit cette réponse sage et avisée:

94. Sois tranquille, ami, il ne faut ni hâte, ni trouble; nous savons profiter de l'occasion, nous ne perdons point nos instants.

95. Une action entreprise à contretemps ne

réussit pas ; tandis que, si elle est faite à temps, elle est très profitable à son auteur.

96. Si je te délivre avant l'heure, j'aurai tout à craindre de toi. Ainsi, mon ami, attends le moment (de la délivrance) ; à quoi bon cette impatience ?

97. Quand je verrai le Candâla venir, les armes à la main, j'achèverai de couper les mailles, dans le péril qu'alors nous courrons tous deux.

98. A ce moment-là, lorsque tu seras délivré, tu grimperas sur l'arbre, sans songer à autre chose qu'à sauver ta vie.

99. Tu t'enfuiras ainsi craintif et tremblant, et pendant que tu escaladeras les branches (du figuier), moi je regagnerai mon trou.

100. A ce discours intéressé du rat, le chat qui désirait sauver sa vie (au plus vite) fit une réponse insidieuse, digne de sa grande finesse.

101. Comme il s'était empressé de remplir ses engagements et qu'il s'était conduit avec douceur et obligeance (à son égard), Lomaça dit au rat qui, lui, ne se hâtait pas (de dégager sa parole) :

102. Les gens de bien, dans leur affection, n'agissent pas à l'égard de leurs amis, comme tu le

fais à mon égard, moi qui sans retard t'ai soustrait au péril.

103. De ton côté, tu devrais en toute hâte m'obliger, à ton tour. Encore un effort, ô mon sage (ami), et nous sommes sauvés tous deux.

104. C'est sans doute parce que tu te souviens de notre précédente inimitié que tu traînes en longueur. Réfléchis qu'en faisant ainsi le mal, tu abrèges ton existence.

105. Si autrefois j'ai commis par inadvertance quelque faute (envers toi), il ne faut point garder de ressentiment; pardonne-moi et secours-moi.

106. Au chat qui lui tenait ce langage, le rat prudent, qui était versé dans la science des çâstras, fit cette excellente réponse :

107. Après t'avoir entendu, ô chat, parler dans tes intérêts, écoute-moi parler dans les miens.

108. L'amitié basée sur la crainte et qui ne peut être conservée que si la crainte l'accompagne, il faut agir à son égard comme avec le serpent de la bouche de qui on retire sa main.

109. Celui qui ayant fait un pacte avec un puissant, ne se tient pas sur ses gardes, verra cette alliance tourner à son préjudice, et non à son avantage.

110. On ne contracte pas alliance, ni amitié avec le premier venu (sans motif), mais c'est l'intérêt qui rend les gens amis ou ennemis.

111. Les intérêts s'unissent aux intérêts, comme les éléphants (domestiques) aux (éléphants) sauvages; tandis qu'on ne regarde plus celui qui a fait ce que l'on attendait de lui.

112. Aussi en tout doit-on laisser quelque chose à faire. Maintenant, tu es saisi de crainte à l'approche du jour.

113. Tu ne songes pas à me dévorer, tu ne penses qu'à t'échapper du filet. J'ai coupé (avec les dents) un très grand nombre de mailles; il n'en reste plus qu'une.

114. Je la trancherai d'un seul coup de dent, sois tranquille, ô Lomaça. Pendant qu'ils conversaient ainsi tous deux et que tous deux étaient dans cette position

115. Critique, la nuit s'écoulait au milieu des frayeurs de Lomaça. Alors, à la pointe du jour, un être hideux, noirâtre,

116. Les hanches épaisses, l'aspect féroce, escorté d'une meute de chiens, les oreilles raides comme des conques, une bouche énorme, sordide, le regard farouche, apparut.

117. C'était le Candâla Parigha ; il était armé. En le voyant pareil à un messager de Yama, le chat, l'esprit terrifié,

118. Dit (au rat) dans son épouvante : « Que vas-tu faire maintenant ? » Tous deux étaient glacés d'effroi à cette apparition terrible.

119. A l'instant, l'ichneumon et le hibou perdirent tout espoir, malgré la force et la ruse qu'ils apportaient dans cette lutte (d'un nouveau genre).

120. Ils se voyaient impuissants à rompre de force le pacte salutaire que, dans leur intérêt (commun), avaient conclu le chat et le rat.

121. L'ichneumon et le hibou s'étaient alors retirés dans leur trou. Le rat (finit de) couper le filet (qui retenait) le chat.

122. Le chat délivré se réfugia dans l'arbre ; tandis que, sorti de la situation périlleuse où le (tenait la présence de) son redoutable ennemi,

123. Palita s'enfonçait dans son trou, Lomaça était grimpé sur une branche. Le Candâla prit son trébuchet et l'examina en tout sens.

124. Frustré dans son attente, il quitta aussitôt ce lieu et regagna sa hutte, ô chef des Bhâratas.

125. Alors délivré de toute crainte, et tiré de ce grand péril, Lomaça, se tenant au sommet de l'arbre, dit à Palita blotti dans son trou :

126. Sans m'avoir dit une parole (d'adieu), tu t'es soudain plongé (dans ton trou); qu'as-tu à craindre de moi, je ne puis oublier que je te dois mon salut ?

127. Je t'ai accordé ma confiance et tu m'as sauvé la vie ; maintenant que nous pouvons jouir de notre amitié, que ne viens-tu vers moi ?

128. Celui qui s'étant fait précédemment des amis, les néglige ensuite, ne les retrouve plus, grâce à sa folie, au moment du danger et dans le malheur.

129. Tu m'as rendu, ami, le plus grand service que tu me pouvais rendre. L'amitié qui nous lie, pourquoi ne pas en jouir ?

130. Tous mes amis, mes parents et mes alliés, tous seront pour toi pleins d'égards, comme des disciples à l'égard d'un maître aimé.

131. Et moi, je te comblerai de prévenances, ainsi que tes amis et tes parents. Qui donc (serait assez ingrat) pour ne point vénérer celui qui lui rendit la vie?

132. Sois désormais mon maître et celui de ma

maison. Tous mes biens sont à ta disposition.

133. Sois mon conseiller, ô mon ami, guide-moi comme un père. Tu n'as rien à redouter de moi, j'en jure par ma vie.

134. Ton intelligence te rend l'égal d'Uçanas, tu nous as vraiment conquis par la puissance (de ton entendement). Doué de l'énergie des mantras, tu m'as rendu la vie aujourd'hui.

135. A ces paroles extrêmement doucereuses du chat, le rat, dans sa science profonde des mantras, répondit d'une voix calme, en termes pleins d'à-propos :

136. Tout ce que tu viens de me dire, ô Lomaça, je l'ai compris : écoute maintenant ce qui me semble opportun de te répondre.

137. Il est bon d'éprouver ses amis et de connaître ses ennemis; dans ce monde les sages estiment cela très délicat.

138. Il est des amis qui ont l'air d'ennemis et des ennemis qui ont l'air d'amis. Lorsque les gens s'allient les uns aux autres, on ne sait s'ils agissent par amour ou par haine.

139. Nul n'est essentiellement ennemi ou ami d'un autre ; c'est la force des circonstances qui décide de l'amitié ou de l'inimitié.

140. Celui qui voit ses intérêts attachés à la vie, ou sa perte subordonnée à la mort d'un autre, reste son ami jusqu'à ce qu'il en juge autrement.

141. Non, il n'existe pas en soi d'amitié ferme ou d'hostilité durable; mais l'intérêt fait l'ami ou l'ennemi.

142. L'affection se transforme en haine, lorsque changent les circonstances; de même la haine en affection; l'intérêt personnel : voilà ce qui domine.

143. Celui qui se confie en ses amis, qui se méfie de ses ennemis et qui, sans égard pour son intérêt (personnel), s'adonne à la joie,

144. A l'affection ou à la haine, n'a point de pondération dans l'esprit. Il faut se méfier des gens soupçonneux et ne point trop se livrer aux gens confiants. Le danger, né de la confiance (mal placée), détruit jusque dans les racines.

145. C'est l'intérêt qui donne un père, une mère, un fils, des oncles maternels, des neveux, des alliés, des parents.

146. Un père, une mère abandonnent un fils aimé (jusque-là, mais) tombé (1). On ne sauvegarde que soi-même. Considère la puissance de l'intérêt personnel.

147. Ta conduite est digne d'éloge, toi qui, plein de sagesse, à peine échappé (au danger), cherches (le moyen d'assurer) le bonheur de celui qui fut ton ennemi, il n'y a pas de doute.

148. Tu descendis naguère du *nyagrodha* en ce lieu,

149. Pour tomber étourdiment dans un piège; tu ne (fus) pas avisé. Quand on a l'esprit léger, l'on ne saurait (se protéger) soi-même; à plus forte raison (ne saurait-on protéger) les autres.

150. Aussi un esprit irréfléchi ruine sans nul doute tous ses actes. Tu me dis aimablement que je te suis devenu cher aujourd'hui.

151. Voici en résumé l'origine de toute amitié : écoute-moi bien. Un motif (d'intérêt personnel) vous rend ami (de quelqu'un), un (autre) motif vous rend son ennemi.

152. Le monde des êtres est soucieux de ses intérêts et nul n'aime personne, s'il n'y trouve (quelque avantage. Telle est) l'affection réciproque des frères utérins (eux-mêmes) ou des époux.

153. Je ne sache personne qui aime sans cause. Si cependant des frères ou des époux se fâchent pour un motif quelconque,

154. Ils se réconcilient naturellement; il n'en

est pas ainsi des gens étrangers (les uns aux autres). L'un se fait des amis par ses libéralités, un autre par ses bonnes paroles.

155. Celui-ci s'attire l'affection (à grand renfort) de mantras, d'offrandes et de prières, dans un but intéressé. L'amitié est basée sur l'intérêt; la nôtre (n'eut pas) d'autre origine.

156. La cause cessant d'exister, l'amitié disparaît. Pourquoi, je te le demande, te suis-je resté si cher,

157. Sinon parce que tu désires faire de moi ta pâture? J'ai de l'intelligence. Les circonstances modifient la cause (de l'affection); tu t'y conformes dans ton intérêt.

158. Le sage recherche son profit et la foule imite le sage. Tu n'aurais pas dû parler ainsi à un sage, qui connaît ses intérêts.

159. La cause de ton affection, la parité d'intérêt, n'est plus de saison. Aussi, je ne m'écarterai point de mon intérêt, qu'il s'agisse de réconciliation ou de brouille.

160. Cela ressemble aux nuages qui changent d'aspect à tout instant. Le même jour me rend l'ennemi et l'ami (du même personnage).

161. Puis, de nouveau, je redeviens son ennemi.

Vois l'inconstance de l'amitié. Nous sommes restés unis aussi longtemps qu'a duré la raison (de notre affection réciproque).

162. Celle-ci a eu pour cause une circonstance spéciale, grâce à laquelle tu es devenu mon ami, toi qui es mon ennemi-né.

163. Le motif (de notre amitié) ayant disparu, notre inimitié naturelle revient. Je suis profondément versé dans la connaissance des préceptes qui concernent la conduite à tenir;

164. Dès lors, serais-je entré dans le filet à cause de toi, dis? Tu as pu me délivrer, j'ai pu (te sauver) à mon tour.

165. Ce service réciproque étant rendu, il n'y a pas de raison pour que nous prolongions notre alliance. Tu as atteint ton but, ô mon cher, et moi (le mien).

166. Désormais, je ne puis t'être utile qu'en qualité d'aliment. Je suis une proie pour toi; de plus je suis faible et tu es puissant.

167. Il ne peut pas y avoir d'alliance entre nous, dans des conditions si dissemblables. Je saisis ton plan. Délivré (d'un premier péril),

168. Maintenant tu désires faire de moi ta proie par quelque heureux stratagème. Ce fut la faim

qui te fit tomber dans le piège. Tu en es sorti, mais la faim te tourmente (toujours).

169. Te fiant sur l'habileté acquise par (l'étude) des çâstras, tu désires maintenant te repaître de mes membres. Je te sais affamé et voici pour toi l'heure de dîner ;

170. Tu cherches à manger et c'est sur moi que tu comptes. Voilà comment toi, qui as femme et enfants, tu désires faire alliance avec moi.

171. Tu t'efforces de m'inspirer confiance; mon cher, c'est impossible. S'ils me voient avec toi, ta tendre épouse et tes enfants,

172. Comment ne deviendrai-je pas leur proie, à ces êtres qui te sont chers ? Non, je n'irai pas avec toi; il n'y a plus de raison de nous fréquenter.

173. Sois bien intentionné à mon égard, si tu es maître de toi et que tu songes au service (que je t'ai rendu). Lorsqu'un ennemi, animé de sentiments bas (et d'ailleurs) dans une situation critique,

174. Cherche à apaiser la faim qui le torture, qui donc, s'il est prudent, se livrerait à lui ? Porte-toi bien, je m'en vais, tu m'es suspect, même de loin.

175. Qu'il soit le résultat de la confiance ou de l'étourderie, le contact (du faible) avec le fort n'est jamais louable.

176. Je n'irai point près de toi, n'insiste pas, ô Lomaça. Si tu estimes que je t'ai rendu service, donne cours à tes bons sentiments.

177. Même à l'abri du danger, je tremble devant un (plus) puissant (que moi). Si tu n'agis pas par égoïsme, dis-moi ce qu'il faut faire.

178. Je t'accorderai tout, hormis ma vie. Pour sauver sa vie on sacrifie enfants, royaume, bijoux, richesses.

179. On abandonne tout pour conserver l'existence. (Du reste), l'empire, les richesses, les joyaux que l'on a cédés à un ennemi,

180. Peuvent être reconquis, tant que l'on existe, dit-on. Mais abandonner sa vie, comme (on abandonne) ses biens et ses joyaux, n'est point désirable.

181. On doit donc tout sacrifier pour sauver ses jours, même ses femmes, même ses richesses. Ceux qui sont préoccupés de leur sauvegarde personnelle, qui s'entourent des plus grandes précautions,

182. Ignorent les calamités dues à l'impru-

dence. Ceux qui étant faibles considèrent le puissant comme un ennemi,

183. Ne subissent pas les fluctuations de l'esprit, car la science des çâstras leur donne de la fermeté.

A cette fin de non recevoir évidente de Palita,

184. Le chat tout honteux répondit :

185. *Lomaça dit :* Je te le jure, tu m'accuses (à faux) de trahir l'amitié. Je sais ta sagesse et que tu aimes à me rendre service.

186. Après avoir parlé dans le sens de l'intérêt, tu détournes ta vue de moi, et pourtant tu ne devrais pas, mon cher, me prendre pour ce que je ne suis pas.

187. Moi qui te dois de vivre encore et qui, par suite, suis lié d'amitié (avec toi), je n'ignore pas mon devoir ni les mérites (d'autrui), je suis reconnaissant essentiellement.

188. Je suis plein d'affection pour mes amis ; je te suis spécialement dévoué ; aussi devrais-tu, de nouveau, cher ami, te réunir à moi.

189. Sur ton invite, je te sacrifierais ma vie, ainsi que ma famille. Les sages estiment qu'ils sont dignes de confiance ceux qui sont en de telles dispositions d'esprit.

190. Ainsi donc, toi qui es sage et instruit, tu ne devrais pas hésiter.

Telles furent les cajoleries adressées au rat par le chat.

191. Le rat dont les réflexions étaient profondes répondit au chat : Tu es un flatteur, j'ai compris le sens de ton discours et je ne me fie pas dans un (pareil) ami.

192. Ce n'est ni par des flatteries, ni à force de présents que tu pourras me gagner de nouveau. Quand on est sage, on ne se livre pas à un ennemi sans raison, mon cher.

193. C'est dans ce sens que tu dois entendre les deux vers composés par Uçanas : En présence d'un ennemi commun, l'on s'allie avec un plus puissant (que soi).

194. Le pacte sera fidèlement gardé ; mais une fois le but atteint, (que le faible) ne se fie pas (à son allié). Il ne faut ni se fier à qui est méfiant, ni se trop confier à celui qui est confiant.

195. On doit toujours inspirer de la confiance aux autres, mais en se méfiant soi-même des étrangers. C'est ainsi qu'en toute éventualité, l'on veillera à sa propre conservation.

196. Les richesses, la famille, tout est à celui

qui vit. Voici le résumé de tous les traités de politique : La méfiance est ce qu'il y a de mieux.

197. Ainsi la méfiance à l'égard des hommes est ce qu'il y a de plus salutaire à l'homme. Quand on se méfie (et que l'on est sur ses gardes), on n'est jamais vaincu, même par un ennemi plus puissant.

198. Mais si l'on se confie (aveuglément) à son adversaire, on succombera, fût-on le plus fort. Je défendrai toujours ma vie contre tes pareils, ô chat.

199. Veille à ton propre salut en présence de (ce) Candâla, de vile extraction. — Le chat, pendant que le rat lui parlait, effrayé du danger qu'il courait,

200. Quitta la branche et s'enfuit en toute hâte. De son côté, Palita versé dans la connaissance des çâstras, ayant de la sorte prôné le pouvoir de la sagesse,

201. Se retira prudemment dans son trou. C'est ainsi que Palita seul et faible, par son savoir-faire et sa prudence,

202. Réussit à se débarrasser d'adversaires redoutables et nombreux. Le sage s'alliera même avec un ennemi puissant.

203. Le rat et le chat durent leur salut â l'appui qu'ils se prêtèrent l'un l'autre. Je t'ai montré le chemin du devoir pour le Kshatriya.

204. Je me résume, écoute, grand roi. Deux ennemis se firent de grandes amitiés;

205. Leur rapprochement eut lieu avec l'arrière-pensée de se duper l'un l'autre. Le sage l'emporta naturellement, grâce à sa prudence.

206. L'insensé (d'autre part) est toujours, par suite de sa folie, maîtrisé par les sages. Ainsi l'on affectera l'assurance, bien qu'effrayé, et la confiance, bien que plein de méfiance.

207. De la sorte, celui qui ne se laisse pas égarer, ne chancellera point, ou s'il chancelle, il ne tombe point. Il faut s'allier avec un ennemi ou se séparer d'un ami, suivant les circonstances.

208. Ainsi parlèrent toujours ceux qui sont versés dans (l'art de) la paix (et celui de la guerre), ô roi.

LES DEUX OISEAUX

LE ROI ET SON FILS

Cette fable a fourni le fonds à celle que La Fontaine a composée sous un titre analogue(1). Nous savons d'ailleurs que le fabuliste français se réclamait de Bilpay ou *Pilpay*, comme il écrit. Dans l'Avertissement de son septième Livre, il dit, en effet, en parlant de ses dernières fables :

« Je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage indien. »

Or, ce Pilpay ne serait autre, paraît-il, que Vishnuçarman, l'auteur présumé du *Pancatantra*, recueil d'apologues, ou, comme disent les Hin-

---

(1) Lib. x, fab. 12.

dous, d'*itihâsas*, souvent traduits et répandus d'assez bonne heure en Europe. La version arabe connue sous le nom de *Kalila et Dimna*, est la plus célèbre de toutes. C'est par elle surtout que nous furent transmis ces contes. Mais l'auteur du *Pancatantra* connaissait le *Mahâbhârata* et il puisa largement à cette source où d'ailleurs tant d'imaginations de poètes et de moralistes se sont abreuvées. La fable des *Deux perroquets, le roi et son fils*, entre autres, ne vient pas d'ailleurs.

Nous allons tout d'abord donner l'analyse de l'apologue indien et nous relèverons au passage les traits les plus saillants, comme aussi les points plus spécialement imités par La Fontaine.

Bhîshma, toujours étendu sur les flèches dont son corps est transpercé, ce qui, pour un professeur, n'est pas une chaire très banale, ni très commode, poursuit l'éducation royale de son neveu et ennemi Yudhishthira qui lui demande ici de le renseigner sur la circonspection qui sied à un prince. Il lui fait un peu une réponse *à côté*, car dans le récit qui suit il s'agit bien plutôt de la méfiance que l'on doit pratiquer à l'égard des puissants, en général, et tout spécialement à l'égard des rois.

Le roi Brahmadatta et l'oiseau femelle Pûjanî ont chacun un fils. L'oiseau se charge de la nourriture de l'un et de l'autre. Le jeune prince, grâce au fruit merveilleux que Pûjani lui fournissait chaque jour, devint extraordinairement vigoureux. Il fit l'essai de sa force aux dépens du jeune oiseau qu'il étouffa dans ses mains par étourderie, en le serrant un peu trop fort. Il semble d'ailleurs qu'il voyait l'oiseau pour la première fois.

Chez La Fontaine, enfant et jeune oiseau sont élevés à côté l'un de l'autre, partageant les mêmes jeux et la même éducation :

Nourris ensemble, et compagnons d'école.

Un moineau *fort coquet*,

Et le plus éveillé de toute la province,

est aussi le favori de l'enfant royal. Le moineau et le jeune perroquet, un jour qu'ils s'ébattaient en commun, se prirent de querelle, et celui-ci, de coups de bec répétés, tua à moitié le pierrot. Furieux, le jeune prince *fit mourir son perroquet*. Aucun de ces derniers détails ne se retrouve dans notre poème hindou ; mais, à partir de ce moment, les deux récits se rejoignent. L'oiseau,

— c'est le père, dans La Fontaine; la mère, dans le Mahâbhârata — venge la mort de son petit, en crevant les yeux du meurtrier. Puis il s'éloigne du roi dont il était jusqu'alors l'ami. La Fontaine le fait s'envoler à la cime d'un pin; le poète de l'Inde néglige de préciser le lieu où se réfugie tout d'abord Pûjanî pour échapper au châtiment. Brahmadatta conjure Pûjanî de ne point l'abandonner; son fils a tué le sien; elle l'a puni en lui crevant les yeux: ils sont quittes (1). Il allègue la Destinée, comme chez La Fontaine :

Ami, reviens chez moi : que nous sert de pleurer ?
Haine, vengeance et deuil, laissons tout à la porte.
Je suis contraint de déclarer,
Encor que ma douleur soit forte,
Que le tort vient de nous, mon fils fut l'agresseur ;
Mon fils ? Non ; c'est le Sort qui du coup est l'auteur.
La Parque avait écrit de tout temps en son livre
Que l'un de nos enfants devait cesser de vivre;
L'autre de voir, par ce malheur.
Consolons-nous tous deux et reviens dans ta cage.

Le perroquet ne se rend pas à ces paroles doucereuses: *Sire roi*, dit-il,

Crois-tu qu'après un tel outrage
Je me doive fier à toi ?

(1) Çlokas 24, 35.

Il ajoute que s'il était écrit que leurs enfants perdraient l'un la vue et l'autre la vie, il est écrit pareillement qu'il vivrait désormais loin de la cour, que ce soit sur la cime du pin où il était alors perché ou bien au fond d'une forêt. Il observe que la *vengeance est un morceau de roi*, car les rois *vivent en dieux* qui ne souffrent pas qu'on les insulte, et qui ne savent point pardonner. Le mieux pour lui c'est de s'éloigner du palais pour n'y plus revenir. Il conclut :

> Sire roi, mon ami, va-t'en, tu perds ta peine,
> Ne me parle point de retour.

Et La Fontaine met dans la bouche de son perroquet moraliste cette sentence finale :

> L'absence est aussi bien un remède à la haine
> Qu'un appareil contre l'amour.

Pûjanî, de son côté, préconise aussi la méfiance et elle développe longuement sa pensée qu'elle tourne et retourne sur toutes ses faces. On sent la différence profonde qui existe entre le génie sobre de l'occident et le génie oriental qui se complaît aux circonlocutions et aux redites éternelles. L'étude comparative de ces deux récits est fort intéressante à ce seul point de vue.

Le Sort ou le Destin dont parle La Fontaine, c'est le Temps, chez l'auteur du Mahâbhârata (1). Brahmadatta dit :

« Le Temps fait ce qui arrive... Puisque (les événements) ne sont imputables qu'à lui seul, il n'y a plus ni offenseur, ni offensé. »

Il invite la pauvre mère à la résignation et il se déclare lui-même résigné (2).

Au lieu de répondre comme le perroquet de La Fontaine par ce que j'appellerai un argument *ad hominem*, Pûjanî s'attache à réfuter le fatalisme de Brahmadatta. Elle commence par lui rappeler la guerre des Dieux et des Démons, au sujet de l'amrita (3), cet aliment extrait du barattement de la mer de lait qui devait procurer l'immortalité à ceux qui s'en nourriraient. Pourquoi cette lutte acharnée, si du Temps et du Temps seul, de *Kâla*, dépendent la vie et la mort ?

Il faut bien que le principe émis par Brahmadatta soit contestable, puisque dans les maladies on recourt aux médecins et aux remèdes, au

(1) Çlokas 49 et seq.
(2) Çloka 53.
(3) Çloka 55.

lieu de s'en remettre au *Temps* du soin de sa guérison (1).

Bien que Pûjani ne dise pas formellement que les rois et les dieux considèrent la vengeance comme un *morceau* friand dont ils se repaissent volontiers, elle l'insinue fréquemment. Un autre motif lui interdit de séjourner plus longtemps dans le palais. Les hommes aiment les oiseaux pour en faire leurs jouets, ou leur nourriture (2). Il est évident que désormais sa présence ne peut plus être agréable au monarque, puisqu'elle lui rappellerait sans cesse l'outrage qui lui a été fait dans la personne de son fils. Dès lors il ne manquerait pas de se nourrir de la chair d'un oiseau incapable de le récréer plus longtemps.

Brahmadatta parle d'oublier le passé. Cent ans n'y suffiraient pas (3). Le perroquet de La Fontaine tient un langage analogue :

> Tu veux oublier cette offense,
> Je le crois ; cependant il me faut, pour le mieux,
> Eviter ta main et tes yeux.

C'est plus prudent. Car, en dépit de ses bon-

(1) Çloka 56.
(2) Çloka 60.
(3) Çloka 67.

nes dispositions présentes, le prince, en voyant l'oiseau, se souviendrait de ce qu'il veut oublier, et sa main pourrait venger une injure qu'il croyait avoir pardonnée.

Bhîshma sur les lèvres duquel le poète met cet *itihâsa* expose le pour et le contre à son royal pupille. Brahmadatta énumère les inconvénients de la méfiance et Pûjanî ses avantages.

Celle-ci revient sur le fatalisme de Brahmadatta et recommence sa réfutation (1). Elle pose en principe que les caractères énergiques, virils, ne s'en remettent pas exclusivement de leur sort à la Destinée; ils agissent. Ceux qui se croisent les bras et ne font rien, sous prétexte que le Sort se charge de tout, ce sont des âmes veules, des *eunuques*.

Pûjanî recommande ensuite la sagesse (2) et proscrit toute affection exagérée (3). Elle blâme spécialement ceux qui s'attachent exclusivement à leur pays natal, au foyer paternel. Sa morale ici est voisine de celle qui professe que la patrie est là où l'on est heureux : *Ubi bene, ibi patria.*

(1) Çlokas 82 et seq.
(2) Çloka 87.
(3) Çloka 89.

Tout ceci est bien un peu hors du sujet ; mais il ne faut pas oublier que Bhîshma veut avant tout inculquer dans l'esprit de Yudhishthira tous les préceptes qu'il juge devoir lui être utiles, ses récits dussent-ils manquer d'unité, voire de logique. Voilà pourquoi il moralise un peu à tort et à travers.

Pûjanî énumère les biens qui accompagnent un bon gouvernement, comme aussi les maux qui sont la suite inévitable d'une mauvaise administration (1).

Elle enseigne qu'un roi digne de ce nom doit avoir la tendresse d'une mère, entre autres qualités (2). C'est là une doctrine que l'antiquité ne connut guère ; elle était plutôt disposée à ne voir dans le souverain que le maître inflexible, le justicier impitoyable.

Pûjanî en terminant parle de la prudence qui sied à un roi.

Nous sommes loin de la morale de La Fontaine, mais celle-ci, pour sortir plus naturellement du sujet, n'en est pas plus élevée.

---

(1) Çlokas 97 et seq.
(2) Çloka 105.

Le lecteur, après avoir pris connaissance du récit hindou qui ressemble à tous ceux que nous rencontrons dans les livres de l'Inde ancienne, comme il pourra s'en convaincre en le comparant à ceux qu'il sait déjà, verra qu'à l'opposé des conteurs de l'Occident, qui donnent au récit la plus grande place et ne consacrent que quelques lignes à la morale, ceux de l'Extrême-Orient se plaisent à multiplier les sentences; et le récit pour eux n'est qu'un nœud plus ou moins lâche dont ils se servent pour les assembler, aussi lui font-ils une part relativement très restreinte; le plus souvent même on le perd de vue, tant il est aminci, tant il apparaît rarement. Il convient que la gerbe soit plus grosse que le lien et que le tableau occupe plus de place que le cadre. Or, pour les Hindous la gerbe, le tableau, c'est la morale; le récit n'en est que le lien et le cadre.

Cet *itihâsa* n'est, pour ainsi dire, que la continuation du précédent, puisqu'il s'agit toujours de la méfiance et de la réserve dont il convient à chacun de ne point se départir envers autrui. Mais les différences sont assez considérables pour que celui-ci ne fasse pas double emploi. En effet, dans l'un, il s'agit de ne point se fier aveuglé-

ment à un ennemi qu'un intérêt commun a réconcilié momentanément et à qui on a rendu service; tandis que, dans l'autre, on nous enseigne qu'il faut se mettre en garde contre un ami que nous avons offensé, quelles que soient ses protestations de clémence et de pardon.

ADHYAYA CXXXIX.

1. *Yudhishthira dit :* Tu m'as rappelé ce précepte, ô magnanime, qu'il ne faut point se confier dans ses ennemis. Comment un roi doit-il agir, s'il ne rencontre partout que sujets de méfiance ?

2. S'il n'y a pas, ô prince, de danger plus grand pour les rois que la confiance, comment un roi qui ne se fie (à personne) vaincra-t-il ses adversaires ?

3. Résous-moi cette difficulté qui me rend l'esprit perplexe, après ce que tu viens de me dire sur la méfiance, ô mon aïeul.

4. *Bhîshma dit :* Apprends, ô roi, ce qui se passa dans l'habitation de Brahmadatta ; la conversation du roi Brahmadatta avec Pûjanî.

5. Une femelle d'oiseau, nommée Pûjanî, habitait depuis longtemps à Kâmpilya, dans l'intérieur du palais de Brahmadatta.

6. Elle connaissait les cris de tous les animaux, comme Jîvajîvaka ; elle savait tout ; toutes les sciences, elle les possédait, bien qu'issue d'une matrice d'animal.

7. Elle eut un fils unique d'une grande beauté. En même temps la reine donna aussi un fils au roi.

8. Pûjani, reconnaissante (de l'asile que lui accordait Brahmadatta), se rendait constamment au bord de la mer et en rapportait deux fruits pour les deux (enfants),

9. Pour la nourriture de son fils et celle du jeune prince. Elle donnait l'un des fruits à son fils et l'autre au fils du roi.

10. Leur saveur était celle de l'*amrita :* ils augmentaient la vigueur et la beauté. Pûjanî, au (vol) rapide, en fournissait abondamment les deux (enfants).

11. Le jeune prince acquit une force extrême, grâce à ce fruit. Un jour que sa nourrice le portait dans ses bras,

12. Il aperçut le jeune oiseau. Alors, quittant les bras (de sa nourrice), le prince, avec la pétulance de son âge, courut à l'oiseau et joua avec lui.

13. A la fin, il prit dans ses mains l'oiseau qui était du même âge que lui et le tua. Il retourna ensuite, ô roi, trouver sa nourrice.

14. Plus tard vint Pûjanî, ô roi, qui apportait

la nourriture (accoutumée). Elle aperçut son fils à terre, tué par le jeune prince.

15. Le visage baigné de larmes, plongée dans l'affliction, et gémissant à la vue de son fils (mort), Pûjanî, remplie de douleur, dit en sanglotant :

16. Le Kshatriya est inaccessible à l'affection et à l'amitié. Tant qu'il a besoin (de vous), il (vous) choie; une fois son but atteint, il (vous) abandonne.

17. On ne saurait se fier aux Kshatriyas ; ils sont toujours malfaisants. Même en vous nuisant, ils vous comblent toujours de prévenances exagérées.

18. Je vais aujourd'hui même infliger un juste châtiment à ce prince ingrat, qui s'est joué si cruellement de ma confiance.

19. En tuant (mon fils), né en même temps que lui, élevé, nourri avec lui et abrité (sous le même toit), il a commis un triple crime.

20. A ces mots Pûjanî creva de ses ongles les yeux du prince, et devenue plus calme, elle ajouta :

21. Le mal commis délibérément retombe aussitôt sur son auteur. Le bien ou le mal accompli ne se perd pas.

22. Si parfois le coupable ne voit pas les suites de sa mauvaise action, ô roi, le (châtiment retombe) sur ses fils, ses petits-fils ou ses neveux.

23. Brahmadatta, voyant que Pûjanî avait aveuglé son fils et comprenant que c'était par vengeance, lui dit :

24. *Brahmadatta dit :* Nous avons commis un méfait ; tu t'es vengée par un autre : nous sommes quittes. Demeure, Pûjanî, ne t'en vas point.

25. *Pûjanî dit :* Retourner près de quelqu'un qui avait votre confiance et qui s'en est rendu indigne, voilà ce que n'approuvent point les sages.

26. On ne doit point se fier au langage doucereux, insinuant, de celui qui commet l'injustice. L'insensé se laisse séduire aisément, bien que l'inimitié ne s'apaise point.

27. Les fils et les petits-fils de (parents) ennemis s'entre-détruisent. Cet anéantissement de leur postérité les retient dans l'autre monde.

28. La méfiance à l'égard de tous ceux qui pratiquent l'injustice est nécessaire au bonheur. Il ne faut jamais plus se confier en ceux qui ont déjà trompé la confiance.

29. L'on ne doit point donner sa confiance à

celui qui ne la mérite point, ni l'accorder sans réserve à qui la mérite. Une confiance (mal placée ou excessive) cause la ruine complète. Tout en inspirant de la confiance aux autres, on ne se fiera pas à eux.

30. La mère et le père sont les meilleurs des parents, l'épouse est une associée, les fils la semence, le frère un ennemi, le compagnon un salarié ; seul, on ressent ses plaisirs et ses peines.

31. Quand des personnes se sont nui réciproquement, elles ne se réconcilient point. Et puis je n'ai plus de motif pour habiter (ton palais).

32. Celui qui a outragé quelqu'un aura beau en recevoir des présents et des honneurs, il s'en méfiera toujours ; le (souvenir du tort) qu'il a fait effraie le faible.

33. Une maison où l'on est d'abord honoré, puis méprisé, celui qui a du sens la quittera, y fût-il (de nouveau) comblé d'attentions, (comme étant la maison) d'un ennemi.

34. J'ai habité longtemps ta demeure, entourée d'hommages ; mais cette cause d'inimitié étant venue, je fais bien de m'en aller promptement.

35. *Brahmadatta dit :* Celui qui rend le mal

pour le mal n'est point coupable: il est quitte; reste donc, ô Pûjanî, ne t'en vas pas.

36. *Pûjani dit :* Il n'y a plus d'amitié possible entre l'offenseur et celui qui s'est vengé; l'un et l'autre gardent dans leur cœur (le souvenir de) ce qui s'est passé.

37. *Brahmadatta dit :* Entre l'offenseur et celui qui se venge, l'amitié peut renaître; car l'hostilité cesse et il ne survient pas une nouvelle offense.

38. *Pûjani dit :* Non, l'inimitié ne disparaît pas; nul ne se dit : *Je suis satisfait*, ni se fie (à l'autre). La confiance est un lien en ce monde; aussi vaut-il mieux ne plus se voir.

39. Ceux que ne peuvent dompter les armes, même les mieux aiguisées, se laissent prendre à un langage doucereux, comme les éléphants (sauvages) aux femelles (apprivoisées).

40. *Brahmadatta dit :* Quand on habite ensemble, on se lie d'amitié, même s'il s'agit de gens vivant aux dépens les uns des autres, et une confiance mutuelle s'établit (comme entre le chien et le (Candâla) qui se nourrit de la chair des chiens.

41. La cohabitation change en affection la haine

(qui existe) entre l'offenseur et celui qui se venge. Cette haine n'est pas plus stable que l'eau répandue sur (une feuille de) lotus.

42. *Pûjanî dit :* La haine vient de cinq (côtés) : voilà ce que savent les gens instruits : des femmes, des richesses, des paroles, des rivalités, des outrages (1).

43. Ainsi un homme qui fait des libéralités ne doit pas être mis à mort, surtout par un Kshatriya, soit ouvertement ou non. L'on pèsera l'importance ou la légèreté de l'outrage.

44. On ne doit point se fier à un ancien ennemi, fût-il un ami (maintenant). Car l'animosité demeure cachée, comme le feu dans des poutres.

45. Ni les libéralités, ni les (paroles) fières, non plus que la douceur ou les bons procédés ne peuvent éteindre les flammes de la colère; ainsi la mer ne suffit pas à éteindre les feux sous-marins.

46. Le feu de la haine, une fois allumé, ô roi, ne s'éteint pas avant d'avoir consumé l'acte incriminé, ni sans la perte de l'un des deux adversaires.

47. On ne doit point se fier à un ennemi, que

l'on a offensé après avoir été comblé par lui de biens et d'honneurs; (l'injure) faite (au puissant) effraie le faible (qui l'a commise).

48. Je ne t'avais offensé en rien, de même je n'avais rien à te reprocher (à mon égard); je (pouvais dès lors) habiter ta demeure; maintenant, je n'y serais plus en sécurité.

49. *Brahmadatta dit :* Le Temps fait ce qui arrive; de là vient la diversité des actions. Puisque celles-ci lui sont imputables (à lui seul), il n'y a plus d'offensé, ni d'offenseur.

50. La mort et la naissance suivent la même voie; tout se fait par le Temps et c'est lui qui met fin à tout.

51. Il y en a qui sont liés (par le Temps) deux par deux; d'autres ne le sont pas. Le Temps consume les êtres, comme le feu mis à une bûche.

52. Je ne suis point responsable, non plus que toi, ô ma chère, de ce qui (nous) est arrivé à tous deux. C'est le Temps qui apporte aux êtres la joie et la douleur.

53. Ainsi donc séjourne ici paisiblement, à ta fantaisie et sans crainte. Ce qui a été fait, je m'y résigne; résigne-toi de même, ô Pûjanî.

54. *Pûjanî dit :* Puisque le Temps est cause

de tout, il ne devrait pas y avoir d'inimitié (entre les êtres). D'où vient donc que les parents exigent que le meurtre des leurs soit expié ?

55. Pourquoi donc les Dévas et les Asuras se firent-ils la guerre autrefois, si du Temps seul dépendent le bonheur et l'infortune, la vie et la mort ?

56. Pourquoi les malades recourent-ils aux médecins et aux remèdes; car si le Temps cuit (tout), à quoi servent les remèdes ?

57. Pourquoi ces lamentations perçantes de gens accablés par la douleur ? Si le Temps est la cause (unique de tout, comme) tu (le veux), quels mérites (acquiert-on) par ses actes ?

58. Ton fils a tué le mien, j'ai blessé ton fils. Je serai sans faute mise à mort par toi, ô chef des hommes.

59. Je me suis, dans la douleur, vengé sur ton fils de la mort du mien. Comment tu te vengerais sur moi (à ton tour), je vais te l'apprendre.

60. C'est pour en faire leur aliment ou leurs jouets que les hommes désirent les oiseaux. S'en nourrir ou s'amuser avec eux : il n'y a point de troisième motif, hors (ces deux là).

61. Craignant la mort ou la captivité, les (oi-

seaux) cherchent leur salut dans la fuite. Or, ceux qui sont instruits dans les Védas disent que le malheur est né de l'apparition de la mort.

62. Chacun aime sa vie, chacun aime ses enfants. Tous redoutent le malheur et désirent le bonheur.

63. C'est un mal que la vieillesse, ô Brahmadatta; c'est un mal que l'absence de ressources; un mal que d'habiter avec des gens que l'on n'aime point; un mal que l'absence de ceux que l'on aime.

64. La mort et la captivité sont (deux maux); la femme est aussi une (source) d'affliction. La douleur (produite par la mort) d'un fils tourmente sans cesse les parents.

65. « Il n'y a point de mal dans le mal d'autrui. » Ainsi parlent certains insensés. Celui qui ne connaît point l'infortune cause (volontiers) dans l'assemblée.

66. Mais celui que le chagrin oppresse, comment pourrait-il discourir ? Celui qui a goûté l'amertume de la douleur (compatit) aux souffrances d'autrui comme aux siennes propres (2).

67. Ce que je t'ai fait, ô roi, et ce que tu m'as

fait : cent années ne pourraient en effacer le souvenir, ô toi qui as dompté tes ennemis.

68. Après ce qui nous est arrivé à l'un et à l'autre, il n'y a plus d'amitié possible. Le souvenir de ton fils et celui (du mien) nous poursuivraient et une nouvelle brouille se produirait.

69. Vouloir se réconcilier après une inimitié mortelle, c'est (vouloir restaurer) un vase de terre brisé (en cent morceaux) ; le raccommodement n'est plus possible.

70. Ce qui est affirmé dans les Çâstras qui s'occupent (de morale), c'est que la confiance est cause de malheurs, comme le disait autrefois Uçanas à Prahlâda en ces deux vers :

71. Ceux qui ajoutent foi à la parole vraie ou fausse d'un ennemi périssent comme (les chercheurs) de miel avec les herbes sèches (3).

72. Les querelles de familles ne s'apaisent point et (ne cessent pas) d'apporter des maux. Les médisants sont là et (leurs médisances) privent la famille de ses membres.

73. Les rois suscitent des querelles, puis ils les apaisent. Ensuite ils brisent leur ennemi, comme sur une pierre un vase plein.

74. Jamais un roi n'accorde sa confiance à ce-

lui qu'il a outragé. Celui (d'ailleurs) qui se fie à ses ennemis, après leur avoir nui, se repaît d'infortunes.

75. *Brahmadatta dit :* Celui qui désire quelque chose et se montre méfiant n'obtient jamais rien. (Vivre) toujours dans la crainte réciproque, c'est comme si l'on était mort.

76. *Pûjani dit :* Celui dont les pieds sont meurtris et qui (est réduit à) ramper, tombe, (bien qu'il n') avance qu'avec précaution.

77. Celui dont les yeux sont malades et (qui marche) à l'encontre du vent, souffre excessivement de ce contact de l'air.

78. Celui qui s'aventure par hasard dans un mauvais sentier, sans tenir compte de ses forces, périt.

79. Le laboureur qui retourne son champ, sans prendre garde à la saison des pluies, s'épuise en efforts (stériles) et ne moissonne pas.

80. Celui qui se nourrit toujours d'aliments sains, qu'ils soient amers, odorants, sucrés ou mielleux, se rend immortel.

81. Mais pour celui qui, laissant une nourriture saine, en prend une qui ne l'est pas, son erreur et son ignorance lui coûtent la vie.

82. La Destinée et l'action de l'homme s'appuient l'une sur l'autre. Les gens énergiques se fient (davantage) à l'œuvre; les eunuques, à la Destinée.

83. Une action profitable, il faut la faire, qu'elle soit pénible ou aisée. Le paresseux qui n'a point de fortune devient la proie de (nombreuses) calamités.

84. Ainsi, écartant tout (autre) but, l'on déploiera son énergie. Les hommes négligeront tout (le reste) pour accomplir ce qui leur est profitable.

85. La science, le courage, l'adresse, la force, la patience: c'est ce qu'on appelle les cinq amis naturels (de l'homme); les sages n'agissent que par leur moyen.

86. Une maison, du métal, des champs, une femme, des amis, sont dits les auxiliaires de l'homme; on les trouve partout.

87. Partout le sage est heureux; il réussit partout. Personne ne peut lui faire partager son épouvante; il ne tremble jamais.

88. Le bien de (l'homme) intelligent, si petit soit-il (d'abord), devient toujours considérable.

(Si même) il néglige d'user d'adresse, son œuvre n'en prospère pas moins.

89. Les hommes de courte intelligence qui se laissent enchaîner par une affection (exagérée) de leurs maisons, la femme perverse ronge leurs chairs comme les petits de l'écrevisse (le sein de) leur mère (4).

90. « Maison, champs, amis, (voilà) notre patrie. » Ainsi parlent ces hommes tombés dans (un abîme de) folie.

91. On s'éloigne de son pays, lorsque la contagion ou la famine le désole ; on cherche ailleurs un asile où l'on puisse vivre toujours honorablement.

92. Ainsi donc j'irai ailleurs, je ne puis plus séjourner ici, après mon attentat contre ton fils, ô roi.

93. Une mauvaise épouse, un mauvais fils, un mauvais roi, un mauvais ami, un mauvais parent, une mauvaise patrie, on doit s'écarter loin d'eux.

94. On ne peut se fier à un méchant fils ; quel agrément dans la société d'une méchante femme ? Point de paix avec un méchant roi ; on ne peut vivre dans un mauvais pays.

95. Un ami faible, dont l'affection est instable, est un mauvais compagnon ; (d'autre part), il n'y a qu'humiliations à attendre d'une alliance indigne et sans utilité.

96. Celle-là est une épouse (véritable) qui parle avec aménité ; celui-là est un vrai fils qui rend (ses parents) heureux ; celui-là, un ami (vrai) qui est digne de confiance ; la patrie est (partout) où l'on trouve sa subsistance.

97. Celui-là est un roi qui gouverne sans violence, ni terreur, mais avec énergie, et qui (comme un) parent, pourvoit aux besoins du pauvre.

98. Epouse, patrie, amis, enfants, alliés, (on possède tous) ces (biens) sous un roi vertueux, que le devoir guide.

99. Un (prince) qui méconnaît la loi conduit ses sujets à leur perte, grâce à l'arbitraire. Le roi, s'il est sage, protégera la racine du triple bien (5).

100. Puisqu'il prélève le sixième de leurs revenus, il est tenu de sauvegarder la fortune de ses sujets. S'il ne les protège pas, comme il le doit, c'est un voleur de biens.

101. Le roi qui donne (l'assurance de) la tranquillité (à ses sujets) et qui se conduit autrement

dans son âpreté au gain, ce (prince), oublieux de ses devoirs, qui dérobe (leurs biens) à ses sujets, tombe dans l'enfer.

102. (D'autre part), le roi qui promet la sécurité à ses sujets et qui la leur procure, est connu pour faire le bonheur de tous par la protection (qu'il leur accorde).

103. « Les qualités d'une mère, d'un père, d'un gourou, d'un protecteur d'Agni, de Vaiçravana, de Yama, sont celles d'un roi. » Ainsi disait le Prajâpati Manu.

104. Le roi, comme un père, gouverne débonnairement son empire et ses sujets, et celui qui use de tromperie à son égard renaît parmi les animaux.

105. Comme une mère, il nourrit et soutient l'infortune. Il consume les pervers comme Agni, et il refrène les méchants comme Yama.

106. En distribuant ses largesses aux bons, il imite Kubera, le distributeur des biens ; il enseigne la loi comme un gourou, et, tel qu'un tuteur (son pupille), il protège (son peuple).

107. Le roi qui par ses vertus fait le bonheur de ses sujets, à la ville et aux champs, rend son

empire inébranlable par l'observance de ses devoirs.

108. Le roi qui sait honorer les habitants des villes et des campagnes se voit heureux dans ce monde et en l'autre.

109. Celui dont les sujets sont constamment opprimés, écrasés d'impôts et de corvées, pressurés par les exacteurs, court à sa perte.

110. Mais le prince dont les peuples prospèrent, comme des lotus, exubérants de sève, au milieu d'un étang, jouit (lui-même) de toute sorte de biens et devient grand dans le ciel.

111. La lutte avec (plus) puissant (que soi) n'est approuvée de personne, ô roi; (le prince) qui combat un (plus) fort (que lui) perd son empire et son bonheur.

112. *Bhishma dit:* Ayant ainsi parlé, l'oiseau prit congé du roi Brahmadatta, et s'en alla où bon lui sembla.

113. Tel fut l'entretien de Brahmadatta avec Pûjanî, ô le meilleur des rois; que désires-tu encore apprendre?

NOTES

(1) Le glossateur explique ainsi ce çloka : « La querelle de Krishna et de Çiçupâla eut pour origine la femme; celle des Kurus et des Pândavas, les richesses; de Drona et de Drupada, des paroles injurieuses; du rat et du chat, l'inimitié de race; enfin du roi et de l'oiseau, l'outrage. »

(2) Non ignara mali, miseris succurrere disco.

(Virg. *Æn.* 1, 630).

(3) Le pied leur manque et ils tombent du rocher où ils grimpaient afin de *dénicher* les rayons.

(4) Les Hindous croyaient que la naissance de l'écrevisse coûtait la vie à sa mère.

(5) Il s'agit du trivarga, désormais bien connu du lecteur.

LE BRAHMANE AFFAMÉ

Yudhishthira, voulant jusqu'au bout mettre à profit les quelques instants qui restaient encore à vivre à Bhîshma, lui demanda de nouveau quels étaient les devoirs des rois et des autres hommes ; comment l'on devait se comporter dans l'adversité ; ce qu'il fallait faire pour atteindre la *Délivrance finale.* Suivant sa coutume, le vieux guerrier, afin de mieux graver la leçon dans l'âme de son disciple, lui raconte un *itihâsa*, c'est-à-dire une histoire des temps anciens, l'un de ces récits tant aimés de l'Inde, comme de tout peuple enfant.

Tout d'abord, et en cela il ne fait que répéter ce qu'il a déjà plusieurs fois affirmé, Bhîshma

pose en principe que la prospérité d'un empire dépend du roi. *Homère en fit autant*, comme nous l'avons dit précédemment. Nous le voyons, en effet, dans l'Odyssée, attribuer à la vertu du prince la fertilité d'un royaume; ses terres fécondes, ses eaux poissonneuses, sa population dense et riche, tout vient de la sagesse, de la *sainteté* de son gouvernement.

« Les âges Krita, Tretâ, Dvâpara et Kali, dépendent du roi. C'est ma conviction; il n'y a pas de doute à ce sujet (1). »

Voilà ce que répète Bhîshma.

Ces âges, on le sait, correspondent aux âges d'or, d'argent, de bronze et de fer de la mythologie classique. Nous sommes dans le Kaliyuga, maintenant, dans la période de fer; cela vient de ce que ceux qui sont à la tête des nations ne valent pas ce que valaient leurs prédécesseurs; ils ont dégénéré; les peuples les ont fatalement suivis dans cette décadence. Pour l'oncle des Pândavas, cette vérité est incontestable; aussi, ne s'attarde-t-il pas à la démontrer.

A l'époque où se passe son récit, les princes,

(1) Çloka 10.

paraît-il, étaient plus pervers, plus dépravés que jamais; c'est pourquoi les Dieux, justement irrités, affligeaient les peuples, frappant ainsi les pères dans la personne de leurs enfants. Bhîshma décrit longuement ces calamités. Il parle d'une sécheresse extraordinaire qui se prolongea douze années.

Durant tout ce temps :

« Il ne bruina même pas, à plus forte raison n'y eut-il pas d'averses; les rivières, leurs eaux étant desséchées, disparurent (1). »

Une horrible famine suivit. Bhîshma raconte spécialement la détresse extrême où tomba un Rishi célèbre, Viçvâmitra, qui, bien qu'innocent, payait pour son prince coupable. Viçvâmitra, incapable de nourrir plus longtemps sa femme et son fils, les mit à *l'hôpital;* puis il s'en alla, par monts et par vaux, mendier son pain. Il arriva ainsi dans un village de pauvres Candâlas dont Bhîshma nous fait une peinture effrayante, digne, par son côté grotesque, du pinceau de Callot ; ce n'étaient que guenilles repoussantes, que débris, qu'immondices; une vraie cour des miracles.

(1) Çloka 16.

Il était nuit, quand l'ascète pénétra dans ce lieu. Il profita du profond sommeil des habitants, pour fureter dans tous les coins et les recoins de leurs huttes misérables, afin de découvrir quelque aliment pour apaiser la faim qui le dévorait. Ses investigations furent longtemps infructueuses. A la fin, il trouva dans un coin... une queue de chien. Notre homme alors se rappela qu'en temps de calamité le larcin est légitime, à la condition que l'on commence par voler les gens de la dernière caste, ce qui était le cas. Il se disposait à ramasser ce débris innommable, lorsque le Çvapaca qui habitait la cabane et qu'une ophtalmie tenait éveillé, cria : « Qui va là ? » au Brahmane affamé. Celui-ci lui raconte son histoire en tremblant et le prie de l'autoriser à prendre le lambeau de chair qu'il venait de trouver. Alors s'engage une longue discussion sur la licéité de cet acte. Ce qu'il y a de piquant, c'est que les rôles sont intervertis et que le Çvapaca parle au nom des Védas qu'il n'a cependant jamais étudiés, puisque la bassesse de son origine le lui interdisait, tandis que le Brahmane, non le premier venu, mais le célèbre Viçvâmitra, renommé par sa science et ses vertus, semble avoir tout oublié.

pour ne plus se souvenir que d'une chose (difficilement *oubliable*, il est vrai), savoir qu'il a faim.

Il s'autorise d'ailleurs d'illustres exemples: Agni, le feu sacré, la bouche des Dieux, qui dévore tout et purifie tout ce qu'il dévore ; Agastya, de mémoire vénérée, qui mangea, un beau jour, l'Asura Vâtâpi (1). Le Çvapaca adjure Viçvâmitra de ne point ruiner par la base, en usant d'un mets immonde, l'édifice de sa propre sanctification, ni par suite de compromettre son salut. Il lui parle de la confusion des castes, comme du malheur suprême. Ce langage était d'autant plus désintéressé qu'il avait tout à gagner à ce mélange, lui, misérable paria, rebut de la société. Le Brahmane répond qu'il doit veiller, avant toutes choses, à la conservation de sa vie ; la raison qu'il donne est remarquable : « (Seul) le vivant, dit-il, peut accomplir la loi (2). »

Il invoque plus tard d'autres arguments: « Les sages, dit-il, font autorité en matière de loi... Ce que fait un Rishi ne peut être mal... » (3) Le Çvapaca, sans attaquer de front les raisons de

(1) Çlokas 54 et 71. Cf. Bhâg. Pur. 6, XVIII, 14.
(2) Çloka 65.
(3) Çlokas 73 et 75.

son adversaire, il le fait parfois cependant, se sert de principes qui les combattent indirectement et les affaiblissent d'autant. On a là un modèle de la dialectique hindoue; nous convenons même que c'est le principal attrait de cette discussion qui pourra paraître oiseuse et même assez ridicule à certains esprits inattentifs, mais dont l'importance relative n'échappera pas aux lecteurs, curieux de connaître l'Inde, cette Inde mystérieuse du Brahmanisme, et qui sauront se placer au point de vue brahmanique lui-même, pour bien apprécier ce passage du Mahâbhârata.

Cependant les deux interlocuteurs continuent de chercher à se convaincre l'un l'autre. Viçvâmitra, revenant sur cette idée que les vivants seuls peuvent honorer les Dieux, définit le corps *la racine du devoir* (1), image qui ne manque pas de pittoresque, ni, dans la circonstance, d'une certaine justesse. La discussion, bien que vive, est toujours convenable; cela surprend moins de la part du Çvapaca, habitué, à l'instar de tous les Candâlas, à considérer les Brahmanes comme des êtres supérieurs, dont ils sont indi-

(1) Çl. 79.

gnes d'approcher, ni de regarder le visage, que de Viçvâmitra lui-même, tout saint personnage qu'il soit et quelque grande que soit sa faim. La patience semble cependant être une fois sur le point de lui échapper, c'est lorsqu'il dit à son contradicteur, pour lui montrer l'inutilité de ses observations et lui rappeler la distance qui les sépare : « Les vaches boivent à la mare, en dépit du coassement des grenouilles. (1) » Mais cette pointe de mauvaise humeur ne va pas plus avant, et il reprend le ton courtois et même affectueux, autant que suppliant, qu'il avait pris tout d'abord et dont il ne se départira plus.

Afin de dissiper les scrupules du Çvapaca, il lui affirme qu'il saura bien, à force de macérations, d'ascétisme, expier la faute dont il se va rendre coupable, et par là recouvrer ses premiers mérites, sa sainteté éminente. Le Çvapaca n'est point convaincu. Un Brahmane qui mange un mets immonde est, d'après lui, capable de tout (2). Nul frein ne saura plus le retenir. Viçvâmitra,

(1) Çloka 82.
(2) Id. 87.

qui, sans doute, durant ce long entretien avait, du regard et par le désir, mangé plus d'une fois le fruit défendu, observe en dernière analyse qu'il n'y a pas de mal, ou, s'il y en a, c'est fort peu, à prendre n'importe quoi, pour s'empêcher de périr d'inanition (1).

Voyant qu'il ne pouvait retarder plus longtemps la faute que le Brahmane allait commettre, le pauvre Candâla remet sa cause aux mains de la Destinée : « Le châtiment s'attachera au coupable (2), » dit-il, et c'est sa dernière parole.

Bhîshma nous apprend que les Dieux ne ratifièrent pas cette menace, parce que Viçvâmitra, en dépit de la faim qui l'étreignait depuis si longtemps, ne goûta point à l'aliment qu'il convoitait si ardemment, avant d'en avoir offert les prémices non seulement aux Dieux, mais encore aux Pitris, c'est-à-dire aux mânes de ses Ancêtres.

Il conclut en recommandant au *sage* de prolonger son existence *par tous les moyens possi-*

(1) Çl. 90.
(2) Id. 91.

bles (1); la raison qu'il donne est que *l'homme, en vivant, acquiert bonheur et sainteté* (2).

Tel est le résumé de ce curieux épisode; en voici maintenant la traduction complète. Nous avons essayé, comme toujours, de lui conserver, autant que possible, son allure originale, un peu étrange et par suite essentiellement hindoue. La traduction anglaise de Pratâp nous a, comme d'habitude, servi de contrôle; mais dans les passages difficiles, nous nous sommes surtout aidé de la glose sanscrite.

(1) Çl. 100.
(2) Id. 101.

ADHYAYA CXLI.

1. *Yudhishthira dit :* Lorsque la loi suprême est détruite, à force d'être transgressée ; lorsque l'iniquité prend la place du bon droit et le bon droit celle de l'iniquité ;

2. Lorsque les bornes (du juste et de l'injuste) sont déplacées ; lorsque l'on ne distingue plus avec certitude l'équité, que le peuple, ô prince, est foulé par les rois ou les ennemis ;

3. Lorsque toutes les castes méconnaissent leurs devoirs (1) ; que les œuvres demeurent stériles (2) ; que l'on voit la terreur naître du désir, de la cupidité, de l'égarement, ô descendant de Bhârata ;

4. Lorsque les hommes se méfient les uns des autres ; qu'ils sont constamment dans la crainte (3) ; qu'ils travaillent à leur perte réciproque, en usant de fourberie et de mensonge ;

5. Lorsque les incendies s'allument de toutes parts ; que le Brahmane subit les plus cruelles vexations ; que Parjanya n'épanche plus ses ondées ; que la division naît (partout) ;

6. Que les moyens d'existence sur la terre sont

complètement à la merci des voleurs; lorsqu'est venu ce temps calamiteux, comment peut vivre le Brahmane ?

7. Comment, alors qu'il ne veut pas, dans sa compassion pour eux, abandonner ses fils et ses petits-fils, se soutiendra-t-il au milieu de ces maux, dis-le-moi, ô mon royal aïeul ?

8. Comment le roi agira-t-il, si le monde devient impur ? Comment s'y prendra-t-il pour ne point s'écarter du Profit, ni du Devoir ?

9. *Bhîshma dit :* O héros, la paix et la prospérité (4) des sujets, les pluies abondantes, les maladies, la mort, les périls, tout dépend du roi.

10. Les âges Krita, Tretâ, Dvâpara et Kali, ô taureau des Bhâratas, dépendent du roi; c'est ma conviction: il n'y a pas de doute à ce sujet (5).

11. Lorsqu'arrive pour les peuples ces temps de calamité (dont tu parles), il faut vivre d'une façon conforme à la sagesse.

12. On raconte un itihâsa très ancien à ce sujet: c'est l'entretien de Viçvâmitra et d'un Candâla, dans la cabane de celui-ci.

13. A la fin du Tretâ, au commencement du Dvâpara (6), de par la volonté des Dieux, une sé-

cheresse terrible affligea la terre, durant douze années.

14. La fin de l'existence étant arrivée pour les êtres fort âgés, alors que le Tretâ se terminait et que le Dvâpara commençait,

15. Le Dieu aux mille yeux (7) ne fit pas tomber la pluie; le Gourou (8) revint sur ses pas, et Soma, quittant son orbite, s'élança dans la direction du sud.

16. Il ne bruina même pas, à plus forte raison n'y eut-il point d'averses; les rivières, leurs eaux étant desséchées, disparurent.

17. Les étangs, les ruisseaux, les fontaines, les sources, leur beauté détruite, ne parurent plus, en vertu de l'ordre de choses établi par les Dieux.

18. L'eau étant devenue presque introuvable, les puits publics furent fermés (9), les sacrifices et la récitation du Véda cessèrent; on ne prononça plus le mot *vashat* (10), et les rites propitiatoires ne furent plus accomplis.

19. L'agriculture fut abandonnée de même que le soin des troupeaux; les ventes et les achats furent interrompus; les poteaux (11) furent arrachés

en grand nombre; les principales solennités (elles-mêmes), ne furent plus chômées des Brahmanes.

20. (De toutes parts), on voyait des monceaux d'ossements; on entendait les cris de bêtes monstrueuses (12); les villes autrefois les plus peuplées étaient désertes; les villages étaient incendiés.

21. Les voleurs, les assassins, les mauvais rois, la méfiance des uns à l'égard des autres, avaient mis en fuite les populations.

22. Les temples tombaient en ruines, les vieillards périssaient (misérablement); les vaches manquaient ainsi que les brebis et les buffles; les créatures se détruisaient en majeure partie les unes les autres.

23. Les Brahmanes étaient tués, la sécurité n'existait plus; les plantes (13) se flétrissaient par monceaux; la terre avait l'aspect d'un cimetière immense.

24. Dans ce temps extrêmement calamiteux, la loi ayant péri, ô Yudhishthira, les êtres, poussés par la faim, se dévoraient les uns les autres.

25. Les Rishis, délaissant leurs observances, négligeant les feux sacrés, et les Dieux, désertant leurs ermitages sylvestres, erraient de tous côtés.

26. Or, le bienheureux Viçvâmitra, grand et sage Rishi, allait çà et là, sans asile et mourant de faim.

27. Après avoir mis son épouse et son fils à l'hospice, (il marchait au hasard), pareil à un homme qui ne sait point distinguer les aliments purs des aliments immondes (14); sans feu (15), sans demeure.

28. Un jour qu'il errait de la sorte, il arriva dans un village, situé au milieu d'un bois; il était habité par des Çvapacas, vivant de rapines et de meurtres.

29. On voyait partout des tessons, des couvertures faites de peaux de chiens, des ossements de sangliers et d'ânes, des tasses, des écuelles;

30. Des lambeaux de vêtements, dépouilles de cadavres; des guirlandes de fleurs fanées (16); des huttes ornées, comme signes distinctifs, de peaux de serpents.

31. On entendait des cris assourdissants de volailles, d'ânes, de mules et de gens qui se querellaient.

32. Çà et là, s'élevaient des temples, ornés d'étendards, représentant des oiseaux, tels que des hiboux; tout retentissait du son des gongs

et des hurlements de chiens errant par bandes.

33. Le grand Rishi Viçvâmitra entra (dans ce village), poussé par la faim, et chercha par tous moyens à se procurer de la nourriture.

34. Le fils de Kuçika eut beau mendier, il ne trouva rien, ni viande, ni riz, ni fruits, ni racines, ni quoi que ce soit.

35. Ma situation est affreuse, pensa le fils de Kuçika. Et il tomba, par terre, de faiblesse, au milieu de ce village de Candâlas.

36. Le Muni se demandait : Que faire ? Comment éviter la mort ? Voilà (ce qu'il se disait), ô excellent fils de Prithâ.

37. Aussitôt le Muni, ô prince, aperçut par terre, dans la maison d'un Candâla, une queue de chien, tué avec un couteau (17).

38. Alors il se dit : Il faut que je vole (ce morceau de chair), car je n'ai pas d'(autre) moyen de soutenir maintenant mon existence.

39. Dans les temps de détresse, le vol est autorisé, principalement (quand il s'agit) d'un homme de haute condition. Un Brahmane, pour soutenir sa vie, peut recourir au vol, c'est certain.

40. Tout d'abord (dans ces conditions), l'on

volera (de préférence) un inférieur (ou, à son défaut), un égal; (au défaut des deux), l'on peut voler même un personnage éminent et saint (18).

41. Je vais donc m'emparer de cette queue de chien qui appartient à des gens de la dernière caste; je n'estime pas que ce soit un larcin peccamineux.

42. Fort de ce sentiment, le grand ascète Viçvâmitra s'endormit dans ce lieu habité des Çvapacas.

43. (A son réveil), au milieu de la nuit, le village lui paraissant tout entier plongé dans le sommeil, il entra dans la cabane.

44. Le Candâla (qui l'occupait) semblait dormir (mais il ne dormait pas), car il avait les yeux malades; c'était un homme à l'aspect repoussant, farouche; il cria d'une voix rauque.

45. *Le Çvapaca dit :* Qui donc vient prendre cette queue de chien, lorsque le village est endormi; mais je veille, moi, je ne dors pas et tu vas mourir. Ainsi (parla) ce barbare.

46. Viçvâmitra, effrayé, le visage rouge de honte, troublé par l'acte qu'il venait de faire, répondit aussitôt :

47. Je suis Viçvâmitra, ô vénérable, je suis

entré (ici), poussé par la faim. Ne me tue pas, ô homme vertueux, puisque tu vois ma droiture.

48. Le Candâla, entendant la voix du grand et saint Rishi, s'élança tout ému de sa couche à sa rencontre.

49. Versant des larmes en faisant l'anjali, par honneur pour le fils de Kuçika, il lui dit : Que viens-tu faire (ici), dans la nuit, ô Brahmane ?

50. Viçvâmitra répondit doucement (19) au Candâla (20) : Accablé, mourant de faim, je désire m'emparer de cette queue de chien.

51. La faim rend effronté ; celui qui cherche à manger n'a plus de pudeur; le besoin m'incite au mal, je vais prendre cette queue de chien.

52. Mes souffles vitaux s'affaiblissent; ma science (des Védas) est rendue nulle par la faim ; je suis sans force, sans discernement, je ne mets plus de différence entre les aliments purs et les aliments impurs.

53. Bien que je sache que c'est mal (21), je prendrai cette queue de chien, puisqu'après avoir erré dans votre village, je n'ai pu découvrir (d'autre) nourriture.

54. Mon esprit étant porté au péché, je prendrai cette queue de chien. Agni est la bouche des Dieux (22); c'est leur prêtre, c'est le Seigneur, il ne peut supporter que ce qui est pur (et pourtant il mange de tout).

55. Comme lui, moi qui suis Brahmane, je puis manger de tout, d'après la loi, sache-le. — Le Candâla lui répondit : O grand Rishi, écoute :

56. Après avoir ouï la vérité, fais en sorte de ne point violer la loi. Cette loi qui te concerne, apprends-la, je vais te la dire.

57. Les sages nous enseignent que le chien est inférieur au chacal ; or, dans le chien, ce qu'il y a de plus infime, c'est la queue.

58. Il n'est pas convenable, ô grand Rishi, — la loi le défend, — de prendre à un Candâla surtout des viandes impures.

59. Avise à un autre moyen (qui soit) légitime de soutenir ton existence ; ne détruis pas, ô grand Muni, ton ascétisme (23), en touchant à (cette) viande.

60. Celui qui connaît clairement la loi ne doit point confondre les devoirs (24) : ne transgresse

donc point tes obligations ; tu es certes le meilleur des hommes de bien.

61. A ces paroles, l'illustre muni Viçvâmitra, ô prince, taureau des Bhâratas, répondit de la façon suivante :

62. Il y a très longtemps que je cours ainsi privé de nourriture, et je ne vois pas comment je pourrai me sustenter.

63. Lorsqu'on est dans le dénûment, on doit par n'importe quel moyen soutenir sa vie ; mais, (ce n'est que) dans une situation normale qu'il faut observer la loi.

64. Le devoir des Kshatriyas est celui d'Indra ; le devoir des Brahmanes est celui d'Agni ; le Véda est le guide ; c'est ma force ; je mangerai donc (cette viande) pour apaiser ma faim (25).

65. Ce qui est nécessaire à la vie, on le peut employer sans scrupule. L'existence vaut mieux que la mort ; le vivant (seul) peut accomplir la loi.

66. Comme je désire vivre, je me décide, après y avoir réfléchi, à manger cet aliment impur ; ne m'en empêche pas.

67. A force d'austérités, d'étude (des Védas), je retrouverai ma (première) vertu et je dissi-

perai les ombres (de mon péché), comme les astres lumineux (chassent) un épais brouillard.

68. *Le Çvapaca dit:* En mangeant cette viande tu n'obtiendras ni une longue existence, ni (le maintien) de tes souffles vitaux, ni la jouissance de l'immortalité. Mendie d'autres aliments ; ne t'obstine pas à manger de la chair de chien; cette nourriture ne convient pas aux Deux-fois-nés.

69. *Viçvâmitra dit:* Dans ma détresse, ô Çvapaca, je ne trouve pas d'autre nourriture, et je n'ai pas d'argent (pour m'en procurer). Je meurs de faim, je ne puis plus me traîner ; je suis sans espoir ; je pense que, dans cet aliment, je trouverai les six (sortes) de saveur (26).

70. *Le Çvapaca dit:* Cinq sortes d'animaux à cinq griffes (27) peuvent servir à l'alimentation du Brahmane, du Kshatriya et du Vaiçya. Telle est la règle établie par les Védas, ne songe donc plus à ce mets immonde.

71. *Viçvâmitra dit :* Agastya ayant faim mangea l'Asura Vâtâpi. Je suis dans le dénûment, je vais donc manger cette queue de chien.

72. *Le Çvapaca dit :* Cherche un autre aliment; tu ne peux prendre celui-ci; non, tu ne le

dois pas; malgré ton envie, n'emporte pas cette queue de chien.

73. *Viçvâmitra dit:* Les sages font autorité en matière de loi; je veux suivre leurs pratiques; j'estime cette queue de chien le meilleur des aliments purs.

74. *Le Çvapaca dit:* La conduite d'un homme dépravé ne (peut pas être considérée comme) l'éternel devoir. Ici-bas, il ne faut pas faire ce qu'il n'est pas permis de faire; ne t'illusionne pas au point de commettre le mal.

75. *Viçvâmitra dit:* Ce que fait un Rishi ne peut être mal, ni blâmable (28). Or, je ne fais nulle différence entre un chien et une gazelle (29). Je puis manger cette queue,

76. *Le Çvapaca dit:* Ce Rishi (Agastya), n'ayant agi que (sur les instances) des Brahmanes et dans leur intérêt, n'outrepassa point les limites du devoir; où est le devoir, le péché ne saurait être; or, les gourous doivent être protégés par tous les moyens (30).

77. *Viçvâmitra dit:* Je suis Brahmane et j'ai pour ami mon corps: je le soigne, je le révère en ce monde. C'est par désir de le sustenter que

j'ai voulu m'emparer de ce mets, sans craindre les brigands, tes pareils (31).

78. Le *Çvapaca dit* : Les hommes qui abandonnent ici-bas l'existence, plutôt que de se nourrir d'aliments impurs, obtiennent (la satisfaction de) tous leurs désirs. Tu le sais : remplis donc ton vœu en domptant ton appétit.

79. *Viçvâmitra dit :* Ce (vœu) (32) procure, il est vrai, le bonheur, après la mort; mais, tant que l'on vit, il est un obstacle évident à (l'accomplissement des) œuvres (prescrites). Je suis de nouveau affermi dans le devoir ; j'ai l'âme tranquille. Je dois protéger la racine (du devoir) et manger cet aliment immonde.

80. Pour celui qui a l'âme pure, manger de la viande de chien est certainement licite (33), (il n'en est pas ainsi) de l'esclave des sens. D'ailleurs, lors même que je douterais de la légitimité d'un tel acte, en le commettant, je ne cours aucun risque de me ravaler à ton rang.

81. *Le Çvapaca dit :* Ce mal doit être empêché, tel est mon sentiment. Mais je suis un pervers, un trompeur, puisque, n'étant point brahmane, je (me permets de) te blâmer.

82. *Viçvâmitra dit :* Les vaches boivent à la

mare, en dépit du coassement des grenouilles. Tu n'as point mission de (m'enseigner mon) devoir; ne t'illusionne pas.

83. *Le Çvapaca dit :* C'est par attachement pour toi que je te conseille ainsi, car tu me fais pitié, ô Deux-fois-né. Le parti le meilleur, prends-le; ne sois pas assez insensé que de te dégrader.

84. *Viçvâmitra dit :* Si tu m'es attaché, si tu veux mon bien, tire-moi de peine. Je sais ce que j'ai à faire; cède-moi cette queue de chien.

85. *Le Çvapaca dit:* Je ne puis te donner cette viande, ni souffrir que tu la prennes; autrement, nous tomberions dans l'enfer (34): moi pour te l'avoir donnée, toi pour l'avoir acceptée, bien que Brahmane.

86. *Viçvâmitra dit :* Je vais commettre aujourd'hui cet acte peccamineux; mais ayant (sauvé ainsi ma) vie, je recourrai à de grands moyens de purification. Puis, l'âme redevenue nette, je marcherai (de nouveau) dans le sentier du devoir. Laquelle de ces deux choses est préférable? Dis-le-moi.

87. *Le Çvapaca dit :* Chacun est juge de ce qui concerne les obligations de sa caste; tu sais la-

quelle de ces (deux) choses est mauvaise. Un homme qui prend de la viande de chien en se disant : « C'est un aliment permis, » je crois qu'il ne reculera devant rien.

88. *Viçvâmitra dit* : Dans l'acceptation et la manducation (d'aliments impurs), il y a faute (généralement); mais, quand la vie est en péril, on est toujours blâmable (d'établir une distinction entre les viandes pures et celles qui ne le sont pas); lorsque, dans ce cas (l'on mange des mets d'ailleurs illicites), il y a nuisance (35), il n'y a pas faute; et cette absorption de mets illicites ne mérite au plus qu'un léger blâme (36).

89. *Le Çvapaca dit :* Si (tu prends) là (37) (ta règle de conduite relative à) la nourriture, et non dans le Véda, ni dans la loi des Aryas, ô Deux-fois-né, je ne vois plus, en effet, (qu'il y ait lieu de distinguer entre) les aliments purs et les aliments impurs.

90. *Viçvâmitra dit :* Il n'y a point de péché grave dans l'usage des aliments (quels qu'ils soient); mais boire des liqueurs fortes est avilissant; ainsi parle (la loi). Comme les choses (ne se détruisent pas réciproquement), pour être mélangées, de même la légère illégalité d'un

acte ne détruit pas (ce que d'ailleurs il peut avoir de bon) (38).

91. *Le Çvapaca dit :* Celui-là procède à l'opposé des gens de bien, qui sciemment s'empare avec avidité d'un aliment immonde, dans un lieu décrié, au détriment d'un malheureux qui le lui refuse. Le châtiment s'attachera au coupable (39).

92. *Bhîshma dit :* Le Çvapaca, ayant ainsi parlé au fils de Kuçika, se tut. Viçvâmitra, le sage (Brahmane), s'empara de la queue de chien.

93. L'illustre Muni, mû par l'instinct de la conservation, emporta cette viande et se mit en devoir, accompagné de sa femme (40), de la manger dans la forêt.

94. Il se dit : Je mangerai à loisir cette queue de chien, lorsque préalablement j'aurai rendu mes devoirs aux Dieux, suivant la règle (41).

95. Alors le Muni alluma le feu, suivant le rite de Brahmâ ; il fit cuire, suivant le rite d'Indra, la viande (destinée au sacrifice) (42).

96. Puis (il divisa cette viande pour la distribuer) aux Dieux et aux Pitris, ô Bhârata ; il invoqua les Dieux, en commençant par Indra, et donna sa part à chacun, suivant l'ordre.

97. A ce moment Vâsava fit tomber une pluie qui raviva tous les êtres vivants et fit germer les plantes.

98. Le Bienheureux Viçvâmitra consuma sa faute dans les feux de la pénitence et, après un temps considérable, il atteignit une perfection extrêmement rare.

99. L'excellent Deux-fois-né, ayant achevé ce sacrifice avant de goûter à l'offrande, satisfit les Dieux et les Pitris.

100. Ainsi, le sage, à l'âme élevée, lorsqu'il est tombé dans l'indigence et qu'il souhaite vivre, prolongera son existence malheureuse par tous les moyens qu'il connaît.

101. En suivant cette maxime, on sauvera toujours sa vie. L'homme, en vivant, acquiert la sainteté et jouit du bonheur.

102. Ainsi, ô fils de Kuntî, le sage, à l'âme épurée, sachant discerner le juste de l'injuste, doit vivre dans ce monde, en se conformant à la raison.

NOTES

(1) Lorsque les supérieurs ne savent plus commander, ni les inférieurs obéir.

(2) Au lieu de servir à la Délivrance finale.

(3) Parce qu'ils se dressent continuellement des embûches.

(4) Les deux termes *yoga* et *kshema* ont, dans ce passage, une signification spéciale que donne le commentateur. Le premier veut dire *l'acquisition de choses que l'on n'avait pas encore;* le second, *la conservation de ce que l'on possède déjà.* Nous avons retenu, dans la traduction, le sens plus général que l'on donne habituellement à ces expressions, afin d'éviter une double périphrase que la brièveté du texte nous interdisait,

(5) *Na samçaya,* « il n'y a pas de doute; » cette formule se rencontre souvent. Les écrivains de l'Inde s'en servent pour appuyer sur le caractère indiscutable de leurs assertions parfois les plus aventureuses.

(6) Le texte n'a qu'un mot pour exprimer cette fin de la seconde période du monde et le commencement de la troisième, *samdhi,* qui signifie lien, transition; et, quand il s'agit du temps, aube ou crépuscule.

(7) Indra, autre nom du Dieu de la pluie.

(8) Ce terme désigne ici la planète Brihaspati,

le *gourou*, c'est-à-dire, le maître des Dieux; on l'identifie avec *Jupiter*.

(9) Pratâp nous apprend que, dans l'Inde, durant les mois chauds, des personnes charitables dressaient, le long des routes, des tentes de feuillage où les voyageurs trouvaient de l'eau fraîche, du sucre pur, et de l'avoine détrempée dans de l'eau. Aujourd'hui encore, pendant la saison chaude, on trouve par centaines, sur le bord des principales routes, de ces établissements qui, observe naïvement le bon Pandit, soulagent *réellement* les voyageurs accablés de soif. Il pense que les *puits publics* dont il est ici question sont des fontaines improvisées de ce genre.

(10) Expression liturgique dont on accompagne l'offrande.

(11) Ces poteaux servaient à attacher les victimes destinées aux sacrifices. On les invoque assez souvent, dans le Rig-Véda, comme autant de divinités.

(12) Ces monstres se recrutaient principalement parmi les Rakshas et les Piçâcas, qui ne manquaient jamais les occasions de faire le mal et de tourmenter les êtres.

(13) Le mot sanscrit *oshadi* désigne plus spécialement les herbes, mais dans ce passage il est mis pour tous les végétaux, en général, arbres et plantes.

(14) Bhakshyâbhakshyasama *pour qui les cho-*

ses qui se mangent et celles qui ne se mangent pas sont semblables.

(15) Il s'agit ici principalement du feu sacré, dans lequel on verse le *homa*, la libation sainte de beurre clarifié.

(16) *Nirmâlya* signifie littéralement ici *des guirlandes qui n'en sont plus*, c'est-à-dire des guirlandes de fleurs fanées, débris de sacrifices offerts par d'autres personnes et ramassés par ces misérables Çvapacas.

(17) Le poète voulant montrer tout à la fois la détresse de Viçvâmitra et la pauvreté des Çvapacas, n'imagine rien de mieux que cette *queue de chien*, à laquelle il fait jouer un rôle dont l'importance nous semble passablement ridicule, bien qu'il la regarde comme toute naturelle. Pour bien juger les œuvres littéraires des Hindous, il convient de nous placer à leur point de vue, non au nôtre, nous ne devons pas l'oublier.

(18) Ce *çloka* et le précédent appartiennent à la *Çruti*, c'est-à-dire aux Livres saints. Viçvâmitra se les remémore pour se former la conscience et se convaincre que l'acte qu'il se dispose à faire n'est pas illégal. On voit que, dans le cas de détresse, lorsqu'on est contraint de recourir au vol pour ne pas mourir de faim, la législation *brahmanique* ordonne de commencer par voler les *pauvres* Candâlas, avant de s'attaquer aux *riches* Brahmanes.

(19) Les Candâlas n'étaient pas habitués, non

plus que ne le sont les Parias de nos jours, à entendre les gens des classes supérieures leur parler *doucement*. Le ton sur lequel on leur parlait habituellement, ressemblait un peu à celui qu'un maître bourru emploie à l'égard de son chien.

(20) Dans le texte, on lit, non pas *Candâla*, mais *Mâtanga*, mot qui veut dire *éléphant*; c'est que le pauvre Candâla est réputé l'égal, sinon même l'inférieur d'une bête de somme.

(21) Comment le sait-il, puisqu'au çloka précédent, il s'avoue privé de discernement? C'est là une contradiction, du moins dans les termes, et peut-être dans l'idée.

(22) Cette expression revient à chaque instant dans les Védas. Comme le feu sacré consume les offrandes qu'on y jette en leur honneur, les Dieux, qui sont censés s'en nourrir, empruntent, pour les manger, sa machoire ardente au Dieu du feu, Agni. Cf. Bh. Pur. II, VII, 45.

(23) Ne ruine pas tes propres mérites, l'œuvre de ton salut si péniblement élaborée par toutes les mortifications que tu t'es imposées jusqu'ici dans ce but.

(24) Voici l'observation que fait Pratâp à ce sujet : « No one of the three regenerate orders should take dog's meat. If thou takest such meat, where would then the distinction be between persons of those orders and men like Candâlas? » — Le dharmasamkara, ou la *confusion de*

devoirs, amène nécessairement, d'après les Hindous, la confusion des castes, ce qui est réputé par eux le plus grand des malheurs. Un domestique hindou, appartenant à l'une des trois castes privilégiées, ne consentira jamais à manger à la table de son maître, si celui-ci est un *mleccha*, un étranger, fût-ce le vice-roi lui-même; c'est que les mlecchas sont un peu au rang des chiens et que manger avec un chien est aussi infamant que manger du chien.

(25) La glose explique ce passage. Indra est le protecteur des êtres, le Kshatriya doit l'être aussi. Agni se nourrit de tout. Par suite le Brahmane qui procède d'Agni peut, lui aussi, prendre n'importe quel aliment.

(26) Le commentateur oublie de nous énumérer ces six espèces de saveur; c'est dommage, car nous aurions un nouvel échantillon de la subtilité hindoue, laquelle, nous le savons, n'a point son égale, lorsqu'il s'agit de fendre un cheveu en quatre.

(27) Nîlakantha cite le lièvre et le porc-épic, parmi ces animaux à *cinq* griffes, dont les Deux-fois-nés peuvent se nourrir. Il y aurait une assez curieuse étude à faire sur les animaux réputés purs ou impurs par les divers peuples. Ici, le législateur hindou compte le nombre de doigts des animaux. Dans le Lévitique (cap. XI) il est défendu de se nourrir des animaux qui ne ruminent pas et qui n'ont pas le sabot fendu. Le hé-

risson ou porc-épic et le lièvre sont déclarés immondes, bien que *ruminants*, parce qu'ils n'ont pas le sabot fendu (v. 5 et 6). Il serait intéressant de rechercher à quelles préoccupations, hygiéniques ou autres, ont obéi les auteurs de ces prescriptions diverses et parfois opposées, comme ici.

(28) Pratâp, au sujet de ce çloka, observe qu'Agastya étant un Rishi, ne pouvait faire ce qui était mal : *Agastya was a Rishi. He could not do what was sinful.* C'est que les Rishis étaient des saints confirmés en grâce. Toutefois, la légende nous apprend, dans maint endroit, qu'ils ne furent pas toujours à l'abri des séductions des *Apsarâs*. Ajoutons que celles-ci leur étaient députées par les Dieux eux-mêmes qui, jaloux de leurs privilèges, voyaient en eux des rivaux redoutables.

(29) Viçvâmitra, élevant le chien à la hauteur de la gazelle, rappelle, par le contraste, le mauvais plaisant qui abaissait un gigot de mouton au niveau d'un hareng, afin d'en pouvoir manger le vendredi.

(30) Nilakantha nous apprend que l'ascète Agastya mangea l'Asura Vâtâpi, moins encore pour apaiser sa faim, que pour l'empêcher de dévorer lui-même plus longtemps les Brahmanes, ses *gourous*. Ceci change un peu la question, en effet.

(31) Avouons que, pour un *brigand*, le Çvapaca joue ici un assez beau rôle et qu'il se montre plus

instruit dans la Loi que l'on n'avait lieu de s'y attendre.

(32) Le vœu de mourir de faim, plutôt que de manger des aliments défendus.

(33) Omnia munda mundis; coinquinatis autem et infidelibus nihil est mundum, sed inquinatæ sunt eorum et mens et conscientia.(S. Paul, Ep. ad Tit. 1, 15).

(34) Dans le *Pâpaloka*, le monde des méchants, c'est le même que celui des damnés, l'enfer, encore désigné sous le nom de *Naraka*. Nîlakantha suppose que le terme *pâpaloka* se rapporte à Viçvâmitra et au Çvapaca; il le met au duel, par suite, *pâpalokau*, tout en maintenant la lecture *avaliptau*. Le sens de ce membre de phrase alors serait celui-ci : « Nous serions deux pervers, deux insensés. » Nîlakantha peut avoir raison.

(35) Ou plutôt *illégalité*.

(36) Sans la glose, cette phrase de Viçvâmitra serait absolument inintelligible. Nous croyons même que Pratâp, malgré son secours, ne l'a pas comprise en entier; cependant, nous n'oserions l'affirmer, car le savant Pandit se sert assez fréquemment d'un autre texte que celui de Bombay, le seul que nous ayons sous les yeux.

(37) Dans la nécessité.

(38) Ici encore, nous adoptons un tout autre sens que Pratâp. Si notre interprétation est la bonne, cette morale de Viçvâmitra s'éloigne de

l'axiome qui veut que l'acte, pour être bon, le soit complètement, et qui le réprouve s'il a quelque point défectueux.' *Bonum ex utrâque parte, malum ex quocunque defectu.*

(39) Le Çvapaca fait toujours le procès de Viçvâmitra qui malgré lui s'empare de la queue de chien, sans égard à la nature immonde de cette viande, comme à celle du lieu où il la ramasse et de la personne à laquelle il la dérobe.

(40) Nous avons vu, au çloka 27, que Viçvâmitra avait abandonné dans un hospice sa femme et son enfant. Le poète, qui l'a peut-être oublié, lui fait emmener ici la première dans la forêt, sans plus nous parler du second.

(41) Les Dieux avaient droit aux prémices. L'usage de les leur offrir fut commun à toute l'antiquité. En jetant l'offrande dans les flammes, on l'anéantissait autant que possible ; on reconnaissait par là le pouvoir souverain de la Divinité et l'absolue dépendance de l'homme.

(42) Ces rites différents et, le plus souvent, d'une complication extrême, étaient scrupuleusement observés. Grâce à cette complexité, la lecture des manuels liturgiques de l'Inde ancienne est bien la plus fastidieuse que l'on puisse imaginer.

LE DEVOIR DE L'HOSPITALITÉ

Yudhishthira s'informe auprès de Bhîshma, son gourou *in extremis*, du grand devoir de l'hospitalité. Pour les Hindous, comme pour tous les peuples de l'antiquité, un suppliant, un hôte, était sacré ; on le considérait comme un envoyé du ciel et l'on se racontait que les Dieux parfois aimaient à se déguiser en voyageurs et à réclamer un asile près des hommes. Heureux ceux-là qui, sans les reconnaître, et tout en les prenant pour des hôtes vulgaires ou pour des mendiants tels qu'ils en voyaient chaque jour, leur faisaient bon accueil ; mais ceux qui se montraient sans pitié pour leur infortune apparente et qui les repoussaient, la malédiction s'attachait à leurs pas et ne les quittait plus.

Les Anges, dans la Bible, se montrent souvent sous la forme de voyageurs. Qu'il nous suffise de citer ceux qui se présentèrent, en cette qualité, devant Abraham et Lot (1).

Dans nos légendes populaires, il est fréquemment question des Saints qui viennent ainsi du ciel mettre à l'épreuve la charité des Chrétiens. Notre Seigneur lui-même, tantôt seul, tantôt accompagné de l'un de ses Apôtres, surtout de saint Pierre, heurte à la porte de quelque habitant de la terre, soit d'un riche, soit d'un pauvre, et réclame l'hospitalité : souvent le pauvre est plus généreux que le riche.

On sait l'histoire des aboyeuses de Josselin. Il y a bien longtemps de cela. Des femmes de cette petite ville de Bretagne lavaient leur linge à un *douet* (2). Passe une vieille mendiante qui leur demande un morceau de pain pour l'amour de Jésus-Christ. Les misérables, au lieu d'écouter les supplications de la pauvresse, lancent sur elle un chien qui la poursuit en aboyant. Mais soudain la vieille mendiante se transforme ; elle

(1) Gen. XVIII, 2 et seq., XIX, 1 et seq.

(2) On appelle ainsi les lavoirs publics, en Bretagne.

quitte ses rides et ses haillons ; on voit alors une dame d'une céleste beauté, entourée d'une clarté éblouissante : c'était la sainte Vierge. Elle jette sur les laveuses terrifiées un regard indigné et leur dit : « En punition de votre dureté, vous aboierez désormais comme ce chien, et dans vos familles, il y aura toujours des aboyeuses. » Puis la vision disparaît.

Depuis lors, en effet, Josselin a ses aboyeuses. C'est aux principales fêtes de la Vierge que ces infortunées ressentent les atteintes de ce mal étrange. Elles sont en proie à la plus violente agitation et ne cessent d'aboyer avec fureur. Des hommes vigoureux se saisissent d'elles, les traînent de force à l'église de Notre-Dame du Roncier, devant la statue miraculeuse, et essaient de leur faire baiser l'autel ; ce qui les calme aussitôt.

Toutes ces traditions ont le même but moral : la bienfaisance à l'égard de ses semblables, et d'une façon spéciale envers les malheureux, envers les suppliants, qu'ils soient d'ailleurs étrangers ou non, amis ou ennemis.

Les Hindous qui de tout temps se distinguèrent plus par les vertus domestiques et sociales que par les qualités politiques ou civiles, ne

pouvaient ignorer le devoir de l'hospitalité, ni la pratique de la bienfaisance.

Bhîshma, fidèle à sa coutume, raconte à son royal pupille un *itihâsa*, une histoire du temps passé; il lui récite, pour ainsi parler, une page de la *Morale en action*, au lieu de lui exposer des théories plus ou moins brillantes et d'une métaphysique plus ou moins raffinée. Il met en scène deux pigeons, le mâle et sa femelle, ou mieux l'époux et son épouse, et un autre oiseau dont il ne détermine point l'espèce, mais qu'il présente comme un monstre effroyable, adonné au meurtre des infortunés volatiles. Le portrait qu'il en fait est terrible, comme il convient pour la plus grande moralité du récit. Non content de se repaître de la chair de ses victimes, cet oiseau de proie en nourrit aussi les autres, il fait de ses assassinats un objet de commerce (1); c'est un chasseur et un marchand de venaison.

Le crime était tellement entré dans ses mœurs qu'il le perpétrait sans remords, d'une façon inconsciente (2); il ne croyait pas qu'il pût agir

(1) Adhy. 143, Çl. 15.
(2) Id., Çl. 16.

autrement; d'ailleurs, sans doute, cette question, il ne se la posa jamais; elle ne lui vint même pas à l'idée.

Un jour qu'il *chassait* dans une forêt, il fut surpris par un orage formidable; transi de froid et plus qu'à demi-mort d'épouvante, il ne laissa pas que de continuer la série de ses forfaits, en capturant une malheureuse colombe qui gisait à terre, près de lui: l'instinct du mal le maîtrisait d'une façon absolue.

Sans trop s'inquiéter de la vraisemblance, le poète arme son oiseau chasseur d'un filet, d'une cage, d'un bâton même: de tout l'attirail des oiseleurs. Cependant le cyclone passe aussi rapide que violent. Le ciel se rassérène, les étoiles brillent d'un vif éclat; mais les sentiers de la forêt sont devenus impraticables; et comme le narrateur semble oublier que son oiseau a des ailes, à moins toutefois que celles-ci ne fussent toujours paralysées par la pluie et le froid, il ne lui inspire pas l'idée de s'envoler chez lui, dans son propre nid, mais il lui fait chercher un refuge près d'un arbre colossal, *le maître de la forêt* (1).

(1) Çl. 32.

L'oiseau chasseur, accablé de fatigue, s'endort au pied du géant, non toutefois sans avoir préalablement adoré ses *divinités* (1), car les plantes, comme les hommes, et en général les êtres et les éléments, ont des divinités spéciales qui président à leurs destinées.

Le chêne sous lequel s'était endormi l'oiseau de proie, sa cage près de lui, était précisément celui dont le couple de pigeons habitait l'épaisse ramure. Le mâle, à ce moment même, se désolait, en voyant que sa compagne, absente depuis le matin, n'était pas encore rentrée.

Il exhalait ses plaintes en termes touchants. Que deviendra-t-il, si son épouse est morte ? Il dépeint les tristesses du veuvage. Un mot peut résumer son monologue : le foyer, la maison, ce n'est point l'amas de pierres ou de bois qui porte ce nom, c'est la femme (2).

La femelle cependant à son insu écoutait ; elle fut ravie de l'éloge qu'il venait de faire d'elle. Aussitôt elle se dit qu'une épouse, digne de ce nom, est celle qui assure la félicité de son mari ; car

(1) Çl. 33.
(2) Adhy. 144, Çl. 6.

elle se souvient que les divinités qui président aux destinées de la femme sont contentes, si l'époux est content (1). C'est un peu la contre-partie de notre proverbe : *Ce que femme veut, Dieu le veut.* Ici le poète insinue que les divinités protectrices de la femme sont autres que celles qui s'occupent de l'homme. Il est probable que chaque divinité s'attache aux êtres de son sexe, quand il s'agit des hommes ou des animaux qui, ne l'oublions pas, sont des hommes déchus.

Le moyen que la colombe indique à son mari d'atteindre la perfection et par là même d'obtenir le salut, c'est de se dévouer pour son hôte, de se sacrifier pour l'oiseau chasseur, en le nourrissant au besoin de sa chair (2). Les épouses qu'elle lui promet dans l'autre monde, ce sont les Apsarâs, les nymphes célestes.

Le pigeon éveille alors l'oiseau de proie et se déclare prêt à satisfaire toutes ses exigences. Il pose en principe qu'il faut exercer l'hospitalité, même à l'égard d'un ennemi, et rappelle l'exem-

(1) Adhy. 145, Çl. 3.
(2) Çl. 13.

ple de l'arbre qui ne refuse pas son ombre au bûcheron venu pour l'abattre (1).

L'oiseau chasseur se plaint du froid ; aussitôt le pigeon entasse des feuilles sèches et fait du feu. Son hôte parle ensuite de la faim qui l'exténue. Le pigeon qui vit au jour le jour (2) demeure un instant perplexe; mais le conseil de sa femelle lui revient, et bravement il se jette dans le brasier: sa chair servira de nourriture (3) à son ennemi devenu son hôte.

A la vue d'un tel héroïsme, celui-ci rentre en lui-même et se met à regretter sa vie passée dans le crime. Le repentir s'empare de son âme et il se décide à tout quitter pour expier ses fautes et se sauver à son tour. Il commence par rendre la liberté à la colombe, et laissant là ses engins de destruction, il inaugure, sans plus tarder, une seconde vie consacrée à la pénitence (4).

La colombe, se remémorant les éminentes qualités de son époux et résolue de ne point lui

(1) Adh. 146, 5.
(2) Çl. 16.
(3) Çl. 23.
(4) Adhy. 147, Çl. 11.

survivre, afin de partager son bonheur, se jette dans le même brasier (1). Elle prenait ainsi rang parmi les *Satis*, ces veuves qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris.

Au même instant, un char céleste, accompagné de millions d'autres chars que montaient des Bienheureux, des Saints, transporte au paradis les deux époux (2).

Témoin de cette apothéose, l'oiseau de proie se dit que son ascétisme le conduira au ciel lui aussi (3), et il s'adonne aux macérations les plus rudes. Un jour qu'il errait au milieu d'une forêt, se déchirant aux ronces et aux épines, un incendie se déclara. Il profita de l'occasion pour mettre le sceau à son expiation, à sa sainteté, et il se précipita dans la fournaise (4).

Bhîshma conclut en disant que la pratique de l'hospitalité, que la protection accordée à un suppliant rachète les plus énormes forfaits, même

(1) Adhy. 148, Çl. 10.
(2) Çl. 12.
(3) Adhy. 149, Çl. 2.
(4) Adhy. 150, Çl. 12.

le meurtre d'une vache (1), tandis que repousser un suppliant, causer sa mort, est un crime inexpiable (2).

(1) Çl. 18.
(2) Çl. 19.

ÇANTI PARVAN

ADHYAYA CXLIII.

1. *Yudhishthira dit :* Grand-père, toi dont l'intelligence est vaste et qui es versé dans tous les *Çâstras,* le devoir de celui auprès de qui l'on se réfugie, indique-le-moi.

2. *Bhishma dit :* Elle est grande l'obligation, ô prince magnanime, de celui à qui l'on demande asile ; cette question, tu es digne de l'avoir faite, ô le meilleur des Bhâratas.

3. O prince, les rois magnanimes, Çibi et les autres, en accordant protection aux suppliants, ont atteint le plus haut degré de sainteté.

4. On raconte qu'un pigeon nourrit de sa chair et traita suivant les rites son ennemi qui lui demandait l'hospitalité.

5. *Yudhishthira dit :* Comment ce pigeon nourrit-il de sa chair son ennemi suppliant, et quelle fut sa récompense, ô descendant de Bhârata ?

6. *Bhishma dit :* Ecoute, ô roi, le récit divin, par lequel tous les péchés sont effacés, fait par le fils de Bhrigu au roi Mucukunda.

7. Autrefois, ô fils de Prithâ, le roi Mucukunda,

prosterné devant le fils de Bhrigu, lui adressa la même question, ô taureau des hommes.

8. Le fils de Bhrigu satisfit son désir en lui racontant comment un pigeon atteignit la sainteté, ô chef des hommes.

9. *L'ascète dit:* Cette histoire, associée au devoir et à la vérité, que le plaisir et le profit accompagnent, écoute avec attention, je vais te la raconter, ô fortuné monarque.

10. Un être à l'aspect terrible, pareil sur la terre à Kâla, errait dans une grande forêt, terrible, pourchassant les oiseaux.

11. Il ressemblait à un corbeau; il avait le plumage noir, les yeux rouges, pareil à Kâla; ses cuisses étaient longues, ses pattes courtes; il avait un long bec et d'énormes mâchoires.

12. Il n'avait plus ni amis, ni parents, ni alliés; tous l'avaient renié pour ses cruels méfaits.

13. Un homme pervers, les sages s'éloigneront de lui. Celui qui n'entend pas ses propres intérêts, comment entendra-t-il celui des autres?

14. Les hommes cruels, pervers, qui attentent à la vie des êtres, sont, comme les serpents, le fléau des créatures.

15. Ce (monstre) tendait ses pièges et captu-

rait continuellement, dans la forêt, des oiseaux qu'il vendait ensuite, ô chef des hommes.

16. Ce méchant vécut ainsi très longtemps, sans comprendre qu'il faisait mal.

17. Il était constamment heureux avec son épouse, égaré par la destinée; nul autre genre d'existence ne lui plaisait.

18. Un jour qu'il chassait ainsi dans la forêt, un violent orage surgit, renversant les arbres.

19. Le ciel était chargé de nuées, que les éclairs sillonnaient en tout sens; c'était comme une flotte immense qui vogue sur la mer et la couvre en un instant.

20. Çatakratu fit tomber de cette masse de nuages pleins d'eau un déluge qui dans un clin d'œil submergea la terre.

21. Sous la tourmente qui se déchaînait ainsi, (le monstre), l'esprit troublé, transi de froid, errait par la forêt, sans savoir où il allait.

22. Ce meurtrier des oiseaux ne trouvait point d'abri; les sentiers de la forêt disparaissaient sous l'eau.

23. Les oiseaux gisaient abattus par la violence de la tempête; les gazelles, les lions et les ours

restaient (immobiles) à la place où ils avaient été surpris (par elle).

24. Terrifiés par l'effroyable bourrasque, les habitants de la forêt, en proie à l'épouvante et à la faim, erraient par troupes dans les halliers.

25. L'oiseau chasseur, les membres paralysés par le froid, ne pouvant ni marcher, ni se tenir debout, aperçut gisant sur le sol un pigeon (également) transi.

26. A cette vue, tout perclus qu'il fût, le méchant enferma le (pigeon) dans sa cage. Bien qu'il fût lui-même accablé de maux, il se plaisait encore à nuire aux autres.

27. Ce pervers, par la force de l'habitude, faisait ainsi le mal. Il distingua parmi les arbres un chêne sombre comme le nuage.

28. Il était fréquenté par des bandes d'oiseaux qui venaient lui demander de l'ombre, un asile et des fruits. L'Ordonnateur (des mondes) l'avait planté (là), comme un juste, pour le bien du prochain.

29. L'instant d'après, dans le ciel rasséréné, les étoiles brillaient, comme sur un grand étang une myriade de lotus.

30. A l'aspect du vaste firmament constellé

d'astres pareils à des lotus de nuit, pur de nuages, (l'oiseau) chasseur, transi de froid,

31. Jeta les yeux dans (toutes) les directions et n'aperçut qu'une nuit profonde : — Je suis loin de mon habitation, ô Seigneur, — dit-il.

32. Ayant pris la résolution de passer la nuit sous cet arbre, il s'inclina devant le maître de la forêt et dit, en faisant l'*anjali* :

33. — Je viens solliciter un abri auprès des divinités de cet arbre. — Puis, ayant fait d'une pierre un appui pour sa tête, et jonchant de feuilles le sol,

34. Le tueur d'oiseaux, plongé dans une profonde affliction, s'endormit.

ADHYAYA CXLIV.

1. *Bhîshma dit* : Or, sur une branche de l'arbre, vivait depuis longtemps, ô roi, un oiseau généreux, au plumage varié.

2. Sa femelle était partie, le matin, se promener, et elle ne revenait point. L'oiseau voyant la nuit s'affligeait.

3. — Il a fait grand vent et grande pluie, et ma bien-aimée n'est point de retour. Quelle peut être la cause de son retard ?

4. Puisse ma bien-aimée être heureuse dans le bois ; mais, en son absence, que ma demeure me paraît vide !

5. Un logis a beau être plein d'enfants, de petits-enfants, de brus et de serviteurs, si l'épouse est absente, le mari le trouve bien désert !

6. La maison, ce n'est point le logis ; c'est la maîtresse du logis qui est dite la maison (1). Une demeure sans la maîtresse du logis ressemble à une solitude.

7. Si mon épouse, aux bords des paupières couleur d'écarlate, au plumage nuancé, à la douce

voix, ne revient pas aujourd'hui, qu'ai-je besoin de vivre ?

8. Cette fidèle (compagne) ne mange pas, si je n'ai mangé (le premier) ; elle ne prend jamais son bain avant moi ; elle ne s'assied pas, si je ne suis assis, ni ne s'endort, si je (ne) dors.

9. Si je suis gai, elle est gaie ; si triste, elle est triste ; si je sors, elle s'afflige ; si je suis en colère, elle me parle avec douceur.

10. Cet homme est fortuné sur la terre, dont l'épouse est dévouée, fidèle, et se complaît dans ce qui lui est agréable et utile.

11. Ma vénérable (compagne) me sait épuisé de fatigue et de faim ; son dévouement, sa constance, son affection, sa tendresse la recommandent à l'estime.

12. Une racine d'arbre que l'on habite avec une compagne dévouée est une (vraie) maison ; tandis que, sans elle, un palais même n'est qu'une caverne, dit-on, et c'est vrai.

13. Lorsqu'il s'agit du devoir, de l'intérêt et du désir, la femme est l'associée (naturelle) de l'homme, et quand celui-ci voyage à l'étranger, c'est elle qui lui donne de la confiance (en l'accompagnant).

14. L'épouse est dite le bien suprême de son époux ; ici-bas, pour celui qui n'a pas de compagnon, c'est, dans ce monde, l'associée de tous ses actes (2).

15. Pour l'homme en proie à la maladie, aux calamités incessantes, il n'est pas de secours pareil à (l'assistance) d'une épouse.

16. Il n'est point d'ami semblable à une épouse, point d'asile qui lui soit comparable ; l'épouse est, dans ce monde, la meilleure aide pour l'acquisition des mérites.

17. Celui qui n'a pas à son foyer une épouse vertueuse et douce n'a qu'à se retirer dans la forêt ; une forêt : voilà sa maison.

ADHYAYA CXLV.

1. *Bhîshma dit :* La femelle du pigeon, tombée au pouvoir du meurtrier des oiseaux, entendant les plaintes lamentables (de son époux), lui dit :

2. *La femelle du pigeon dit :* Ah ! je suis bien heureuse, moi dont le cher époux vante les qualités imaginaires ou réelles.

3. Elle ne mérite point le titre (d'épouse) la femme dont le mari n'est point satisfait ; si le mari est satisfait, toutes les divinités des femmes le sont.

4. (Par l'union contractée) en présence du feu (sacré), l'époux devient (pour l'épouse) la divinité suprême. (Comme) une liane que l'incendie dévore au milieu de buissons fleuris,

5. Elle est réduite en cendres la femme, qui ne fait point le bonheur de son mari. Ainsi pensait l'infortunée femelle du malheureux pigeon.

6. Capturée par l'(oiseau) chasseur, elle dit (à son époux) : Je vais t'indiquer ce qui t'est salutaire ; écoute et suis mon conseil.

7. O mon ami, secoure d'une façon spéciale

celui qui (te) demande asile. Ce misérable oiseau est couché (ici), près de ta demeure.

8. Il est épuisé de froid et de faim, prête-lui assistance. Tuer un Deux-fois-né, une vache, la mère du monde,

9. Ou causer la mort d'un suppliant, ces crimes sont pareils (3). Le devoir qui nous est dévolu par notre nature de colombes,

10. Celui qui comme toi est essentiellement vertueux l'observera toujours ; car un maître de maison qui remplit ses obligations, autant que possible,

11. Obtient, à sa mort, les mondes impérissables ; on nous l'a dit. Or, maintenant, tu as de la descendance, tu as des fils, ô Deux-fois-né (4).

12. C'est pourquoi, sans ménager ta propre personne, embrassant le devoir et l'intérêt, prête secours à ce (malheureux), de façon à réjouir son cœur.

13. N'épargne point ton corps, ô oiseau. Pour refaire tes membres, tu trouveras d'autres épouses.

14. Ainsi parla cette vertueuse colombe, enfermée dans une cage, accablée de douleur, en regardant son époux.

ADHYAYA CXLVI.

1. *Bhishma dit :* Ayant entendu le vertueux et digne langage de son épouse, plein de joie et les yeux troublés (d'émotion),

2. Le pigeon secourut, suivant les règles et de tout son pouvoir, ce misérable oiseau qui se nourrissait d'oiseaux.

3. Il lui dit : Sois aujourd'hui le bienvenu ; indique-moi quel est ton besoin. Il ne faut point te gêner ; tu es chez toi.

4. Parle sans tarder, que puis-je faire pour toi ? que désires-tu ? Je te le dis en (toute) amitié ; tu es notre hôte.

5. L'hospitalité doit s'exercer toujours, même à l'égard d'un ennemi, s'il est sous votre toit : l'arbre ne refuse point son ombre au (bûcheron) qui vient pour l'abattre.

6. L'hospitalité doit être pratiquée généreusement à l'égard de celui qui la réclame, principalement par le maître de maison qui accomplit les cinq sacrifices.

7. Celui qui est assez insensé pour omettre les

cinq sacrifices, pendant qu'il est maître de maison, perd à bon droit ce monde et l'autre.

8. Parle en toute confiance ; ce que tu me diras je l'accomplirai intégralement ; n'abandonne pas ton cœur au chagrin.

9. (L'oiseau) de proie répondit à ces paroles du pigeon : Le froid m'enchaîne ; je voudrais en être délivré.

10. A ces mots le pigeon amassant autant qu'il put de feuilles sur le sol, en prit une pour allumer le tas (5) ;

11. Il courut vite à une forge d'où il rapporta du feu ; puis il alluma les feuilles sèches.

12. Ayant fait ainsi un grand feu, il dit à son hôte : Réchauffe tes membres en pleine sécurité ; tu n'as rien à craindre.

13. Il parla ainsi. — *Fort bien*, répondit l'oiseau chasseur, et il réchauffa ses membres. Lorsque la chaleur lui eut rendu le souffle,

14. Plein de joie et les yeux mouillés de pleurs, il parla ainsi au pigeon, suivant la coutume (des hôtes) :

15. Je voudrais manger ; je suis mort de faim. Le pigeon à ces mots lui répondit :

16. Je n'ai rien pour apaiser ta faim ; nous au-

tres, habitants des bois, nous vivons habituellement au jour le jour.

17. Non plus que les ascètes, nous ne faisons provision d'aliments (6). Tout en parlant ainsi à son (hôte), il pâlissait (de honte).

18. Que faire ? Cette pensée l'absorbait, ô le meilleur des Bhâratas ; il déplorait sa situation.

19. Tout-à-coup il prit une résolution, et s'adressant au meurtrier des oiseaux, il lui dit : Je vais te rassasier : attends un moment.

20. A ces mots il alluma (de nouveau) du feu, à l'aide de feuilles sèches, et rempli d'allégresse, il dit :

21. Les Rishis, les Dieux, les Pitris aux âmes généreuses m'ont appris autrefois que secourir les hôtes était un devoir rigoureux.

22. Accorde-moi ta bienveillance, ami ; c'est la vérité que je dis là, mon intention est de remplir les devoirs de l'hospitalité.

23. Le pigeon alors, sa résolution prise, fit en souriant trois fois le tour du brasier, puis il s'y jeta courageusement (7).

24. L'oiseau de proie, voyant le pigeon au milieu des flammes, se dit en lui-même : Qu'ai-je fait ?

25. Hélas ! combien ma conduite a été cruelle et blâmable ! Ma culpabilité est énorme et me vaudra de terribles (châtiments) ; il n'y a pas de doute.

26. L'oiseau de proie se répandit longtemps en lamentations, regrettant ses méfaits, à la vue du pigeon ainsi entré (dans le feu).

ADHYAYA CLVII.

1. *Bhishma dit :* Alors, l'oiseau chasseur, bien qu'exténué de faim, dit en voyant le pigeon tombé dans les flammes :

2. Qu'ai-je donc fait ainsi, cruel et insensé que je suis ! Mon crime s'éternisera avec mon existence ! — Il répétait souvent ces mots, en déplorant sa conduite:

3. Perfide, rempli de méchanceté, n'ayant jamais que de mauvais desseins, renonçant aux bonnes œuvres : tel je suis, oiseau de proie.

4. Cruel comme je suis, c'est une leçon qu'aujourd'hui (8), sans doute, me donne ce pigeon magnanime, en brûlant sa chair.

5. Je vais abandonner ma vie, mes enfants, mon épouse que j'aime tant ; ce généreux pigeon m'enseigne mon devoir.

6. A partir d'aujourd'hui, je sèvrerai mon corps de toutes les jouissances ; je (le) rendrai aussi desséché qu'une flaque d'eau dans l'été.

7. Je supporterai la faim, la soif, j'amaigrirai par les austérités mes membres, de façon que les veines deviennent apparentes, je m'imposerai des

privations de toute sorte et je travaillerai ainsi pour l'autre monde.

8. Hélas ! par l'oblation de lui-même (le pigeon) m'a montré comment on doit honorer un hôte ; aussi je remplirai mon devoir, le devoir est la voie suprême :

9. Le devoir tel que je l'ai vu pratiqué par ce vertueux (pigeon), le meilleur des oiseaux. — Ayant ainsi parlé, cet oiseau de proie, au karman (jusque-là) si criminel, prit une décision,

10. Ce fut de partir pour un voyage sans retour (9), s'astreignant à l'existence la plus rude.

11. Alors il jeta son bâton (10), sa pointe, son filet et sa cage, après avoir délivré la femelle du pigeon .

ADHYAYA CXLVIII

1. *Bhishma dit :* Lorsque l'oiseau de proie fut parti, la femelle désolée du pigeon, se souvenant de son époux, abîmée dans la douleur, se répandit en lamentations.

2. Je ne puis me rappeler d'avoir éprouvé aucun ennui près de toi, mon bien-aimé. Toute veuve, eût-elle beaucoup de fils, est malheureuse.

3. L'infortunée, privée de son époux, devient pour ses parents un sujet d'affliction (11). Tu m'as toujours choyée et entourée d'égards nombreux.

4. Tes discours étaient aimables, tendres ; ils dissipaient mes peines. Dans les cavernes des rochers, le long des chutes d'eau,

5. Sur la cime ravissante des arbres, j'étais heureuse près de toi. Mon bonheur était de parcourir les airs avec toi.

6. Oui, j'éprouvais de la joie autrefois, mon bien-aimé ; mais tout est fini pour moi désormais. Mesurés sont les dons d'un père, mesurés ceux d'un frère ou d'un fils.

7. Mais les (dons) d'un époux sont sans mesu-

re. Quelle femme n'honorerait (son époux) ? Il n'est point de protecteur semblable à un mari ; point de félicité qui lui soit comparable.

8. Après avoir abandonné tout ce qu'elle possède, la femme trouve un asile près de son époux. O mon protecteur, je n'ai plus que faire de la vie sans toi.

9. Privée de son époux, quelle femme vertueuse supporte l'existence ? — L'infortunée se lamenta longtemps ainsi ;

10. Puis, dans son dévouement pour son mari, elle se jeta au milieu du brasier ardent. Alors elle l'aperçut portant des bracelets,

11. Debout sur un char, entouré d'êtres bienfaisants et magnanimes, couvert de guirlandes variées, de vêtements et d'ornements de toute sorte.

12. Il était environné de cent *kotis* de chars montés par des êtres dont les actions étaient pures. Le pigeon alla au ciel sur un char merveilleux, comblé d'honneurs par la vertu de son karman. Il y fut heureux avec son épouse.

ADHYAYA CXLIX

1. *Bhishma dit:* L'oiseau chasseur aperçut les deux époux, dans les airs, sur leur char, ô prince, et il se mit à réfléchir sur cette voie (du bonheur).

2. Un semblable tapas me conduira aussi au bonheur suprême, pensa-t-il, et sur cette réflexion, il poursuivit sa course.

3. L'oiseau de proie qui vivait d'oiseaux (jusque-là) entreprit un mahâprasthâna sans s'inquiéter de rien, se nourrissant d'air, indifférent à tout, par désir du ciel.

4. Il vit bientôt un étang vaste, ravissant, orné de lotus, plein d'oiseaux de diverses espèces ; ses eaux étaient fraîches et pures.

5. Pour un (voyageur) accablé par la soif, la vue de cet (étang) ne pouvait manquer d'être agréable sans doute, et pourtant, ô roi, cet oiseau chasseur que le jeûne amaigrissait extrêmement,

6. Sans y attacher ses regards, s'enfonça joyeux et résolu dans une forêt immense, peuplée de bêtes féroces.

7. Une fois entré dans la forêt, il fut accroché

par des buissons qui lui déchirèrent les membres et le mirent tout en sang.

8. Il errait dans ce bois solitaire, plein de fauves d'espèces diverses, lorsque s'éleva au milieu des arbres, (activé) par un grand vent,

9 Un incendie formidable. La forêt, ses arbres, ses lianes et ses buissons,

10. Tout était dévoré par un feu violent, pareil au feu de la destruction finale ; les flammes, soulevées par le vent, les étincelles jaillissant de toutes parts,

11. Embrasèrent cette vaste forêt remplie de fauves et d'oiseaux. Alors d'un cœur joyeux, dans le but de quitter (définitivement) son corps,

12. L'oiseau chasseur courut (se précipiter) dans l'immense fournaise. Consumé par les flammes, ses crimes expiés, il atteignit alors le salut suprême, ô le meilleur des Bhâratas.

13. Il se vit ainsi dans le ciel, guéri de sa fièvre (mentale), au milieu des Yakhshas, des Gandharvas et des Siddhas, revêtu de l'éclat d'Indra.

14. Voilà comment le pigeon, sa femelle et l'oiseau de proie montèrent au ciel, grâce à leur saint karman.

15. De même, l'épouse dévouée à son mari va

sans tarder au ciel où elle brille (de gloire), comme la femelle du pigeon.

16. Telle est l'antique légende de l'oiseau chasseur à la grande âme et du pigeon; leur saint karman leur valut la suprême félicité.

17. Celui qui entend constamment ou qui raconte cette (histoire) ignore le malheur, quels que soient les écarts de son manas.

18. O Yudhishthira, le meilleur des hommes de devoir, il est grand le devoir (exercé à l'égard des suppliants); les meurtriers de vaches eux-mêmes y trouvent la destruction de leur mauvais karman.

19. Tandis que cette expiation n'existe pas pour le meurtrier d'un hôte suppliant. Celui qui écoute ce saint itihâsa qui anéantit le péché ne tombe pas dans le malheur, mais il va au ciel.

NOTES

(1) Le mot sanscrit que nous traduisons dans ce çloka par *maison* et par *logis* est *griha*. Nous avons dû recourir à ce procédé pour différencier les nuances de ce vocable. La pensée du poète est manifeste ; il oppose la maison de pierres, ou, comme ici, le nid de branches et de feuillages, à cette autre demeure toute de tendresse et de dévouement, c'est-à-dire l'épouse. Il aurait pu ajouter la mère.

(2) Voici la remarque de l'hindou Pratâp sur ce çloka ; nous citons ses propres expressions :

« The idea is that man comes alone into the world and goes out of it alone. Only the wife is his true associate, for she alone is a sharer of his merits, and without her no merit can be won. The Hindu idea of marriage the two persons become *one* individual for the performance of all religions and other acts. » Observons de plus que le principal devoir de l'homme, c'est la descendance, le lecteur ne l'a pas oublié.

(3) Plus loin (adhyâya 149, çl. 19), l'auteur nous dira que le meurtrier d'un suppliant n'a point de pardon à attendre, tandis que celui qui tue une vache peut expier son crime en accueillant un hôte, comme il le doit. Ces deux fautes ne sont donc pas *égales*, comme il l'affirme ici ; c'est là

une de ces contradictions que nous avons eu l'occasion de relever déjà.

(4) L'auteur joue ici sur le mot *dvija*, Deux-fois-né, qui désigne habituellement un membre des trois premières castes, l'initiation étant considérée comme une seconde naissance.

Les oiseaux sont aussi des *dvijas*, leur première naissance étant l'œuf, et leur seconde la sortie de l'œuf, l'éclosion.

Les dents enfin sont elles-mêmes des *dvijas*, puisqu'il y a une double dentition : les dents de lait qui paraissent d'abord et celles qui, à leur chute, les remplacent définitivement.

(5) Le mot *parna* signifie habituellement plume. Un instant, nous avons cru trouver Pratâp en défaut et au lieu, comme lui, de traduire par *feuilles*, nous allions traduire par *plumes*. Nous aurions eu tort ; un examen attentif nous en a persuadé. Peut-être l'héroïsme du pigeon perd-il à ce qu'il ne se soit pas *déplumé* lui-même pour réchauffer son hôte, plutôt que de se borner à entasser des feuilles sèches ; cette exagération eût même été assez conforme au génie hindou ; mais ici *parna* a le même sens que *palâça*, le terme dont on se sert le plus souvent pour désigner une feuille d'arbre.

(6) Les moines mendiants quêtaient, chaque jour, leur nourriture, de porte en porte. Ils ne pouvaient rien garder pour le lendemain ; ce qu'ils

ne consommaient pas, ils le devaient distribuer à d'autres pauvres.

(7) De même, les *Satis*, ou veuves hindoues, résolues de ne point survivre à leurs époux, faisaient trois fois le tour du bûcher funèbre, avant d'y monter et de se laisser brûler avec le corps du défunt. Le plus souvent, nous le répétons, ce qui déterminait ces malheureuses à se conformer à cet usage barbare, c'était moins peut-être leur amour conjugal que la vie d'humiliations, de mauvais traitements réservée à celles qui refusaient de le faire. Observons que les jeunes mères et à plus forte raison les femmes enceintes étaient exceptées de cette loi cruelle ; avant tout, elles se devaient à leurs enfants.

(8) Le glossateur Nîlakantha explique le terme *pratyâdeça* que nous avons rendu par *leçon* en disant qu'il signifie un enseignement, un ordre. Accompagné du mot *dhik*, malédiction, il veut dire que l'on ne saurait s'y dérober, sans tomber sous l'anathème et sans être maudit.

(9) Voici ce que dit Pratâp du *mahâprasthâna*, de ce *voyage sans retour* :

« *Mahâprasthâna* is literally an unreturning departure. When a person leaves home for wandering through the world till death puts a stop his wanderings, he is said to go on *Mahâprasthâna.* »

(10) Le commentateur parle du bâton frotté de glu dont se servaient les oiseleurs.

(11) Un préjugé hindou voulait que la femme

dont le mari venait à mourir fût coupable, d'une façon ou d'une autre: c'était pour la punir que la divinité lui enlevait ainsi son soutien. Dès lors, elle devenait un opprobre pour sa famille qui d'ailleurs s'empressait de la renier et de la condamner à l'existence misérable dont nous parlons plus haut. L'infortunée n'avait qu'un moyen de prouver son innocence, c'était, nous l'avons vu, de se brûler sur le bûcher du mort. Elle prenait rang alors parmi les *Satis*, les femmes *vertueuses*.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS IX
1. La vache du Brahmane 1
2. Les vingt-quatre gourous du jeune Brahmane 23
3. L'origine de la royauté 65
4. Le roi et le port du sceptre. 85
5. Les qualités d'un roi 95
6. Le roi et le Râkshasa 109
7. Les devoirs des rois 119
8. Le tigre et le chacal 131
9. Les arbres et le roseau 153
10. Le chien et ses métamorphoses . . . 159
11. Les trois poissons 185
12. Le chat et le rat. 191
13. Les deux oiseaux 227
14. Le Brahmane affamé 257
15. Le devoir de l'hospitalité 291

LA ROCHELLE, IMPRIMERIE NOUVELLE NOEL TEXIER

AnF Les littératures populaires de toutes les nations.
L7777 Vol.38.- Roussel, A. (tr.) - Légendes morales de
l'Inde. [Vol.1].
99764

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED